

journal

2020

samedi 4 janvier 2020 (La Roque)

"Les feux d'Australie auraient tué au moins 500 millions d'animaux." 20% de la population des koalas.

lundi 6 janvier 2020

Écriture excrémentielle. Cette nuit, dans l'insomnie, il m'apparaît que les feuilles dans la boîte, ce *Théâtre et son trouble*, ce n'est pas seulement de la merde, c'est ma merde, ce que j'expulse de toutes les matières ingérées pendant des années. J'ai du mal à la renifler, même si il y a un certain plaisir à sentir son odeur. Voilà une année qui démarre en beauté. (J'aime ce genre d'expressions).

jeudi 9 janvier 2020

Broncher devant l'obstacle. Hésiter, temporiser, comment dire ? À ma gauche, sur le bureau la boîte avec le paquet de pages du *Trouble*, et je ne peux me résoudre à y toucher, de la même manière que je ne peux ouvrir un courrier de la banque, ou quoi que ce soit qui me concerne. Honte préventive. Je sais par exemple que dans son livre Irène Jacob parle de moi au moment des *Variations Darwin* et de sa grossesse avancée. Impossible d'aller y regarder. À se flinguer d'avance.

En fait, mes pensées déshabillées du théâtre sont nulles. Dépouilles.

S'agissant du *Bréviaire*, j'arrive enfin à me mettre à la lecture de Donna H qui aime autour d'elle tout ce qui m'est intellectuellement antipathique. Le faux gai savoir de campus en folie. Ah! ce qu'ils sont blagueurs, ces universitaires qui se font des émotions. Quant à la zoophilie de l'intéressée, qui sait s'il n'y aura pas dans quelques temps un effet Matzneff. À ceci près, que les chiennes n'écrivent pas et probablement n'ont pas formé dans leur cerveau l'idée de consentement. Exercice, faire varier l'animal : et si c'était une guenon ? ou une lapine ? Et quel effet ferait un homme qui parlerait de la même manière de ses relations avec son chien, féminisme pour féminisme ?

Le trouble harawayien et autres queeritudes : défaire faussement joyeusement ce que la raison a patiemment construit ? le tragique. Et aussi l'effet que ça me fait : terreur et pitoyable. Probable misère sexuelle de DH.

dimanche 12 janvier 2020

Retour à Paris, toujours abattu. Moulou, courbatu après 6 heures de 208 avec concert de chatte. C'est l'entrain qui manque pour être au travail.

Hier Alain me fait part d'une conversation qu'il a eue avec Thierry Mandon, désormais directeur de l'École de design de Saint-Étienne et qui prépare une biennale (2021) sur la bifurcation. Il pourrait nous coproduire à hauteur de 30 à 50 000€. Peut-être quelque chose à imaginer avec la Comédie (en parler avec Pierre) et trouver des partenaires pour faire du *Bréviaire* quelque chose d'un peu plus grand, et revenir dans le circuit. Ça me remonte un peu, moi qui suis comme une vieille montre oubliée dans un tiroir, et qu'on n'a pas remontée depuis longtemps (une montre de l'ancien temps, donc). La bifurcation *sapiens*.

Pas fait grand-chose à La Roque sinon que je me suis lancé dans Haraway, mais sans frénésie. Son côté Salvador Dali de campus américain m'agace. Aucune place pour moi dans sa pensée, encore qu'elle vaille mieux (plus drôle, plus vraie) que ses copines. Elles ne parlent que de leur gaieté et humour, histoires drôles qui tombent à plat. N'est pas burlesque qui veut. Surtout, je ne vois pas ce qu'on peut faire avec leur discours, en quoi il est praticable. Ça ne fait pas bouger d'un pouce, même si elles se convainquent qu'elles font sauter toutes les barrières. Une pensée ne m'intéresse que si elle éveille une petite étincelle chez moi qui m'éclaire un tout petit instant. Aucune valeur d'usage. Des joyusetés pour universitaires. J'aime mieux les primatologues qui se sont vraiment confrontées à leurs animaux, *mano a mano*. Avec une chienne, franchement...

Suis à ma "bande pensante", ça pourrait donner quelque chose ? Peut-être. Mais grâce à Elisabeth 2 F, je tombe sur Dion, et me prend l'envie d'aller à la rencontre des Cyniques grecs. Une excursion. J'y travaille un peu avant de dîner seul dans la cuisine (une soupe japonaise) en regardant [Jabberwocky \(1976\)](#) sur mon iPad. J'aurais mieux fait de voir *Brazil* ou encore *L'armée des douze singes* qui sont davantage dans mes thèmes. Question subsidiaire : pourquoi Terry Gilliam s'est-il intéressé à Berlioz ?

Une occasion de relire le poème de Lewis Carroll.

Twas brillig, and the slithy toves
Did gyre and gimble in the wabe;
All mimsy were the borogoves,
And the mome raths outgrabe.

*“Beware the Jabberwock, my son!
The jaws that bite, the claws that catch!
Beware the Jubjub bird, and shun
The frumious Bandersnatch!”*

*He took his vorpal sword in hand:
Long time the manxome foe he sought—
So rested he by the Tumtum tree,
And stood awhile in thought.
And as in uffish thought he stood,
The Jabberwock, with eyes of flame,
Came whiffling through the tulgey wood,
And burbled as it came!*

*One, two! One, two! And through and through
The vorpal blade went snicker-snack!
He left it dead, and with its head
He went galumphing back.*

*“And hast thou slain the Jabberwock?
Come to my arms, my beamish boy!
O frabjous day! Callooh! Callay!”
He chortled in his joy.*

« Il était grilheure ; les slictueux tovesSur l'alloinde gyraient et vriblaient ;Tout flivoreux étaient les borogovesLes vergons fourgus bourniflaient. » (Parisot)

lundi 13 janvier 2020

Je me distrais de l'essentiel (qui serait quoi ? la préparation du *Bréviaire* ?). La citation de Bion sur les grenouilles et le jeu d'enfants (genre, les enfants jouent à leur lancer des pierres, les grenouilles meurent vraiment) m'a conduit à sortir de ma bibliothèque le livre de poche sur les Cyniques grecs. Je retiens ceci (à porter dans la documentation *Bréviaire*) : "le peintre Pauson avait reçu commission de peindre un cheval roulant au sol : il le dessina plutôt au galop. Son client étant indigné, Pauson se mit à rire et renversa le canevas: la partie inférieure devenant la partie supérieure, le cheval apparut alors en train de se rouler au lieu de galoper. Bion affirme que c'est ce qui arrive à certains arguments quand on les renverse." (Plutarque *Moralia*, 396 E, ici p.196)

Me "distrain" aussi la peinture du bombardement de Hamburg en 43 dans *La Peau*, comme me distrait (m'éloigne de la bêtise) aussi le spectacle des brûlés au phosphore qui se jettent à l'eau ou s'ensevelissent dans la terre pour éviter l'air qui met le feu à leurs corps enphosphorés. Du Malaparte. De Hamburg 1943 à Dresde 1945, il n'y a qu'un pas. Ça remet les animaux à leur place (pas orthodoxe, ça).

En marge :

- [Stig Dagerman](#), *Automne allemand*, Babel, Actes Sud, 1981.
- Un reportage d'un journaliste suédois dans l'[Allemagne](#) de l'automne [1946](#) qui décrit les conséquences humaines des bombardements massifs des villes allemandes.
- [Martin Caidin](#), *Hambourg et Tokyo sous les bombes alliées*, Archko-Verlag, 2002, 308 p. ([ISBN 2844820026](#)).
- [Jörg Friedrich](#), *L'Incendie. L'Allemagne sous les bombes 1940-1945*, Fallois, 2004 ([ISBN 2877064956](#)).
- [W. G. Sebald](#), *De la destruction comme élément de l'histoire naturelle*, trad. de l'allemand par Patrick Charbonneau (*Luftkrieg und Literatur*), Actes Sud, 2004.

Je devrais le relire, ce livre, pour mieux comprendre ce qu'il entend par histoire naturelle, mon truc.

Ce *Bréviaire* est vraiment la suite des "Notes pour une pathétique". Suite dans les idées... Ou imagination pauvre. Souffrance et spectacle de la souffrance. L'événement pathétique.

—ça te gêne de devoir défendre l'humain, comme on dit joliment ? Trop d'arrogance ?

—on finit par regretter l'humanisme de papa ? Mais on défend toujours l'homme contre l'homme. Si on dit tu ne tueras pas, c'est bien parce que le meurtre entre humains existe, que les humains n'ont de cesse de s'entretuer. Défendre l'humain, c'est d'abord le défendre contre lui-même, pas spécialement pour faire de la peine aux bêtes.

—oui, mon père.

Je m'invite à faire le tour de mon scepticisme (en faire le tour ou le creuser ?) Je "creuserais" mon scepticisme comme on creuse sa tombe. Et à propos, je tombe évidemment sur la *praotès*, la douceur. Est-ce que ça élargit la philanthropie (stoïcienne) ?

mardi 14 janvier 2020

Hier soir un documentaire sur Arte, *Entrée du personnel*, un abattoir de l'Ouest. Belle idée de faire refaire à vide et devant l'usine les gestes répétitifs des ouvriers. On se dit aussi, classe ouvrière pas morte. Le piège de l'usine : si, jeune, tu y restes trop longtemps, si tu ne trouves pas rapidement d'issue, tu es foutu. Vivre sa vie. Vivre sa vie, c'est toujours vivre une autre vie que celle qu'on rêvait. Tu veux être actrice, tu finis prostituée. Voir Godard.

La bande pensante, première intuition de quelque chose à faire au théâtre. De la bouillie pour les "*chats*".

Je découvre tardivement le message de Nicky : il me lâche pour Grenoble, son père est au plus mal. Je ne commente pas. Que faire ?

mercredi 15 janvier 2020

Hier au labo d'Alain conversation avec Joseph David sur le film à faire. Un peu flou, tout ça. Joseph semble tenir à faire quelque chose à partir de *La biologie dans le boudoir*. Je propose de combiner le projet de film avec l'éventuel projet *Bifurcation*.

Ça pourrait donc rebondir... Thierry Mandon au téléphone ce matin pour la *Bifurcation* en question, thème de sa biennale à l'École du design de Saint-Étienne. Il en a parlé à la Comédie de Saint-Étienne, et va faire le lien avec Meunier. Je le laisse faire, ne veux pas être demandeur de quoi que ce soit.

Je vais de par les bois en faisant résonner mon pipeau. C'est imagé.

jeudi 16 janvier 2020

Comment faire compagnie ? Toujours la même question. J'ai toujours voulu faire compagnie, ne pas fonctionner, ne pas avoir de collègues, l'horreur.

Économie de bouts de ficelle : nous bricolons quelque chose pour Grenoble. Passe mon temps à ça au lieu de travailler. Maëlla me recommande quelques jeunes artistes. Transmission au deuxième degré ; c'est l'élève de l'élève qui tire la charrette. Bonne rencontre avec Alexandros au "Café des livres". Il va nous donner du matériau.

vendredi 17 janvier 2020

Mouvement des tournesols à Taïwan. Des idées. Avoir une fleur de tournesol à la main.

Se reprendre à la première personne, vaincre le dégoût de soi.

Trois lignes à faire pour présenter la master-class de Grenoble. Comment faire théâtre d'un texte scientifique ? De la possibilité d'un théâtre de l'ère scientifique.

Il se mit à écrire, comme on dit il se mit à boire.

Au déjeuner, Nicky parle des artistes demi-ratés de La Ruche. L'expression est jolie. Cela me fait penser, je ne sais pourquoi, à Rostropovitch débarquant devant le Mur en 1989 et jouant, au début, selon ses dires, "comme un demi-cochon".

samedi 18 janvier 2020

Donc hypertension, une explication ?

De mon bureau je vois dans les rayons de la bibliothèque un numéro de *L'Impossible* avec au sommaire : "Baudrillard, pensées de la fin, p. 23".

Maintenant : faire moins avec moins.

dimanche 19 janvier 2020

Acteurs ! (c'est le point d'exclamation qui compte) hier soir à la Commune. Un mauvais quart d'heure, de quatre heures du reste, avec cerise sur le gâteau -et quel gâteau!- Badiou [corrigé par Badois par la machine, si seulement !] qui péroré sur l'être et le non-être du comédien, et qui nous fait le coup du théâtre comme clairière (de fait, la Commune dans Aubervilliers, une clairière...) où se recueille le silence de la parole. Un refuge encore : celui de l'humain est à peine plus stupide. Cours élémentaire sur Lacan pour commencer. Atterrant et punitif. Malaise entretenu avec sadisme. Mais j'aime bien être dans une salle de théâtre,

—un refuge ?

ce dont je ne parle pas dans le *t&t*.

Quelqu'un dit à la radio "qu'Untel est bisexuel, c'est-à-dire homosexuel à moitié". Tel que.

Le malheur à ma petite échelle. Canetti parle à propos de l'autre procès de Kafka "de l'amalgame de l'enfer extérieur du monde avec son enfer intérieur."

Pachet se sert de Musil et de Kafka pour parler des animaux : "chez les deux écrivains, le choc de l'entrée dans le monde de la mort de masse se traduit, de façon différente, par des évocations de la souffrance animale. Chacun d'eux doit, pour faire

entrer dans ce qu'il écrit une certaine souffrance dépourvue d'expression humaine, se faire lui-même animal, entrer dans un corps animal."

mardi 21 janvier 2020

Entendu à la radio dit par un "sachant" : "Il y a à s'interroger sur ce vivre ensemble et sur ce comment on fait."

Mémoires d'un demi-raté. Raté intégral, c'est encore trop. Une réussite en son genre, voir le neveu de l'autre. Toujours *fail better*. Qui a dit de je ne sais plus qui : c'est un raté qui a réussi ?

jeudi 23 janvier 2020

Après le coup d'éclat de lundi avec Claire L et Nicolas F. Mettre ici noir sur blanc le différend avec le Conservatoire et les incapables qui le dirigent. Le projet est dénaturé. L'idée était de mettre en place un travail se développant en plusieurs étapes mais cela supposait un noyau dur de participant (les jeunes du Cons) qu'on augmentait selon les étapes avec d'autres comédiens plus anciens... Si tout est optionnel, que les jeunes comédiens ne sont tenus à rien, cela n'a plus de sens. Pourquoi dans ces circonstances traîner deux ou trois élèves à Grenoble ? Si ce sont les employés qui font la loi, rien n'existera. Cela ne pourra pas faire compagnie.

vendredi 24 janvier 2020

Rendez-vous téléphonique avec Aubervilliers ; un stress maximal (18 de tension et quelques) ; je n'arrive pas à comprendre pourquoi. Parce que je sens l'indifférence complète de ces gens-là (Marie-José Malis en tête) pour ce que je peux faire. De quel droit leur mépris quand on voit leurs performances ?

"Notes pour une pathétique", le retour. Question esthétique par excellence puisque touchant la sensibilité.

Les deux bornes : l'impassibilité (scientifique, Alain) et l'anti-spécisme à l'autre bout, quelque chose de fusionnel. L'enthousiasme pour les animaux.

Quand je considère l'avenir, et l'hypothèse que le travail théâtral continue ou reprenne, avec *La Décision*, puis Bobigny en mai, et éventuellement La Commune à la fin de l'année avec le rebond de Saint-Étienne, en passant par le Studio de Vitry, tout ça me tétanise. Envie d'abandonner ? Peut-être bien. *Surrender*. Pourquoi continuer ? J'ai fait mon temps. Chéreau disait qu'un metteur en scène avait dix à quinze ans de bon. J'ai ces quinze ans derrière moi, et l'institution, la critique (sic), le public sont passés à autre chose. Ce serait de l'acharnement de ma part.

L'Homme contrarié, ce serait un joli titre. Chers lecteurs, je vous aurai trouvé de jolis titres de livres, tout en vous faisant grâce du reste.

—et les lectrices ?

—si seulement je leur avais parlé d'amour !

samedi 25 janvier 2020

À la radio, Ian McEwan. *Une machine comme moi*.

Turing le retour.

"Londres, 1982. Dans un monde qui ressemble à s'y méprendre au nôtre, quelques détails dissonent : les Beatles sont toujours au complet, les Anglais ont perdu la guerre des Malouines et le chercheur Alan Turing est encore en vie. Grâce à lui, les prouesses technologiques sont inouïes et les avancées scientifiques en matière d'intelligence artificielle fulgurantes. C'est ainsi que Charlie fait l'acquisition d'un 'Adam', un androïde doté de l'intelligence artificielle la plus perfectionnée qui soit. Adam ressemble beaucoup à un humain, sait faire la conversation, écrit des poèmes et proclame son amour pour Miranda, la compagne de Charlie. En dépit de la jalousie que cette déconcertante situation induit, le trio vit en bonne entente, insensible aux catastrophes économiques et sociales qui bouleversent l'Angleterre après l'assassinat du Premier ministre et la possibilité d'une sortie de l'Union européenne. Mais Adam et ses semblables ont été conçus pour respecter les règles et ne parviennent pas à accepter les imperfections du monde — notamment le mensonge. La situation va alors se compliquer au sein de cet inquiétant ménage à trois. Dans ce roman subtil et subversif, à l'humour noir et à la pertinence redoutable, Ian McEwan explore le danger de créer ce que l'on ne peut contrôler, et pose une

question mélancolique : Si nous construisions une machine qui puisse lire dans nos cœurs, pourrions-nous vraiment espérer qu'elle aime ce qu'elle y trouve?"

dimanche 26 janvier 2020

Chesterton : « trois vaches et un acre ».

Ambroise Paré et la chirurgie raisonnable.

Malaparte: "L'assassin est toujours un homme, me disait un soldat allemand et sa victime, toujours un animal. L'homme assassiné redevient un animal traqué, effrayé. C'est pour cela que l'homme assassiné réveille la pitié. Car il n'est pas un homme mais un animal."

"Je me suis toujours demandé si le Christ n'était pas venu sur terre et n'était pas mort sur la croix, pour la rédemption de l'animal dans l'homme, plutôt que de l'homme du péché. Je pense que le péché doit être entendu, comme l'apprentissage de l'homme, de la condition humaine. C'est par le péché qu'Adam, ce merveilleux animal, est devenu un homme. La vie dans le paradis terrestre, dans l'Eden, était une communion de vie avec les animaux. Dernièrement j'ai parlé longuement avec le père Bianchi, un prêtre très cultivé, très intelligent [...] Il avait sur les animaux, sur Adam, sur le péché, des vues originales et profondes. Il disait qu'Adam avait « trahi » les animaux. Que c'est par le péché que s'était établie cette irréparable rupture entre les animaux et l'homme. Adam chassé de l'Eden, c'est Adam chassé du monde des animaux, de la grande innocente famille des animaux. [...] C'est au fond cela que j'aime le plus dans le christianisme : cette idée que l'homme est un être déchu parce qu'il a trahi les animaux avec lesquels il vivait en parfaite innocence. De cela peut-être vient ce rêve, si fréquent chez moi et dont j'ai parlé souvent dans mes pages d'un Christ à tête de chien, de cheval, de brebis, de ce Christ à tête d'animal cloué sur la croix. J'en parle même dans Kaputt."

samedi 1 février 2020

Grenoble, du fond de mon lit.

Humanisme. La radio fait une annonce pour la gestion dans mon entreprise du "capital humain". Et un footballeur est "focus sur le match de ce soir."

lundi 3 février 2020

Problème de l'Occident urbanisé. De la sensibilité aux bons sentiments. Commencer, pour se faire le cuir, par relire *Mort dans l'après-midi* d'Hemingway (1938). Il invente le terme animalitaire.

Les animaux (certains) ont de la chance d'être sujets d'une vie. La société humanimale...

mardi 4 février 2020

Agonie suite.

Le théâtre et la mémoire. Créer de la mémoire...

lundi 10 février 2020

Retour à Gre après excursion à Paris.

« Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur Terre. » (Hans Jonas). Vaste programme. Pire que Kant.

mardi 11 février 2020

Dîner au Zinc avec François Tanguy. Pas compris un mot.

Hier je parle beaucoup de l'inventivité (préfère ça aux processus de création). Comment en parler au théâtre ? *Journal de travail* de Brecht ?

Massifs : provenance animale ou : je suis un animal. Variation et métamorphose (axolotl)

samedi 15 février 2020

Semaine terminée occupée à sortir la tête de l'eau. Tension à la baisse. Quelques improvisations fluides. De l'intérêt de la part des jeunes comédiens.

Item de Tanguy hier soir à la MC2 (bâtiment monumental, quartier moderne, larges avenues, on se croirait en Allemagne). J'en ressors délavé. Et François qui fait le pitre avant et après la représentation, en dégoisant sur la Sécurité Sociale. Pas compris un mot (bis).

Qu'est-ce que vieillir sur place ? Immobilité des arbres. Vis sans fin. Pas envie de m'étendre, ni de revenir sur notre conversation l'autre soir au Zinc. Au fond, je n'en retiens rien. Du coup hier soir, je vais boire un coup avec mes jeunes partenaires de jeu. Plus gratifiant que de rancir dans le bocal.

Tanguy me propose de dîner avec Aurélien Barrau. Pas envie du tout.

Quelque chose de la navigation fonctionne. Habiter la cage.

Le singe ne peut être le premier homme.

dimanche 16 février 2020

—*Ce qui est très frappant, quand on voit les girafes dans la nature, chez elles, dans les réserves, c'est la sensation de ralenti. On a l'impression qu'elles ne tournent pas dans le même film que nous, et il y a quelque chose d'absolument magnifique dans cette lenteur, cette démarche, etc. Mais en fait, chaque espèce animale tourne un film différent, d'une certaine manière. Ce que l'on pourrait appeler la nature, ou l'ensemble de tous les biotopes réunis, ce serait la totalité de ces films. Ce qui est très curieux, c'est que nous ne voyons que le film que nous sommes capables de tourner, nous ne voyons que le film humain, mais il me semble que ça ne demande pas un énorme effort spirituel d'essayer de s'ouvrir à ces autres manières de tourner le film du monde. » (JC Bailly)*

lundi 17 février 2020

On est venu installer un téléviseur plus grand dans ma chambre d'hôtel. Mais je n'ai rien demandé. Le désert croît.

Ne plus manger, ne plus se reproduire, ne pas naître. Le mieux serait de n'être pas né.

Les spectateurs tirent au sort des œufs. Dans un chapeau. Chaque œuf propose une séquence différente. Comme Bibi dans le temps.

Se faire aider pour dire un texte. Souffler à un spectateur.

vendredi 21 février 2020

Il faut battre l'animal tant qu'il est chaud. Il faudrait que je notule dès maintenant, au débotté du retour à la maison, et dans quel état !

Dire mon désappointement, mon travail théâtral actuel, c'est comme se pisser dessus. Et ce n'est pas seulement la faute (le fait) des conditions précaires du travail ou d'un personnel artistique un peu fragile ou pas encore assez dégourdi pour ce genre d'exercices. Ce qui est criant, c'est le manque d'idées de théâtre, de dramaturgie, pour le dire bêtement.

samedi 22 février 2020

J'aurais sans doute peiné à être un grand intellectuel. Et est-ce que cela aurait pu être une ambition ? Écrivain, oui. Ça devient pathétique à dire. Passer à côté de sa vie. Substitution. Demi-drogue.

Penser au théâtre et non pas penser le théâtre, inutile, vain et ennuyeux.

Oui, tant que c'est chaud, sinon vivant. Radiographie, ou autopsie : ce que l'échec de cet épisode révèle, non de l'incompétence des comédiens, elle n'est pas en cause, et ils se sont avérés habiles avec le matériau (fluidité) mais c'est le côté inepte de la dramaturgie qui saute aux yeux. Cela se voit surtout quand ils se retrouvent à dire un peu seuls une succession de textes plus ou moins intéressants. Cela ne fait pas théâtre.

Quelque chose jusqu'ici de décousu : se sont contentés de s'ébrouer. Mais comment construire ? Ou bien ce théâtre est une impasse.

Les singes de Köhler : ce qui aurait pu être développé, l'expérimentation de Köhler comme inspiration des *Actes sans paroles* puisqu'aussi bien Beckett en avait pris connaissance. Pantomime.

dimanche 23 février 2020

Devoir faire ce texte pour la MC 93 me donne l'occasion de faire un rapport d'étape sur le projet (je parle comme une machine ou un bureaucrate).

Trouver un cadre, un patron, sinon c'est le décousu, le ni fait ni à faire, différent du vite fait mal fait. Trouver pour mai-juin un prétexte. Qu'est-ce qui réunit les comédiens et autres protagonistes dans une salle, avec les animaux au menu ? La chose importante, c'est que les animaux sont les absents. Il faut une armature dramaturgique. Une machine.

lundi 24 février 2020

Il y a des semaines pleines de promesses. Gauchet chevrotant et ricanant ses lieux communs de pseudo-historien & philosophe, de la Bierpolitik, comme on dit. Quelle satisfaction de soi ! Une vie passée dans un bain d'eau tiède. Bon qu'à cette horreur, le débat d'idées. Ça me décourage.

Bréviaire : profiter du démarrage, même grippé. Ne pas relâcher la pression. Je lis cette nuit le beau livre de Pastoureau, *L'Ours*.

jeudi 27 février 2020

De l'expérience de Grenoble, la chose la plus notable, mon essai de bifocale. En fait, multifocale... (il faut compter les caméras aussi).

Quelle étrange activité que de faire bouger des personnes qui disent en même temps des choses et d'autres, tout ça dans quelques mètres carrés alors que la planète brûle à petit feu (pas si petit que ça, du reste).

Évaluer l'ampleur des dégâts.

samedi 29 février 2020

C'est bissextile, une bonne nouvelle ?

Un peu de répit après la torture grenobloise. Est-ce que je me maltraite pas en acceptant de travailler dans de telles conditions ? Je continue à passer mes jours et mes nuits avec l'ours (Pastoureau). La lecture, dernier refuge, même quand on passe de sales moments comme avec le livre d'Aurélien Barrau, pas très futé, le poète, puisque il se revendique tel ! Une constellation de lieux communs moralistes (en fait narcissiques ; il ne parle que de lui). Un livre bien inutile. Battements d'ailes dans le vide à remuer de l'air pollué.

lundi 2 mars 2020

C'est Érasme qui a dit : on ne naît pas homme, on le devient ?

Lu a toute pompe hier le livre d'Ariane Nicolas, *L'Imposture antispéciste*. Il faut que je rassemble les choses retenues de cette lecture et de *L'Ours* de Pastoureau.

Il y a *Au hasard Balthazar* et son âne, mais aussi le chien de *L'Argent*.

Complètement perdu. Vrai que j'ai une formidable appréhension à revenir au *t&t...* Pourquoi ? Trop à remuer. Fatigué de tout ça, le théâtre, la vie, la mort, l'amour. Échaudé. Une vie de déconfit.

Je n'ose pas y remettre le nez de même que je ne peux pas me regarder en face, ou lire quoi que ce soit qui me concerne ou ouvrir les courriers de la banque. Et puis personne ne me pousse à terminer, à commencer par l'éditrice, pas d'attente, alors ? Se fuir, il n'y a pas de quoi être fier...

Peut-on parler de vie bien vidée comme on parle de vie bien remplie ? Ou vide tout simplement.

mardi 3 mars 2020

Le théâtre n'a jamais été une zone de confort, selon une expression en vogue. Une cachette, oui.

Soirée Coran, des historiens chez le bourgeois. N'aime pas les Arabes, l'historien ! (Ali AMIR-MOEZZI). Séminaire à domicile, cela s'appelle désormais l'art de la conversation. L'historien n'a pas voulu répondre à ma question sur sa foi et/ou sa croyance. Comme on disait dans le temps, ce type-là, on ne sait pas trop d'où il parle. Du coup, on ne sait pas non plus de quoi il parle. Comment est-il concerné ? La question n'est pas celle de la carrière académique.

mercredi 4 mars 2020

Quoiqu'on dise, la solitude, en art comme ailleurs, est une vraie misère. Comment le dire autrement?

Hier, longue et lente mise au point de *La Décision*. L'angoisse monte. Qu'est-ce que je suis venu faire dans cette galère ? Les scènes à jouer (rejouer, en fait), une vraie difficulté. Naufrage possible.

jeudi 5 mars 2020

Rendez-vous à la Commune cet après-midi, après réunion à la Philharmonie (lecture du texte, entre autres) et déjeuner avec Alexandros.

Proposition : une "Pièce d'actualité", comme ils appellent. J'ai le droit à trois professionnels avec l'obligation de faire travailler des amateurs. Frédéric S m'oriente vers le Campus Condorcet, basé à Aubervilliers. Pas facile, mais éventuellement, ça donne du travail.

Ce soir je lis le roman d'Irène [Jacob]. Je suis présent dans le livre, mais c'est si peu moi. Le romanesque...

vendredi 6 mars 2020

Fail better, tu parles. Échouer de pire en pire, c'est aussi possible.

samedi 7 mars 2020

Le *Bréviaire* doit-il être aussi un bestiaire ?

Abandonner les valeurs de l'humanisme. Égalitarisme de toute souffrance, celle du porc qu'on abat et de l'homme que l'on torture. D'après Francis Wolf et ses réflexions sur l'universel.

Horreur du poussiéreux : j'aperçois sur mon ordinateur une photo du spectacle de Françon de la pièce de Handke, du rapiécage ? Photo d'avant, mais avant quoi ? Une certaine catastrophe ? du théâtre notamment ? Faut-il tendre à maintenir quelque chose ou épouser la catastrophe ? Le mariage forcé. Je vois bien que par ma génération un passé (sinon le passé) s'échine à durer, perdurer. Pour quoi ?

Curiosité de lire la pièce de Handke lequel nous oblige à nous souvenir de ce qu'être un écrivain veut dire.

Écrire : quelque chose à décrocher. Une timbale.

"Dans les relations de l'homme et de la bête, nous pensons que c'est toujours l'homme qui est le coupable." (16) Je viens de terminer, ému, *Niki* de Tibor Déry. Grand livre sur le communisme, il faudrait dire sur l'Histoire. Pouvoir de la littérature. Qu'est-ce qu'un grand livre (et tout simple d'apparence) ?

Forme : les animaux font montre de beaucoup plus d'imagination formelle que les humains ; peu de variété chez eux, peu d'exubérance. Ceci dit en lisant Adolf Portmann. Visiblement, la forme animale est plus riche que la forme humaine, si on va par là. L'espèce humaine a mis toute son exubérance dans son cerveau.

dimanche 8 mars 2020

En moins de deux jours, deux morts de chiens sur le cœur (Tibor Déry et Mizubayashi).

La reconnaissance. Besoin de.

Terminé le livre de Portmann : troublante, cette idée des formes inadressées. Un visible qui n'est visible par personne, qui est pure visibilité. Les animaux s'y reconnaissent peut-être, qui ainsi se montreraient les uns aux autres. Le morphogénéticien s'intéresse à la formation des taches, marbrures, zébrures, le morphologiste à l'effet qu'elles font.

lundi 9 mars 2020

Tous ces chiens qui meurent : je reprends *Disgrâce* de Coetzee. Le chien boiteux, le bancal, on l'appelle, euthanasié à la fin du livre. Et je n'oublie la mort de notre Goethe [le chien], apprise par un sms d'Agathe juste quand pendant le spectacle quand Anthony disait le texte de Malaparte sur la mort de Febo.

Ce soir je vais seul voir *Cyrille, 30 ans, 20 vaches et des dettes*. Seul littéralement dans la salle des 7 Parnassiens.

Stiegler : *Greta Thunberg est génératrice de bifurcation, notamment par sa colère. Il me semble qu'il y a dans son discours quelque chose d'Antigone. Mais Antigone a le discours tragique des Grecs : si elle dit que nous n'échapperons pas à la mort, il y a l'idée que l'âme a une vie après la mort. Greta appartient au monde «plus que tragique», celui qui dit que tout disparaîtra, l'univers en totalité. Et cela provoque des réactions terribles !*

(...) *Il faut communiquer, bien entendu ; mais la pensée, ce n'est pas de la communication. La pensée, c'est du trouble ! Si on n'est pas troublé, on ne pense rien ; parce que penser, c'est se mettre en cause. Ce n'est bien sûr pas évident à notre époque. Je pense que les êtres humains sont fondamentalement clivés entre l'investissement et la satisfaction de la pulsion - entre la fidélité à sa femme et le bordel.*

Le "plus que tragique" : à méditer. À l'échelle de l'espèce.

Lu d'une traite hier et cette nuit *Manières d'être vivant* de Baptiste Morizot. Laborieux, le pistage des loups, de la recherche !, il faut imaginer Sylvain Tesson MCF de philosophie. Quant à ses acrobaties diplomatiques ("diplomatie des interdépendances") entre la brebis, le loup, le pasteur et l'écologiste, elles illustrent sans doute ce qu'il appelle joliment le barbouillement. Lui aussi aime le trouble, le confus, pour se convaincre qu'il n'a jamais été un moderne. Le moderne, son mannequin de tir, à lui aussi.

mardi 10 mars 2020

Hier lu *L'Animal est-il un homme comme les autres ?* conversation entre Louis Schweitzer et Aurélien Barrau, lequel est plus subtil à deux que tout seul. Peut-on parler de crime contre la vie ?

Cette nuit je lis *Les Larmes d'Ulysse* de Roger Grenier, encyclopédie de tous les chiens ou presque (manque par exemple Malaparte).

Dîner avec Alain hier soir. Il parle du *t&t* ; est-ce une raison pour m'y remettre ? Nicky me pose la même question au déjeuner. Une bonne question.

mercredi 11 mars 2020

Il y a les livres dont je dois reporter les notes prises à la lecture. Et sinon comment avancer ? Dans le détricotage de la raison. Mais quel théâtre de ça ?

Rendez-vous cet après-midi avec le Studio de Vitry. Quelque chose en février mars 2021, en même temps que la proposition de la Commune d'Aubervilliers. À propos Didier Bezace est mort aujourd'hui à 74 ans. Pas de commentaire.

jeudi 12 mars 2020

Rêve au second degré, étrange : je rêve d'un rêve dans lequel je lis un "rebond" dans *Libé* de Baudrillard sur le coronavirus. Et comme je sais dans ce rêve que Baudrillard est mort, je suis obligé d'écrire le papier à sa place. Le côté blockbuster de cette pandémie. Esthétiquement.

"L'artiste comme catalyseur de l'innovation technologique" (Hugues Vinet). Voilà à quoi aboutit le mouvement des arts vers les sciences, vers la technologie. On est loin de la formule bienveillante, la technique au service de l'art ; tout est inversé, renversé. L'art au service des laboratoires de l'innovation. Je vous aurai prévenu.

Je m'endors à la lecture d'antispécistes à cervelle de piaf (chauvinisme humaniste de ma part) dans *La Révolution antispéciste*, aux PUF, comme ils sont très fiers de le faire remarquer. Alors donc il paraît qu'il y a une éthologie cognitive. Ça fait beaucoup. Ravages de Dehaene ici aussi. Mais il paraît que les "études, notamment celles réalisées en laboratoire, sont loin d'être moralement optimales." (77) Moralement... bonjour la science !

vendredi 13 mars 2020

Entendu à la radio : "la femme du premier ministre canadien est en quarantaine pour une durée indéterminée..."

La Décision est annulée. Tristesse et soulagement, bizarre. Tristesse surtout pour le (la) jeune camarade. Au fond je n'aime pas les projets dont je ne suis pas comptable.

dimanche 15 mars 2020

Distanciation, c'est le nom du confinement auquel nous sommes invités. Quelle incidence (on emploierait le mot *impacter* aujourd'hui) sur le travail ? Je veux lire en trois jours *l'Iliade* d'Homère, etc. Ce coup-ci, on aura plus de trois jours. Quelle décision prendre ? Revenir au *t&t* ?

"Bavardage passionnel", dit Hubert Védrine qui garde la mentalité de gouvernement quand il cause géopolitique.

Bréviaire : depuis Grenoble, mise en mouvement mais encore à vide. Je lis des choses, mais quel théâtre faire ? Et pourquoi en faire ?

lundi 16 mars 2020

Lundi de coronavirus : des enfants jouent au badminton dans le square.

Confiné : que faire ? comment intellectuellement m'occuper ?

mardi 17 mars 2020

Je ne sais pas non plus comment remplir mes insomnies et tromper l'angoisse. J'ouvre au hasard le *Territoire de l'homme* de Canetti qui était depuis longtemps sur ma table de chevet. Je tombe sur cette phrase :

"Je n'ai que quarante ans ; mais il ne se passe guère de jours sans que j'apprenne la mort de quelqu'un que j'ai connu. Au fur et à mesure que passeront les années, il y en aura davantage chaque jour. La mort vient se glisser dans nos heures les plus isolées, les plus personnelles. Comment pourrait-on finalement n'y pas succomber ?" (102). Tomber sur la mort ; je cherche à voir dans quelle année il a écrit ceci : 1945...

Ce matin le dératisateur (malgré le confinement), "les rats se fichent des virus", me dit l'employé masqué et ganté de latex. Qu'est-ce qu'il en sait ? A-t-il des rêves à la

Hofmannsthal ? Pas sûr ; j'avais envie de lui demander ce qu'il pensait de la remarque de Peter Singer qui propose de stériliser les rats plutôt que de les tuer. A-t-on le droit de tuer les rats ?

Le ministre de l'intérieur dit que le confinement pourra-t-être prolongé (sic). Et ce plusieurs fois...

mercredi 18 mars 2020

Les animaux ne répondent pas, les machines ne font que répondre. Une méditation cartésienne pour commencer la journée.

—c'est moi qui pose les questions.

Cette idée qui consisterait à éliminer tous les animaux du monde. Un monde sans animaux. Ou bien les animaux sont-ils nécessaires dans ou pour l'être au monde des humains ?

"Avoir le confinement heureux, intelligent et productif", dit la radio. On s'adresse aux confinés en famille. Ce n'est pas mon cas. Activité créatrice : fabriquer des pancartes.

FC : vidéos de Manon Brill. Pour Émile ?

Doxa. Les activités humaines favorisent ces maladies comme notre coronavirus. De la chauve-souris à l'homme en passant par le pangolin. Restriction de l'espace pour la faune sauvage donc des contacts avec le bétail et les animaux domestiques.

De peur d'ajouter du désastre au désastre, j'hésite à reprendre le *t&t*. Pourtant il serait expédient de profiter de ce temps vide pour en finir avec mon chef-d'œuvre dans un sens ou dans l'autre. Oserai-je ?

Pour le moment je lis un peu plus systématiquement que précédemment *L'animal que donc je suis*. Du rattrapage scolaire.

Croyance et indubitabilité de l'existence.

Traurigkeit de la nature. Pas mal, comme idée.

jeudi 19 mars 2020

Terminé en un jour *L'Animal que donc je suis*. Un texte qui ne sent pas trop le fauve. Asepsie philosophique. Les tigres philosophiques ne mordent pas.

Ce serait le moment de relire *Pale Rider* de Laura [Spinney].

La radio est en "antenne ouverte". Il faut que tout un chacun pose sa petite question aux sachants. Les médias se donnent ainsi l'illusion d'être près du peuple, à l'écoute des "gens" puisqu'ils les font parler.

On fait même appel à la "réserve philosophique" (ou aux philosophes de réserve) en la personne de Nicolas Grimaldi qui nous illumine depuis son phare.

Les Hégéliens sont cocasses avec leur embarras devant tout ce qu'il s'est passé depuis Léna dont ils ne savent pas quoi dire.

Lu chez Agamben (*L'Ouvert*) ceci de Benjamin (mais je ne retrouve pas la référence) :

La satisfaction sexuelle délivre l'homme de son mystère, qui ne réside pas dans la sexualité, mais qui est tranché — et non dénoué — par cette satisfaction, et peut-être par elle seule. Il faut le comparer aux liens qui l'attachent à la vie. La femme les tranche, l'homme devient libre pour la mort, parce que sa vie a perdu son mystère. Il accède ainsi à une nouvelle naissance et, comme la bien-aimée qui le délivre: de l'emprise magique de la mère, la femme le délivre plus littéralement encore de la Terre Mère, comme une sage-femme qui tranche le cordon ombilical qu'a tressé le mystère de la nature »(p. 126).

Sans la femme, sans la satisfaction sexuelle qu'on peut lui apporter, j'ai peur que l'homme devienne aussi libre pour la mort.

On (moi) ne peut occuper ce confinement qu'à écrire, même si les circonstances sont pénibles, c'est le moins qu'on puisse dire.

Si je n'étais pas anéanti, je devrais me jeter sur *le t&t*, mais j'ai bien peur que cela me soit fatal. Terminer cet ouvrage m'achèverait.

dimanche 22 mars 2020

Ce confinement, une aubaine pour le théâtre traditionnel : des personnages sont enfermés et se déchirent. J'avais pensé à ça pour *La Fabrique. De Huis-clos à Fin de partie*. On va voir fleurir la chose.

lundi 23 mars 2020

Rôle des animaux dans la transmission du virus. Les pangolins sur les marchés d'animaux sauvages en Chine.

Prenant conscience du danger du coronavirus, les Américains se ruent sur les marchands d'armes. Veulent tuer le virus à la carabine? En tout cas, ils ne semblent pas tabler sur la solidarité.

J'ai envoyé un message à Jeanne cette nuit. Elle m'a répondu illico. Je veux comprendre comment j'ai alors perdu la tête ou perdu pied ou les deux. Dénouer quelque chose.

mercredi 25 mars 2020

On manque de souris transgéniques pour la recherche sur le coronavirus. La sensibilité à la souffrance de la souris semble moins forte en période de crise sanitaire.

jeudi 26 mars 2020

Je vous présente les morts dont ma vie s'est nourrie. Ou les morts de ma vie. Pour présenter le livre.

Discussion avec Hortense, hier soir. Bien sûr, il faut faire une édition spécial Coronavirus du *Bréviaire*.

Confinement (exploitations littéraires possibles)

-dramatique : un couple confiné, lequel des deux protagonistes tue l'autre ?

-épique (romanesque) : le personnage (femme ou homme) profite du temps du confinement pour examiner sa situation, faire le point, comme dirait le Capitaine Haddock.

C'est la folie sur Internet. Tous les collègues y vont de leur captation et autres produits dérivés du théâtre, les mêmes qui naguère me stigmatisaient d'aller regarder de ce côté-là, au motif que le théâtre, c'est du vivant, de la présence réelle, blabla, les voilà tous en ligne et en rang, et pour rester vivants, ben tiens.

Combien de temps aurai-je passé à regarder l'écran vide de mon ordinateur comme un pêcheur qui attend que le bouchon bouge ?

En relisant le *journal 2013*. Alain parlait de "l'animalité du processus cognitif".

On photographie tout, comme ça on n'a pas besoin de regarder.

vendredi 27 mars 2020

Écrire quelque chose sur *Antigone la peste* pour Facebook

Le compteur des morts tourne emballant les médias qui nous fabriquent terreur et de pitié en continu et en édition définitivement spéciale. On ne compte plus les morts, l'expression est mal venue, on ne fait que ça, mais si on ne fait plus que ça, même si l'on voit la tentative de sélectionner quelques morts particulières, arrêt sur visage, une enfant, un médecin, un gendarme, du coup on peut imaginer quelque chose

Immobile, mis entre parenthèse, que faire ?

Et la ville périt de ces morts, innombrablement. (Sophocle)

Nous sommes confinés immobilisés tandis que on cherche à prendre la mort de vitesse, nous sommes des séparés, condamnés à voir défiler les chiffres des morts qui, comme dans un macabre Téléthon (Thanaton) quantifie les gains de la mort. Il

ne suffit pas de compter les morts, il faudrait que chaque mort compte. On arrête bien parfois le décompte pour un arrêt sur image, pour donner visage au mort, une jeune fille (à quelques mètres de chez moi), un médecin, un gendarme mais ça repart, vieillards morts à la pelle dans leurs maisons de retraite, et surtout, morts dans la solitude, sans cérémonie des adieux, et enterrés expéditivement. On ne laisse même plus le temps aux morts d'enterrer les morts, les vivants s'en chargent à la hâte. Et sans cérémonies ; elle sont reportées comme les examens probablement. Qu'est-ce qu'on fait des morts, comment on les aime ? Je n'en sais rien, mais naguère notre théâtre eut à affronter cette question : en 2015 à Madagascar où sévissait la peste.

À quelques pas de chez moi où je suis confiné, une jeune fille de 16 ans, l'âge d'Antigone est morte ; elle n'a pas attendu la fin de la tragédie.

samedi 28 mars 2020

Ce qui va faire image dans cette épidémie, ce n'est pas la douleur sur les visages ou les corps ; justement on ne voit rien, on ne voit pas les morts, et même pas les malades, quelques images d'hôpital, floues. Les images, c'est la ville morte, la vie éteinte, nettoyée. Le virus est un paysage, pas un visage.

mardi 31 mars 2020

Le jour du lendemain. Tous les sachants nous invitent à nous projeter dans l'après (sic), comme si le capitaine du Titanic nous disait que son problème, c'était l'après iceberg.

Une société sans contact, celle de demain.

Reprise

Rappel : Le principe du « NOMA » (de l'anglais : *Non-Overlapping Magisteria*, non-recouvrement des magistères) « *qui est simple, humain, rationnel et tout à fait traditionnel, prône le respect mutuel, sans empiètement quant aux matières traitées, entre deux composantes de la sagesse dans une vie de plénitude : notre pulsion à comprendre le caractère factuel de la Nature (c'est le magistère de la Science), et*

notre besoin de trouver du sens à notre propre existence et une base morale pour notre action (le magistère de la Religion) » (Et Dieu dit : « que Darwin soit », p. 163).

Le théâtre, maquette de bateau dans la bouteille, et on jette la bouteille à la mer.

Faire en sorte que le confinement ne vire pas trop beckettien.

Je me souviens, je ne sais pas pourquoi, de Laubier avec qui je discutais un brin après une colle de philo. Je le faisais parler de Sartre, son condisciple à l'École normale, attendant quelque révélation : "il avait lu ses auteurs", jette froidement Laubier. Ses auteurs ? Bizarre expression pour dire qu'il avait lu précisément les auteurs du programme, ou, au mieux, les classiques. Comment on s'approprie les auteurs. On dit aussi : il connaît ses classiques.

Pierre Bénichou est mort. Les moments dans son bureau à L'Obs à ironiser sur le monde. Les Alfa-Roméo.

mercredi 1 avril 2020

t&t, une écriture grippée

Pas beaucoup de poissons dans l'eau...

Ce confinement, l'agonie de beaucoup de choses, la mienne avec ?

dimanche 5 avril 2020

"Carlos Kleiber a fait porter beaucoup de cornes à sa femme", voilà comment on s'exprime encore aujourd'hui à la radio. Quel réveil matinal !

Alain au téléphone : relire Foucault ? Les médecins et leur pouvoir, ils vont en profiter. Il faut relire *Surveiller et punir*. Reprendre l'article d'Agamben du *Monde*.

Alain :

—bien des morts du truc seraient morts dans l'année de toute façon.

Le virus est-il un être vivant ? Vieille question apparemment. Il a besoin des autres, etc. Il sera moins virulent ; il ne faut pas tuer l'hôte.

Question de la symbiose, nouvelle tarte à la crème..

Nous pensons à différentes références :

[Histoire de la fièvre jaune](#) de [François Delaporte](#) et une préface de Georges Canguilhem, 2011 (*La fièvre jaune*) ou *L'amour au temps du choléra* que je ne retrouve pas dans ma bibliothèque.

Je vais voir sur Amazon :

7,90 €

Livraison GRATUITE avec Prime

Temporairement en rupture de stock. Rupture de stock ; je trouve cela rassurant pour les livres.

Un texte sur Thoreau pour Facebook (oui) :

Il y a aussi les confinés volontaires, par exemple, les religieux, mais je les connais mal ou les reclus au désert qui vitupèrent et les hommes et la vie, il y les psychopathes qui se barricadent chez eux. Et puis il y a Thoreau qui en 1845 alla se construire une cabane dans les bois au bord de l'étang de Walden (Massachusetts) pour y vivre, le confinement est relatif, enfermé dans la nature, pas mal ! cette nature qu'il préférait aux hommes et surtout à certaine femme. Qu'espérait-il de son confinement ? Échapper, et sans masque, au virus de la bêtise sociale, à l'aliénation au travail, à la propriété, à la technique, à l'argent, -nous parlerions de consommation aujourd'hui-, à la superstition, au veau d'or et autres dieux. Et aux journaux. Dans sa cabane, il lit et fabrique de la littérature, nommément un des chefs-d'œuvre de la littérature tout court, *Walden ou la vie dans les bois*. Confinés, lisez ce livre qui nous met devant la question pour demain, pour après tout ça, celle de ce qu'il appelait "the necessary of life". Oui, qu'est-ce qui est vraiment nécessaire à notre vie, pour que nous vivions vraiment notre vie ? Son confinement dura deux ans deux mois deux jours.

Un confinement tout relatif, du reste.

mardi 7 avril 2020

Ironie : après l'interdiction du voile, le masque obligatoire.

Le docteur Pascal. Laborieux (pas Flaubert, quoi !) le dialogue entre la gamine (Clotilde) et le docteur Pascal sur le thème foi & science. (autour de la page 100 de l'édition Livre de poche).

mercredi 8 avril 2020

Il y a des lectures inopportunes. J'en suis où le docteur Pascal devient impuissant et fou. Et puis la différence d'âge (en pire, c'est vrai).

En direct Instagram complet avec Jean-Luc Godard par Lionel Baier. Du Godard, comment dire, atténué. Il faut tendre l'oreille. Quand il dit que ça s'effiloche à la fin. Voir des bouts de films, lire des bouts de livres. Bresson : rapprocher des choses qui n'ont pas de rapports entre elles. Lire Bresson, un bréviaire. (*Notes sur le cinématographe*)

jeudi 9 avril 2020

Pas seulement (les *journaux*) des préparatifs mais aussi des préparations au sens laboratoire du mot. J'aime bien cette idée.

"Complexité extrême. Tes films : des essais, des tentatives." (91) Du coup je relis cette nuit les *Notes sur le cinématographe* ; "Graphe" est l'important dans l'affaire. Le cinématographe n'est pas le cinéma. Quelle serait l'équivalence au théâtre. Faire du théâtre, faire un théâtre.

Le geste essentiel (Bresson, Godard... et moi) : "rapprocher des choses qui n'ont encore jamais été rapprochées et ne semblaient pas disposées à l'être." (52) Les bouts de... Mais il faut éviter la dispersion. Question de flair aussi.

Et la citation de Corot qu'on a envie de savoir par cœur : "il ne faut pas chercher, il faut attendre". Pas trop long à apprendre, mais si juste. Ce n'est pas toujours facile d'"attendre" un spectacle puis qu'il faut avoir toujours un projet devant soi, faire des dossiers. Pas la liberté d'attendre.

Comment adapter à mon expérience personnelle cette phrase : "ton génie n'est pas dans la contrefaçon de la nature (acteurs, décors), mais dans ta manière à toi de choisir et de coordonner des morceaux pris directement à elle par des machines." (87) ? Pour moi ce sont des morceaux de discours principalement.

Critique de la représentation, du cartepostalisme.

Pour la scène du début du *t&t* : " téléphone. Sa voix le rend visible." (120)

Et encore, pour répondre aux questions socio-culturelles au sujet du public : " le public ne sait pas ce qu'il veut. Impose-lui tes volontés, tes voluptés." (122)

Par petits bouts. C'est pour cela que mon *journal* se laisse lire. Non qu'il faille le lire par petits bouts, mais parce qu'il est fait de petits bouts. Le discontinu évite l'enflure et la surcharge (écueil des spectacles). Un petit frémissement autour de la publication en ligne du *journal 1997-2017*.

Sophie C (lectrice quotidienne du *journal*) : "tu disais que tu ne pouvais écrire, mais tu as écrit !" Si seulement !

Il y a des lectures qui tombent mal, que j'appelle inopportunes : pourquoi me suis-je mis en tête de relire *Le docteur Pascal* : je m'esquinte aux amours du vieux avec sa jeunesse, Zola trop content de parler de lui.

vendredi 10 avril 2020

Vie privée (bannie en principe, malvenue dans ces pages). Je retombe nez à nez face à la croyance : je n'y crois pas. Qu'est-ce que ça veut dire. Je ne crois pas à cette séparation et pourtant je sais qu'elle est consommée.

Plus de trois semaines et je ne mets pas à bien cette retraite forcée pour affronter le *t&t*, détruit par mon désastre personnel et par les preuves de survie virtuelle que mes compagnons de théâtre m'obligent à donner. Trouver des lecteurs pour le *journal*. Oui, une petite satisfaction.

Ours : la mort de Cachou (voir fichier). On lit des choses comme ça : *Les habitants des zones à ours le redoutent parfois mais ils le guettent, ils sont contents de le savoir non loin de là. Dans une période où on sent beaucoup de choses nous filer entre les doigts, la santé, le climat, ça fait du bien de savoir qu'on a un ours près de soi.*

Bonne nouvelle : il y a un "process simplifié" pour adopter un animal abandonné à la SPA. Je me sens moins seul. Mais j'ai déjà une chatte.

Distanciation ; dramaturgie nouvelle pour les spectacles à venir : jouer masqué et à un mètre de distance. Une convention comme une autre.

Notre affaire, c'est la chauve-souris. Je les connais bien, elles qui gardent ma "librairie" quand je n'y suis, qui se pendent aux poutres ou se collent derrière les volets.

Dans *L'air et les songes*, Gaston Bachelard (1943, p. 89-90) consacre quelques pages à la chauve-souris en la décrivant comme une figure damnée, un faux oiseau. Citant à l'appui Jules Michelet, Victor Hugo, Alphonse Toussenel et Buffon, le philosophe des sciences en dresse un portrait plutôt sombre, peu édifiant : « *La chauve-souris est la réalisation d'un mauvais vol, d'un vol muet, d'un vol noir, d'un vol bas — anti-trilogie de la trilogie shelleyenne du sonore, du diaphane et du léger* ».

Selon Pline, on clouait jadis les chauves-souris sur les portes la tête à l'envers pour chasser les mauvais esprits.

Une légende multi-séculaire du Poitou dépeint Satan descendant sous l'aspect d'une chauve-souris au milieu d'une danse impie, et danseurs et danseuses tombant, frappés de mort, les uns après les autres, au seul frôlement des ailes infernales qui tourbillonnaient avec eux...

dimanche 12 avril 2020

Je viens de terminer *Le docteur Pascal*. C'est du plombé. De la littérature avec de l'idée attachée au cou. Il ne faut pas lire ça après avoir, comme moi, relu beaucoup de Flaubert.

lundi 13 avril 2020

Il y a heureusement la belle équipe de réanimateurs de tf2 qui veille sur moi. À mon chevet, comme dit l'un.

mercredi 15 avril 2020

Hier annulation officielle de l'épisode 2 du *Bréviaire* par Hortense [Archambault] ; ne semble pas vouloir le reprendre à la MC93. Elle nous laisserait les sous. Tout basculer sur Vitry ? Mais ça ne feuilletonne plus du coup. Au tapis, comme beaucoup d'autres, je sais, mais ai-je ce qu'il faut en moi pour me relever ? Plutôt avec notre dialectique (vieux style!) plateau/réseau, nous voyons juste. Mais surtout il y a du trouble dans l'air : entre animaux humains et animaux non-humains (les pauvres), ce n'est plus la question de la frontière qui va intéresser, mais les échanges de virus. Là ça devient tragique. On ferme la frontière. Il faut déplacer l'accent du *Bréviaire*. Cohabitation. Les bons sentiments ne suffisent plus.

jeudi 16 avril 2020

On ne meurt plus, on s'en va.

—où ? demande l'enfant.

Redécouverte du soin : cet insupportable "prenez-soin de vous". Mais je ne sais pas prendre soin de moi-même. Alors qu'on voudrait que nous prenions soin de nous. Que quelqu'un prenne soin de moi.

lundi 20 avril 2020

Commencer une séquence de travail *t&t* ? S'y brûler ? Déjà sauté sur une mine le mois dernier, ne pas réitérer l'expérience.

Séquence qui commence bien, par un mail de Marie-José Malis annulant le spectacle. C'est la Commune qui me demande de changer les dates prévues et qui me dit ensuite que les nouvelles dates proposées par eux ne collent pas. Dialectique curieuse.

J'y repense : mes loups blancs sur le visage des spectateurs de *La Décision* à la Philharmonie, ça aurait eu de la gueule dans les circonstances actuelles. Bien anticipé.

mardi 21 avril 2020

Il n'est pas tard, et déjà dans le poste des sachants disent des choses comme, mes collègues untel et untel ont bien montré que... J'aurais bien aimé dans ma vie bien montrer que ceci cela...

Qui saluera ma mémoire ? Peut-être quelques vagues chercheurs dont l'objet sera l'étude du théâtre mineur à la fin du XXe siècle tombera sur mes archives à l'IMEC.

mardi 21 avril 2020

Huis clos avec soi-même. Où l'on s'aperçoit que l'enfer, c'est l'autre que je est. Hais. Hé hé. Mais il y a la chatte psychothérapeute.

mercredi 22 avril 2020

De l'autre journal, parallèle, celui des jours malheureux, m'arrive l'idée d'Einfall, idée incidente qui aurait pu m'aider dans la réflexion que je menais autour de l'inventivité avec les comédiens du *Bréviaire 1*. Et l'intuition immédiate ? C'est quoi au juste ? Quelque chose qui a trait au discours indirect. L'inopiné, le saugrenu.

Ni intime ni extime, le journal jusqu'ici. Ou complètement extime à condition de rester impublié.

Trouver, inventer le théâtre de la situation panmédicale. Voir ce qu'en dit Comte-Sponville. Il préfère le Covid à Alzheimer. S'il faut choisir...

jeudi 23 avril 2020

Bien sûr il faudrait réagir à ce que dit Langhoff dans une incroyable confusion.

Matériau : la lettre d'Annie Ernaux adressée au président Macron qui a fait l'ouverture de le programme de la Schaubühne. Il y a aussi Wajdi Mouawad qui va lire un extrait de son *Journal de confinement*, Carolin Emcke - une grande philosophe allemande - Edouard Louis...

Je ne sais pourquoi je suis autant agacé par tous ces people qui y vont de leur journal de confinement. Ceux à qui je pense, c'est à ceux qui justement ne peuvent,

pour bien des raisons, pas écrire leur journal. Tout d'un coup la tenue d'un journal comme une espèce de privilège. Il vaudrait mieux faire un reportage. C'est toujours "mon confinement à la campagne ou au milieu de mes livres", forcément. Surtout un journal peut être écrit à chaud, comme il se doit, mais ne pas être lu tout de suite. Et tous ces gens-là qui font en gros un exercice de simplification (style Thoreau) parce qu'ils ne sont pas à 6 dans 2 pièces avec des raisons de s'entretuer. Une expérience esthétique en somme, voir Venise vide ou NY désert.

Journal de confinement : il faut déjà avoir le loisir de le tenir (pas à la portée de grand-monde). C'est toujours ou presque la journée ordinaire d'un intellectuel ou artiste en vacances avec ou sans virus.

Dans les pattes la lettre de Langhoff au type de Châlons sur Saône. Très confus, je trouve : quoi, il faut faire référence sans cesse à Malraux et à l'alliance objective avec les communistes sur la culture : c'était un problème de distribution avec modalités d'appropriation. Il y avait une grande culture dont le peuple ne devait pas être privé. D'où aussi l'idéologie d'État, le service public. Virus ou pas, on est loin de cette époque. Le peuple, du reste introuvable, mais tel qu'on l'imaginait avide de savoir et de culture a fait place aux masses qui veulent se divertir. Et les bureaucrates d'État soucieux de décentraliser cette culture ont fait place à des technocrates que la culture emmerde, qui n'y croient pas eux-mêmes. Ils savent que nous allons ennuyer l'amateur de divertissement. Cela le virus n'y changera pas grand-chose. Il faudrait parler de la déperdition noétique, comme dirait Stiegler. On ne revient pas à... et même si le Lehrstück est intéressant, on a intérêt à le réinventer.

Le choc, la vraie question, c'est de fait la révolution numérique qu'accélère cette pandémie. Notre art vit du contact, de la présence réelle : le masque, le théâtre connaît, la distanciation aussi, mais pas la même. Moi, ce que j'aimerais faire comme mise en scène, c'est un spectacle qui respecterait les consignes : masque et un mètre de distance. Ça devrait rendre une scène amoureuse assez intéressante. Après tout, ce serait une convention comme une autre avec un fauteuil sur deux rempli. c'est vraiment l'expérience à faire. Et un coup de gel sur les mains après chaque réplique.

Mais j'en reviens au geste passéiste de Langhoff. Je me demande dans quel monde il vivait avant (puisqu'il y a un avant et un après). Le camion de Chattot n'est pas une solution.

La question est celle du numérique, du théâtre à l'ère du numérique pour formuler cela à la Brecht. Quand les théâtres sont fermés, ça déborde sur le réseau, et tout s'y noie. Chacun y va de son poème depuis sa salle de bain, de son grand texte depuis sa cuisine. Pas sûr que ça nous aide. Il y a bien sûr l'institution qui balance en ligne ses produits patrimoniaux et ou ses grands monuments, geste qui est celui (qui existait avant la catastrophe) de l'opéra diffusant ses spectacles dans les cinémas. Éviter l'effet élitare de l'entre-soi. C'est de l'élitare, on va le balancer pour tous et nous dormirons tranquilles jusque'à la prochaine réunion.

Mais la question est celle de la diffusion, de la grande distribution (qui reste anyway élitare, de l'élitare élargi).

La question est double: ce qu'on fait dans les théâtres, et de quelle taille (la grande salle fait les petits spectacles, forcément, ou le kitsch ou la croûte qui actualise le chef-d'œuvre, déjà Brecht trouvait ridicule de jouer *Hamlet* en smoking).

Vendre le *Bréviaire*. Dialectique du local et du réseau, c'est-à-dire le viral. Des petites unités de production.

L'étonnant c'est l'arrêt de tout ; au nom de quoi ? de quelques morts, (combien ça en aurait fait, et des petits vieux, comme toi et moi, Mattias ?)

Le populisme de nos élites culturelles.

vendredi 24 avril 2020

Pascal Ory sur 89 assez proche de ce dont j'ai, comme non-historien, l'intuition. L'effondrement. D'où le Lehrstück comme théâtre pour temps d'effondrement. J'apprécie la manière dont il pense 89, et le XXe siècle (1914-1989)

Chacun y va de sa citation du Rousseau de *L'Émile* : "nous voyons s'approcher le temps des crises et des révolutions".

La panthère ; d'après mon expérience personnelle, c'est quand ils marchent de long en large dans leur cage que les animaux sont les plus proches de parler. Ils ne sont pas loin de parler. En tout cas ce doit être le moment où ils pensent le plus.

En somme, le mécanisme, c'est la théorie du fonctionnement des machines construites, vivantes ou non, mais non de la construction des machines. Dans la pratique, le mécanisme s'est révélé inopérant en embryologie. L'usage du microscope, qui s'est répandu dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, a permis l'observation des germes de vivants ou de vivants aux premiers stades de leur développement. Mais l'observation, par J. Swammerdam, de métamorphoses d'insectes ou la découverte, par A. van Leeuwenhoek, du spermatozoïde ont été d'abord présentées comme confirmations d'une conception spéculative de la génération, végétale ou animale, selon laquelle la graine, ou l'œuf, ou bien l'animalcule spermatique contiennent, préformé en une miniature qu'éclaire le grossissement optique, un être que son évolution portera à ses dimensions d'adulte.

mercredi 29 avril 2020

Quelques lectures autour du virus, mais cela ne trace aucune perspective, je suis comme inerte devant l'écrit ; ça n'éveille rien là-haut. Vague tournis, sans doute à cause du médicament.

Je pense à la destruction et ces lignes pourraient se trouver dans ce journal comme dans l'autre.

À Eugène Lefébure

◀ Besançon, Lundi 27 Mai 1867

(...) Je n'ai rien recueilli non plus, digne de vous être redit, dans la revue que je fais le Lundi des journaux et magazines — si ce n'est dans la Revue des deux mondes du 15 Mai un article de Montégut dans les belles quatre ou cinq premières pages duquel j'ai senti et vu avec émotion mon livre. Il parle du Poète moderne, du dernier, qui, au fond, « est un critique avant tout ». C'est bien ce que j'observe sur moi — je n'ai créé mon Œuvre que par élimination, et toute vérité acquise ne naissait que de

la perte d'une impression qui, ayant étincelé, s'était consumée et me permettait, grâce à ses ténèbres dégagées, d'avancer plus profondément dans la sensation des Ténèbres Absolues. La Destruction fut ma Béatrice. (...)

— Mais je ne m'enorgueillis pas, mon ami, de ce résultat, et m'attriste plutôt. Car tout cela n'a pas été trouvé par le développement normal de mes facultés, mais par la voie pécheresse et hâtive, satanique et facile de la Destruction de moi, produisant non la force, mais une sensibilité, qui, fatalement, m'a conduit là. Je n'ai, personnellement, aucun mérite ; et c'est même pour éviter ce remords (d'avoir désobéi à la lenteur des lois naturelles) que j'aime à me réfugier dans l'impersonnalité — qui me semble une consécration. Toutefois, en me sondant, voici ce que je crois. « Je ne pense pas que mon cerveau s'éteigne avant l'accomplissement de l'Œuvre, car, ayant eu la force de concevoir, et ayant celle de recevoir maintenant la conception, (de la comprendre), il est probable qu'il a celle de la réaliser. Mais c'est mon corps qui est totalement épuisé. Après quelques jours de tension spirituelle dans un appartement, je me congèle et me mire dans le diamant de cette glace, — jusqu'à une agonie : puis, quand je veux me revivifier au soleil de la terre, il me fond — il me montre la profonde désagrégation de mon être physique, et je sens mon épuisement complet. Je crois, cependant encore, me soutenant par la volonté, que si j'ai toutes les circonstances (et jusqu'ici je n'en ai aucune) pour moi — c. à d. si elles n'existent plus, je finirai mon œuvre. Il faut, avant tout, par une vie exceptionnelle de soins, empêcher la débâcle — qui commencera par la poitrine, infailliblement. Et jusqu'ici le Lycée et l'absence du soleil — (il me faudrait une chaleur continue), la minent. J'ai parfois envie d'aller mendier en Afrique ! L'Œuvre fini, peu m'importe de mourir ; au contraire, j'aurai besoin de tant de repos ! — Mais je cesse car ma lettre commence, mon âme épuisée, à tourner en doléances charnelles ou sociales, ce qui est nauséabond. A Vendredi. Je vous aime,

Votre

STÉPHANE

Mon journal nauséabond. C'est aussi que tout ça vient de La Nausée.

samedi 2 mai 2020

Un chat a attrapé le coronavirus de son maître. On nous conseille de porter un masque quand "nous nous jouons à notre chatte".

Je ne sais pas trop quoi faire : répondre à la lettre de Langhoff, peine perdue, tout le monde s'en fout. La panique dans le monde du théâtre est d'abord sociale ou économique : trop d'intermittents vont être dans la panade, que faire ? Le reste ? la "nécessité" de la culture, etc, l'homme ne vivant pas que de pain, etc, à la trappe. Pas un mot sur la culture de la part du pouvoir. Inessentielle. Je reprends un peu au hasard dans la bibliothèque les *Méditations en temps de crise* de Donne, ça me changera du *Biathanatos*. Au fait, toujours pas touché au t&t. Trop peur. Il faudrait que j'aille mieux pour ça, et que cela ait un sens d'écrire un tel livre *en temps de crise*. *"Mais qu'ai-je fait pour produire ou pour respirer ces vapeurs ? Ils me disent que c'est ma mélancolie : ai-je fait infuser, ai-je absorbé la mélancolie en moi ? Ce sont mes réflexions : n'ai-je pas été créé pour réfléchir ? Ce sont mes études: ma vocation ne m'y appelle-t-elle pas ? Je n'ai rien fait volontairement ou perversement dans cette direction, pourtant je dois en souffrir et en mourir. Il y a trop d'exemples d'hommes qui ont été leur propre bourreau, et qui ont tout fait pour l'être : certains ont toujours eu leur poison sur eux, dans une bague creusée à leur doigt, et d'autres dans la plume qu'ils utilisent pour écrire ; certains ont fracassé leur crâne aux murs de leur prison, et d'autres ont respiré le feu de leur cheminée ; et l'un d'eux semble s'être approché de notre cas en s'étant étranglé, alors que ses mains étaient liées, en coinçant sa gorge entre ses genoux. Mais moi je ne m'inflige rien, et pourtant je suis mon propre bourreau."* (p. 56)

J'en reviens à cette réponse à L dont je ne trouve pas en moi le désir et l'énergie de la faire. Parce que ça m'obligerait ? Ou parce qu'au delà d'une critique aisée, je n'ai pas la moindre idée de ce qui attend le théâtre. Je pourrais vendre mon *Bréviaire* ? Vulgaire.

Est-ce grâce au médicament, mais je me remets un peu, je m'y remets un peu, et aujourd'hui j'ai repris des bouts du t&t. Si jamais cet été, à la faveur d'une rupture, je parviens à un état satisfaisant du manuscrit, on pourra publier tous les textes préparatoires : ça fera du monde. Je retravaille ce texte de presque 14 ans d'âge :

Syntaxe

1-Ce livre, je n'avais nulle envie de le donner au lecteur. Je le laissais infuser doucement en attendant l'opportunité, mais quelle opportunité ? Et ce livre ? Il n'y a pas d'urgence. Le régime d'écriture qui était le mien, la notule intempestive ou de circonstance, m'allait bien. Il y avait aussi une espèce d'inurgence. Pourquoi je ne me hâtais pas de rendre publiques ces quelques réflexions sur une activité qui aura occupé le plus clair de mon temps, le théâtre. Une espèce de superstition, (si jamais je mettais un terme à ce livre qui accompagne, chemin faisant, l'ouvrage théâtral, comme de conserve, je risque de mettre un arrêt de mort à la production, arrêter le mouvement) et puis surtout le désir, mal compris aujourd'hui d'entourer le travail d'un certain silence. Contre le tout communicationnel, j'ai ma petite déontologie selon laquelle il faudrait que l'œuvre se suffise à elle-même. Ce n'est pas de mauvaise grâce (je suis courtois et je sais dans quel monde je vis) mais à contrecœur que je m'explique dans les programmes, articles, entretiens et autres colloques qui font le contexte dans lequel les spectacles apparaissent. Il y avait aussi de l'orgueil à vouloir être reconnu sans faire l'effort de se faire connaître, d'aller vers les gens. N'est-ce pas au public d'aller chercher sa pâture, de faire le chemin, disons la moitié du chemin plutôt qu'à l'artiste d'aller s'offrir comme un produit sur le marché (buffet froid de la post-modernité). Cette idée de l'ouverture au public : cela signifie œuvre ouverte (en ce sens). Si j'ai fait ce que j'ai cru faire ou ce que je crois avoir fait, valait-il la peine de le faire ?

Le désir d'être choisi (le véritable élitisme est celui du spectateur). Élitaire pour personne, pour chacun. Entrer dans son goût (profil) et pas être aperçu parce que la communication vous rend visible et que votre spectacle est un spectacle à voir. Pas le bon spectacle de la semaine (ou du festival ou de l'année) mais un spectacle que le spectateur a choisi d'aller voir parce qu'il sait que c'est pour lui, qu'il va demeurer un peu dans sa mémoire, le façonner (façonner le goût : importance du mot de façon, très beau mot ; matière et façon). Littéré : « Manière propre d'un écrivain, d'un artiste ». Le souvenir d'une récompense : une spectatrice me glissant après une de ces pénibles rencontres de l'équipe artistique avec le public, rencontre qui avait probablement accusé les malentendus : « j'aime votre façon de faire. » Et un critique qui accusait mon théâtre d'être confidentiel ne comprenait pas qu'il me faisait un éloge. J'aurais quelque peu l'esprit de secte ? Cela ne signifie pas que je ne veux

pas refuser que le cercle de ceux qui sont dans la confiance soit le plus large possible ; je ne suis pas masochiste, je précise.

Je n'aimerais pas que mon livre tienne lieu d'explication des ouvrages, qu'il remplace tout commentaire. L'auteur n'est pas le mieux placé pour parler de ce qu'il fait. Je ne dis pas que son témoignage importe peu, mais il n'a pas à être privilégié ni à justifier la paresse des autres. Je préfère toujours qu'un critique fasse son travail d'analyse plutôt que de faire un entretien avec moi. Je m'imagine toujours que je pourrais découvrir quelque chose que je ne savais pas y être (etc.). Quand je fabrique, je ne suis pas attentif au sens que peuvent prendre les éléments mais ils me viennent à l'imagination et j'essaie de les mettre en œuvre. Mais le dernier mot n'est jamais dit. Je sens que quelque chose doit être mis à telle ou telle place ; j'ai envie que le comédien fasse telle ou telle chose, se débrouille de tel texte, mais je serais incapable de dire pourquoi.

Bref, je rêve de ne pas être trop bavard. Il y va, rien moins, de la définition d'une œuvre d'art aujourd'hui, et accessoirement de la-place-de-l'artiste-dans-la-société (scie à la mode). Nous vivons dans l'ère de la promotion (qui sent aussi sa promotion sociale) : on se demande parfois si l'œuvre ne tend pas à n'être qu'un prétexte à la promotion de l'artiste plutôt que le contraire, l'artiste n'étant après tout que le moyen qu'une œuvre a trouvé pour apparaître. Un artiste est porteur, apporte l'œuvre. Ensuite qu'elle vive sa vie. Elle n'est pas là pour justifier son créateur. Je prône un certain effacement de l'artiste, au sens où l'on efface les lignes de construction. Cela est déjà une façon de parler de mon rapport au théâtre. La situation de metteur en scène comme chiffre de cet effacement. J'aime me penser comme le porté disparu de l'affaire. Chaque spectacle est l'histoire d'une disparition. Ma disparition du théâtre. Eloge de la disparition. Il y a toutefois un embarras : pour disparaître, il faut avoir apparu ou être apparu. Voilà le hic. Je pratique la disparition sans véritable apparition préalable. Cela s'appelle l'inexistence.

Mon fantasme : n'être qu'un nom (voire une marque de fabrique, ma petite griffe, spectacles griffés). C'est lié à la disparition. Pour disparaître, il faut être apparu (j'étais sur le point d'écrire *avoir apparu*). J'ai toujours obéi à mes parents. Mon père a insinué en moi l'ambition intellectuelle. Il fallait se ménager l'otium nécessaire pour se consacrer aux choses de l'esprit, sachant qu'il n'y a rien au-dessus de la création intellectuelle. Vient ensuite l'action politique, une vie consacrée à la *res publica*. En

bas, ceux qui veulent être riches, êtres assez méprisables. Le pire : le nouveau riche. En découla mon rapport névrotique à l'argent, névrotique parce que source de conflit : il faut ne pas avoir d'argent mais ne pas en manquer non plus pour pouvoir l'oublier, quelque chose comme ça.

Oui, mon père m'inculqua le virus de l'ambition ; pour lui la réussite avait un sens (il partit de rien, mais fit en sorte de ne pas « arriver » vraiment). Mais je savais que j'avais à me faire un nom ; et cette injonction croise curieusement celle ou celles de ma mère : ne pas être un m'as-tu vu, idéal de discrétion. Pas facile : il s'agit d'être sans paraître. La vraie distinction se moque des apparences, de l'apparaître.

J'étais fait pour écrire. Le livre et le nom de l'auteur. Mais pas la photo de l'auteur ; j'aimais les auteurs sans visage. J'aimais penser que les auteurs étaient sans image et même sans visage. J'aurais voulu que mon nom se détache de moi et aille vivre sa vie, pur signifiant m'abandonnant à mon insignifiance. Je ne vais pas risquer de fâcher le lecteur avec mes déboires littéraires, l'ivresse triste et livresque de ma névrose littéraire (Sartre). Pourquoi je n'y ai pas cru, pourquoi cette activité qui a ravagé mon existence, ces pages écrites sans y croire (ah ! mes *Mots*, je m'y serai essayé !) et gardées pour moi. C'était pousser un peu loin le vœu de discrétion, ma mère peut être satisfaite. Laissons tout cela : je ne vais pas écrire mon *Pourquoi je n'ai écrit aucun de mes livres* ; le titre est déjà pris, à ce qu'il paraît. Ce que c'est que lanterner. À l'automne (optimisme) de ma vie, regretté-je de ne pas avoir fait mon œuvre littéraire ? Je mentirai en disant que non, mais on ne peut pas passer sa vie vautré dans l'amertume et je peux dire devant tout le monde que j'aime la vie. Désormais cet amour prend surtout la forme d'une crainte de la mort qui blanchit mes nuits.

Un grand désœuvrement occupa les temps et les lieux de l'œuvre avortée. Je pris grand soin de ne rien faire, et je restai disponible : si jamais ça venait, il ne fallait pas être pris par ailleurs, par une carrière, des besoins à satisfaire, par le divertissement. Je ne pouvais me compromettre. J'ai toujours été en attente. J'attendais, mais quoi ? Mon heure, pas Godot en tout cas. Ma paresse fit le reste.

2-Alors pourquoi aujourd'hui donner ce livre ? C'est qu'il occupe un moment critique, un moment de vide, un trou (comme il y a des trous de mémoire). Pour la première fois depuis plus de deux décennies, je suis sec, à sec : pas d'idée, pas vraiment de

projet. Un doute, un trouble. Rien où donner de la tête. Pour la première fois un été à la campagne sans avoir un fer au feu. Pour le coup cela s'appelle du désœuvrement. Sans évoquer le travail depuis le commencement, j'ai le sentiment qu'un cycle de dix ans est achevé, et qu'il faudrait reprendre les choses à nouveaux frais. Ou ne pas les reprendre du tout. Je me suis mis à cultiver mon jardin. Je me suis rendu compte de la manière dont le travail dévorait ma vie, que rien d'autre n'avait de place : incapable de ranger un placard, de mettre de l'ordre dans ma vie ; il fallait toujours surseoir parce que l'échéance d'un spectacle était là. Empêchement de vivre, voilà le premier trouble. Le théâtre comme trouble-vie comme on dit trouble-fête. Alors j'ai repris ces notes consignées dans un dossier depuis des années, d'abord juste pour voir. J'ai imprimé le tout, et je me suis mis à la lecture de l'ensemble. Dirai-je que je me suis pris au jeu ? Possible.

Il y a des choses que j'aime bien là-dedans.

Toujours cette histoire : ce que je pense m'importe si peu, et pourtant j'aime penser, mais pas pour me faire des idées. Pour produire (même au sens de produire sur une scène) de la pensée. La récolte est collatérale. Faire confiance au cerveau qui fait sa petite tambouille dans son coin.

dimanche 3 mai 2020

Penser à l'article pour Biet sur le jeu. Quelque chose comme "hors-jeu". Troubler le jeu. Ma règle du jeu : ce qui est proposé comme jeu au comédien, dès lors qu'il ne s'agit pas de jouer un personnage, ce qui est contrevenant. Ou une tricherie par rapport à la règle du jeu du théâtre. À quoi joue "mon" comédien, ma comédienne ? Avec quoi jouent-ils ? Toujours cette question de l'imitateur et de l'instrument.

Fable. Ma grand-mère quand j'allais la voir: "alors qu'est-ce que tu nous racontes ?" Je ne trouvais jamais rien à dire. On dit aussi de quelqu'un : "il a toujours quelque chose à raconter."

Pour les paragraphes du *t&t* sur la pensée : les cadres que l'on me proposait pour penser (académique ou essayistique), les modalités du savoir ne me convenaient pas ; pourquoi ? Je ne sais.

On va voir un film mais on va au théâtre.

Au théâtre on ne voit que ça (le théâtre).

mercredi 6 mai 2020

Hier visioconférence avec Saint-Étienne. Un peu plus clair. Resterait à savoir quelle type de performance (car c'est de cela qu'il s'agit), il faudrait inventer avec dix jeunes comédiens, deux trois élèves architectes et je ne sais combien de jeunes de l'École de design... plus ou moins sous la houlette d'Émilie Perroto et Emmanuelle Becquemin. (master mention espace)

J'ai commencé *l'Histoire de la fièvre jaune* de François Delaporte. Décortiquer la formation d'une hypothèse (le moustique). Un beau sujet, le moustique. Mais c'est un roman policier, cette histoire, et Delaporte un drôle d'enquêteur, coriace. Je ne comprends pas très bien. Il faut que je relise mieux pour comprendre comment on invente ce moustique.

J'essaie de m'accrocher au *t&t*, sans avoir, en près de deux mois de confinement, osé toucher à la dernière version, la catastrophique de l'été dernier. Je n'avais plus l'allant. Ni le talent.

Incapable de me concentrer sur mon travail, je pars en excursion chez Gould jouant Schoenberg (*Suite pour piano op 25*), et la *Fantaisie pour violon et piano*. Avant de jouer il parle (et pour la Fantaisie, avec Yehudi Menuhin.) Pas mal. J'envie ce genre de conversations.

La nomenclature culturelle de notre pays signe une pétition pour que rien ne soit plus demain comme avant ? "Non à un retour à la normale". Avec des phrases du genre : "*nous appelons donc solennellement les dirigeants et les citoyens à s'extraire de la logique intenable qui prévaut encore, pour travailler enfin à une refonte profonde des objectifs, des valeurs et des économies*" Tel que. "Faut que ça change", comme disait le père Le Gouaziou, le communiste du village de mon enfance, chaque fois qu'on le rencontrait.

Qui décide du changement ? Claquement de doigts ? J'en vois dans la liste qui se satisfaisaient sans apparemment trop souffrir du monde d'hier, de ce monde normal-là. Je n'ai pas signé. Pourquoi ne pas penser que quand on aura jugulé cette crise, on ne préparera même pas la prochaine pandémie ? Ou, comme dans les guerres mondiales, on préparera celle d'avant. Sidérant, le panurgisme.

Le mauvais roman : voir mon autre journal. Citer Deleuze : « *Quand on écrit, on ne mène pas une petite affaire privée. C'est vraiment les connards, c'est vraiment l'abomination de la médiocrité littéraire – de tout temps mais particulièrement actuellement – qui fait croire aux gens que, pour faire un roman par exemple, il suffit d'avoir une petite affaire privée. Sa petite affaire à soi. Sa grand-mère qui est morte d'un cancer ou bien son histoire d'amour à soi et puis voilà. Et puis on fait un roman. Mais c'est une honte, quoi ! C'est une honte de penser des choses comme ça ! C'est pas l'affaire privée de quelqu'un, écrire. C'est vraiment se lancer dans une affaire universelle. Que ce soit le roman, ou la philosophie.* » (C'est dans "A comme Animal" ?)

Je suis un connard. Quand le roman était vraiment bâtard, là, c'était le bon temps. Mais c'est devenu le normé même. Ton éditeur te le réécrit. (voir un exemple récent). Labile, il aurait dû rester.

Domestique. Valéry écrit : « *je ne pourrais écrire un roman que si j'avais un domestique pour écrire à ma place tout ce qu'il y faut d'arbitraire et d'insignifiant, tout ce par quoi l'auteur est le domestique du lecteur* » (p. 1146).

Il faudrait faire la liste des personnages auxquels j'ai échappé (que j'aurais pu être — jouer).

vendredi 8 mai 2020

Mes contemporains m'exaspèrent avec leurs prophéties pour cet après qui ne sera plus comme avant. C'est certain. Un mot se sera imposé : présentiel (le correcteur n'en veut pas). S'appliquait aux formations (en présentiel par opposition à "à distance" ou en distantiel).

Je me promène dans les différentes version du *t&t*, de manière maussade. Ça n'a que trop duré, je me ridiculise avec ce serpent de mer. De la névrose à l'état pur. Où je suis faible, c'est sur la technique (ma poétique), s'agissant aussi bien du comédien ou de la question centrale de la pensée, du penser. Le théâtre comme truc que j'ai trouvé pour pensotter. Une manière singulière de penser (sans conséquences?), qui n'est ni le discours organisé (voire systématique) ni l'essai libre, ni la polémique, j'en oublie. Une façon d'être sans idées, de les faire passer dans ma tête puis dans les corps et les voix des comédiens (je dis bien : dans les corps) et les refiler ainsi exposées au spectateur qui doit aussi inventer la manière d'en faire usage. Au fond, moi, à titre personnel, je n'ai jamais rien pensé. *Reset* à chaque fois. Pourtant ce n'est pas n'importe où que je vais investiguer.

Écrire chaque phrase comme si c'était la dernière. Ça va finir par être vrai.

samedi 9 mai 2020

Comment attaquer le virus ? Je ne glane pas grand-chose de la lecture de François Delaporte. Il intrique bien les questions de savoir comment forger une hypothèse avec les questions de rivalité entre chercheurs, mais je me perds dans cette enquête quasi policière.

Un théâtre qui rode autour de la pensée, de la science. Ce sont des mots. Tourner autour...

dimanche 10 mai 2020

Un écrivain (disons, celui que j'aurais aimé être) : un nom sans visage, sans image.

La leçon de Michelstaedter : comment on se retrouve à faire quelque chose qu'on n'a pas décidé (ce serait à formuler en moins fade), comme il fait lui-même: *«la superficialité de celui qui n'avait pas en soi la raison de ce qu'il faisait, mais se trouvait à le faire, ne sachant pas pourquoi il voulait ces choses-mêmes qu'il voulait.»*

Voilà que Stiegler plaide, dans Ouest-France, pour une bifurcation et appelle à inaugurer une nouvelle époque. Il faut que je lise. Nouvelle lubie : l'entropie.

<https://www.ouest-france.fr/europe/france/entretien-nous-avons-besoin-d-un-sursaut-intellectuel-pour-le-philosophe-bernard-stiegler-6830303>

Est-ce que ceux qui appellent à un sursaut y croient un seul instant ? Ce n'est pas comme ça que ça se passe.

lundi 11 mai 2020

Ne pas parler du comédien en général mais de l'usage particulier que j'en fais. En parler davantage, en tout cas. La question de l'improvisation autant que celle de l'interprétation. La curiosité quand un comédien s'empare d'un texte, ou même d'une phrase. Comment en bien parler? Sur quels exemples me fonder ?

Il devrait y avoir une loi faisant obligation à l'écrivain de n'écrire qu'un seul livre. Imaginons un État totalitaire où l'écrivain n'aurait droit de publier qu'un seul livre, ou même de n'écrire qu'un seul livre. Kafkaïen : l'auteur écrit toute sa vie et finalement ne publie rien.

Rhétorique et persuasion : le comédien est le non-persuadé même
—ou persuadé d'autre chose.

Le drame (dans la société) : quand le comédien devient un personnage, son propre personnage.

mardi 12 mai 2020

Conversation déconfinée hier ici avec Alain sur la manière dont nous pourrions attaquer le virus. Est-ce qu'il y a dramaturgie avec les différends sur la stratégie de la lutte, et notamment est-ce que le cas du professeur Raoult est intéressant ? faire appel à Alain Fisher ?

Nous n'avancions pas beaucoup, mais c'est bon de parler en direct, pardon : en présentiel.

Julia me pousse à répondre à Langhoff, mais d'abord cette lettre n'a pas eu beaucoup d'échos et il me manque l'argument principal, comme une réponse : le

Bréviaire ? Ou des considérations sur le Lehrstück ? Et je peine à intervenir dans l'espace public.

En cherchant un autre livre dans la bibliothèque, je tombe sur *L'Homme sans monde* d'Anders, un peu oublié. Je relis les textes sur Brecht. Il dit notamment qu'il n'a jamais entendu Brecht prononcer le mot psychologie. Je ne crois pas que Brecht l'ait beaucoup écrit non plus.

La question de la "gentillesse", c'est quoi en allemand ? Comme Benjamin, Anders parle des rapports de Brecht et Kafka : "*Comme chez Kafka, le monde des créatures brechtiennes est un monde juridique. Chacune des pièces de Brecht pourrait s'intituler Le Procès. Il est étonnant qu'on n'ait jamais remarqué cette ressemblance de Brecht avec Kafka.*" (121)

Brecht : pédagogue ou théologien manqué ?

L'écrivain : "*l'œuvre et l'intention de l'œuvre coïncident chez lui de ma façon la plus naturelle. Poiein et prattein produire et agir, sont une seule et même chose et cette congruence n'est pas moins importante que l'identité courante de la théorie et de la praxis.*"(129) *Mais pas malgré tout un écrivain qui écrit pour une cause... En gros, contre le culinaire penser de manière déterminée pour des hommes déterminés. Pas un auteur qui écrit, mais un écrivain qui parle : "peut-être son acte consiste-t-il à reproduire le geste originel du parler ; à nous interpeller."* (131)

Fausses interpellations par les médias. Qu'est-ce qu'interpeller ?

Il y a surtout, pour moi, les remarques sur *La vie de Galilée*.

"Si le Galilée de Brecht ne tient plus pour requis le renoncement à l'astronomie géocentrique, insoutenable depuis l'hypothèse de Copernic et ses propres découvertes empiriques, ce n'est pas seulement pour des raisons scientifiques, mais aussi pour des raisons morales, parce qu'il est convaincu que la réfutation du système du monde tenu pour valide depuis si longtemps encouragerait ses contemporains à réfuter d'autres préjugés dans les secteurs de la vie, et en particulier ceux touchant les rapports de domination." (139)

La spécialisation revient à ce que la science ne prenne plus la responsabilité de ses conséquences de ses découvertes et qui pour cette raison est aussi prête au besoin à contribuer au génocide ou à la disparition de l'humanité.

Quel rapport entre l'astronomie et la domination et la lutte des classes? "Si la théorie copernicienne, c'est à dire que ce n'est pas le soleil qui tourne autour de la terre mais la terre qui tourne autour du soleil, a exercé une telle fascination sur Brecht, c'est parce qu'elle a formulé une révolution des rapports de domination à l'échelle de l'univers, parce que pour parler la langue de Hegel, elle a fait de l'ancien "esclave" (le soleil) un "maître" et de l'ancien "maître" (la terre) un "esclave." (141)

C'est la lutte des classes transportée dans l'univers. Dans cette pièce Brecht parle tout le temps et en même temps d'un registre cosmique et d'un registre social. Il n'y aura plus ni haut ni bas.

Faire quelque chose à haute densité cognitive. HSQ [*Homme sans qualités*]. Comme l'a bien relevé Uwe Schramm : « "On" réfléchit dans ce roman. »

Au théâtre, créer cet "on", cet impersonnel. Pourrait-on dire : on pense dans ce théâtre ? Mais qu'est-ce que penser de cette manière ?

Pour ces personnages « à qualités », Musil procède le plus souvent en en faisant des représentants de divers « types de discours » qu'il reconstruit, en recourant notamment à une méthode intertextuelle qui devient évidente lorsqu'on consulte cet immense « laboratoire discursif » que constituent ses journaux. Musil y formule, en particulier, le projet de « composer un personnage uniquement de citations ! » (*Journaux*, ouvr. cité, tome I.)

Tu ajoutes l'idée identique de Benjamin, et me voilà servi.

Je reviens cette nuit à Michelstaedter, mon Héraclite. Le Christ aussi le travaille, le Christ qui lui aussi se suicide après avoir délivré son message. Et aussi le Christ qui ne vit pas que parce qu'il est né. Il naît pour renaître.

t&t : la difficulté, c'est évidemment la fin, ce que je dois écrire sur *La Fabrique*, moment terminal (comme la phase) du trouble. La défaite, le moment où tout se

défait, se détricote par impuissance à tricoter justement. Une démission, forme de la disparition dont je parle tant ?

jeudi 14 mai 2020

Les Latouriens ont l'air de découvrir les interdépendances entre les humains et des éléments non-humains.

Perle journalistique : *"Bruno Latour nous invite à «atterrir», c'est-à-dire à prendre conscience des multiples liens qui nous attachent à la Terre et à ses habitants non humains - en prendre conscience et les étendre, les enrichir et les densifier. Autrement dit, il s'agit de rompre avec la conception moderne du progrès et de l'émancipation qui consistait en la coupure - impossible - de ces liens. Il fallait se détacher de toutes nos dépendances à la Terre, s'en «libérer», pour planer dans une sphère purement humaine en lévitation au-dessus du sol, et qui n'entreprendrait avec lui qu'une relation minimale de pur utilitarisme : plantes, animaux, écosystèmes et milieux de vie sont collectivement rejetés dans les catégories silencieuses de la «nature», des «ressources» et de «l'environnement».*

À voir le fauteuil dans l'intérieur bourgeois traditionnel de Bruno L sur la photo de *Libération* d'aujourd'hui, le monde d'avant n'est pas mort ou alors on comprend trop bien où il peut atterrir.

Autre sujet du jour :

Être lesbienne n'est pas seulement une disposition amoureuse ou sexuelle, c'est aussi une façon d'être au monde. Se passer du regard des hommes donnerait une liberté politique considérable, une plus grande liberté psychique pour penser. «Le génie lesbien est cette capacité à penser et concevoir des mécanismes de société qui sont complètement différents des codes qui prévalent dans le patriarcat. Ce génie est aussi la force de les mettre en œuvre», détaille Alice Coffin. Le concept est né dans les milieux militants européens, l'activiste française en a fait un livre, qui devait sortir ce printemps chez Grasset. Parler de génie lesbien, c'est combattre l'une des discriminations majeures subies par les lesbiennes : l'invisibilisation. «Même dans l'espace public, le mot "lesbienne" a du mal à être prononcé, remarque

Alice Coffin. *Nous avons dû lutter contre Google qui envoyait direct dans les spams les messages avec ce mot.»*

vendredi 15 mai 2020

Conversation avec Frank hier après-midi. Il veut tenter de faire son festival réduit à partir du 31 août pour deux semaines. Nous pourrions intervenir en ligne la semaine du 7 septembre. Mais comment ? Cela signifie qu'il faudrait enregistrer des choses fin juin... C'est court.

Je me suis jeté à l'eau hier soir, et me suis emparé des pages imprimées du *t&t*, et j'ai relu les 90 premières pages, concernant surtout Turing. Accablant.

On dit qu'un metteur en scène doit savoir ce qu'il veut. Ce n'a jamais été mon cas, donc...

samedi 16 mai 2020

Ce matin au réveil, une angoisse, bien connue mais qui m'avait lâché un peu, devant les tâches à accomplir et le calendrier serré. Cet article pour Biet sur le jeu ("jeu de la pensée?"), trouver avant fin juin quelque chose à faire pour le festival de l'Ircam qui commence fin août, ce virus que je ne sais pas par quel bout prendre, et le serpent de mer du *t&t*.

lundi 18 mai 2020

Je note que pendant ce confinement et la crise personnelle (litote), j'ai été incapable de lire un livre, un roman par exemple. Je m'étais dit que je relirais du Faulkner. Impossible : j'ai rouvert *Tandis que j'agonise* -cela m'allait bien-, impossible de rien comprendre. Je n'arrive qu'à me lire moi-même, qu'à baigner dans mon jus. Non, j'exagère : j'ai lu assez continûment *Territoire de l'homme* de Canetti. Pas une fiction, donc.

Depuis quelques jours, je parviens, miracle de la chimie, à retravailler le dernier état du *t&t*, sans trop souffrir. Mais il y a du travail ! Je ne parviens même pas à en mesurer la quantité, donc le temps qu'il me faudrait. Je devrais cette semaine être capable de refaire une carcasse générale.

Comment parler de la catastrophe finale de *La Fabrique* ? J'ai laissé la machine s'emballer, la machine, c'est-à-dire avant tout les comédiens. Comme un cheval qui s'emballer, et tu ne sais pas comment l'arrêter.

La fin du livre serait son commencement : le metteur en scène (sic) se met à son livre ou va l'écrire, mur pour l'écrire, et il n'y a qu'à reprendre le début.

Quelque chose comme le *Lehrstück* ? La solution, réponse, réplique, riposte à *La vie de Galilée*.

Le virus qui a tué le théâtre.

Michel Piccoli est mort, Michel, comme disait Claire. Le monde et avec lui ma vie s'appauvrissent encore. Je me souviens de notre querelle chez moi, il y a..., il y a combien de temps ? Notre querelle parce qu'il m'avait dit qu'il aimerait faire un spectacle avec moi, et que je l'avais mal pris, pris comme une hypocrisie, une moquerie. Une autre vie. Écrire à Ludivine ? Je suis triste. Comme mutilé. Le néant qui m'aspire. Siphonné.

mercredi 20 mai 2020

Je regard du côté de Kircher s'il n'y a pas des choses à faire avec lui. Le microscope, la peste et la contagion, la quarantaine, les masques.

Il étudie la [Bible](#) à sa manière également, calculant les dimensions de l'[arche de Noé](#) (*Arca Noe*, Amsterdam, 1675) de la [tour de Babel](#) (*Turris Babel*, Amsterdam, 1679) et du [Temple de Salomon](#). Selon lui, seules les espèces principales ont pu trouver refuge dans l'arche de Noé : les autres ont donc été engendrées des premières, sous l'influence des astres, de l'imagination des mères et du [climat](#)^{9,10}. Il s'égare dans la [numérologie](#) biblique : *Arithmologia, sive de abditis numerorum mysteriis*, Rome, 1665

vendredi 22 mai 2020

Travailler sur l'idée des scénarios catastrophe.

Où s'arrête la narration ? Où commence la falsification ?

Analyser : *À l'heure où nous écrivons, les confinements décidés pour juguler la propagation du Covid-19 concernent quatre milliards d'êtres humains. La simultanéité de ces décisions politiques est exceptionnelle. Le résultat sera une*

récession d'une ampleur inédite depuis les années 1930. Sur tous les continents, les gouvernements ont ainsi brutalement entravé la fluidité des échanges marchands, mis à mal la machine économique et déstabilisé les sociétés. Ils ont également sévèrement restreint les libertés publiques.

Cette disposition du virus à trouver des hôtes à partir desquels se répandre sans se faire remarquer a joué un rôle essentiel.

Des recherches devront affiner ce qui vient d'être dressé à grands traits et apporteront certainement des nuances, mais le tableau d'ensemble paraît clair : le Covid-19 révèle l'ampleur des inégalités associées à l'urbanisation planétaire, avec d'un côté des classes aisées nomades qui, pour leurs loisirs ou leur activité professionnelle, ont transporté le virus aux quatre coins de la planète, et d'un autre côté des classes populaires beaucoup plus sédentaires, qui travaillent à leur service. Ce sont ces dernières qui paieront le prix le plus élevé de la pandémie.

En outre, les échanges internationaux sont devenus plus complexes et multiscalaires, au sens où ce n'est pas la France qui entre en relation avec la Chine, mais la station de ski des Contamines-Montjoie qui se trouve raccordée avec une forêt du Hubei, via un touriste Anglais revenu d'une conférence à Singapour où il a côtoyé d'autres cadres chinois, qui eux-mêmes avaient peut-être dîné avec un ami médecin employé dans un hôpital de Wuhan.

Hier, soir je lis *Le Ramier* de Gide, retrouvé dans la bibliothèque, par hasard. Une nuit d'extase vraiment pas contagieuse. Texte consternant quand même, non ?

Les scénarios catastrophe (quelle est la dramaturgie de la pandémie ?). Jouer avec ces scénarios. De la fiction.

La viralité baudrillardienne. Un théâtre viral ? La scène est globale.

Idée d'une nature hostile (le virus ne nous veut pas du bien), mêmes si l'humanité prend les torts sur elle. On se demande pourquoi ?

samedi 23 mai 2020

Pas mal travaillé hier sur la pandémie. Un point d'entrée : comment on n'a pas anticipé les choses ; les scénarios falsificateurs. Gouverner, c'est prévoir mal, se tromper dans les prévisions. La question des masques ? Je ne l'ai pas encore reprise.

Quelle dramaturgie à l'ère de la pandémie qui nous pend au nez ?

Faire un texte qui montre le déplacement de nos questions. Nous étions parti de l'animisme, sur l'assaut de la frontière des espèces ; nous étions sur les campus américains et maintenant nous reprenons tout ça depuis la Chine.

Retrouver du plaisir au *t&t* ? Il faudrait ternir en lisière l'angoisse qui vient d'ailleurs. L'important, c'est de ne pas manquer l'ouverture sur la scène de ménage (vieux style) au smartphone : montre que ce qui m'intéresse, ce n'est pas l'aspect romanesque des choses, c'est l'aspect technique d'abord, et surtout pour moi, ce que j'appellerais l'aspect dramaturgique (le correcteur refus l'adjectif dramaturgique) : comment rendre compte d'une telle rupture (si c'est de cela qu'il s'agit) au théâtre ?

Dans *La voix humaine*, le suicide est présent... L'état technologique plus que prégnant (?) : les demoiselles du téléphone, le fait d'être plusieurs sur la ligne, les coupures (c'est vrai aussi du smartphone, attention, "je suis dans le train, ça va couper"), le fil du téléphone qui est tout ce qui relie encore les deux amants. "J'ai le fil autour de mon cou. J'ai ta voix autour de mon cou"). Enfin, elle rappelle chez lui et comprend qu'il n'y est pas (plus difficile avec le portable de localiser l'autre). Dans mon histoire, le fait que la scène se passe hors d'un espace privé, prive la protagoniste de la théâtralité de la scène de rupture. Et aucune empathie de ma part.

Comment Virginia s'est frayée une voie jusqu'à nous, pour que nous entendions sa voix. Fortiche, sans qu'elle l'ait voulu, bien sûr. Émouvant, ça m'émeut toujours. Comment imaginer sa voix ?

La question de l'apprenti doit prendre plus d'importance dans le *t&t*. Je n'ai jamais rien appris. Ou on ne m'a jamais rien appris. À part mon instituteur (en fait deux) qui m'ont appris à lire et à écrire. Je les ai pris au mot : je n'ai jamais fait que lire et écrire dans ma vie, le reste est accompagnements, garniture, comme on dit du plat de

résistance. À compter aussi, mais juste le nécessaire. Quelque chose s'est bloqué dès que j'ai su lire et écrire.

Mais qu'est-ce qu'apprendre ? Apprendre plus que représenter, aussi apprendre soi-même, pas apprendre seulement au public. C'est ce sur quoi il faut travailler. Donner du neuf, de l'inconnu, plutôt que du "c'est bien ça". D'où le *Lehrstück* à la fin pour boucler sur Brecht.

San Francisco, souvenir, souvenir.

Créée il y a onze ans, Gray Area accompagne les artistes en leur offrant des bourses, mais dispose aussi d'une salle de spectacle datant de 1940 : le Grand Theater. A sa façon, la fondation pallie la réduction de l'offre des concerts en organisant des événements et festivals, tel l'Algorithmic Art Assembly, où la musique est composée à partir de codes informatiques par des artistes internationaux. Son directeur, Barry Threw, joint par téléphone, reste optimiste pour la création locale, où percent encore des artistes de techno intello, de Christina Chatfield à Matrixxman, souvent issus du vivier des universités de la région. «Il est triste que nous ayons perdu tant des talents créatifs de San Francisco pour des raisons économiques et parce que les nouvelles sources de revenus ne soutiennent plus les arts de façon durable. Mais il reste quand même une scène vibrante, commente-t-il. L'université constitue ainsi un nouveau vivier d'artistes électroniques. Les nouvelles entreprises technologiques pourraient soutenir bien plus les artistes dans la ville, mais elles ont tendance à encourager une culture interne. Donc, quand ils organisent un événement, ça se passe à l'intérieur de l'entreprise. Il faut développer d'autres stratégies, beaucoup d'espaces sont plus temporaires. Nous avons une salle depuis six ans, nous sommes l'une des plus grandes salles indépendantes de San Francisco et nous prêtons beaucoup de notre espace à d'autres communautés pour qu'elles puissent aussi en profiter.» Pendant la pandémie, Gray Area a lancé le programme Patch, offrant des espaces virtuels pour maintenir sa position de «nexus interdisciplinaire».

mardi 26 mai 2020

Ce *t&t*, c'est quand même un autoportrait. C'était bien la peine de tenter de se fuir. Boomerang.

Cette idée qu'il faudrait avoir lu tous les livres avant d'en commencer un. Et attendre aussi que la chair soit devenue triste.

jeudi 28 mai 2020

J'essaie de comprendre quelque chose au gloubi-boulga du projet *Bifurcations* de Saint-Étienne, langue de bois et mainstream idéologique... Bien désarmé devant ce repaire latourien. Assaut des frontières et irrationalisme revendiqué. Je vois.

"My fate is nearly fulfilled" (Mary S)

samedi 30 mai 2020

Guy Bedos est mort. On nous repasse des sketches qui paraissent surannés (le mot est faible). L'humour vieillit mal.

Bifurcations : "rien ne va changer, ou tout ?" Kairos ou pas. Idée pour la Biennale de travailler sur les discours (actuels) de la bifurcation. Trouver un corpus suffisamment significatif, et en faire entendre des bouts un an après... Effet ? Critiquer la Biennale de l'intérieur, elle qui est dévorée par la bonne pensée du moment (Latour et compagnie). Déchéance de rationalité, comme dit l'autre. Troubles aux frontières. Dissoudre tous les paradigmes sur lesquels le rationalisme s'est construit. Intéressant pour le théâtre. Demander à Neveux des dramaturges de l'ENS. Impliquer Pierre ?

Cette question de la réparation : des vivants, du monde (Corinne Pelluchon). Mais l'irréparable ?

Une centenaire entame une grève de la faim pour pouvoir être euthanasiée. Ce n'est pas un ou une bobobo qui aurait cette idée.

Si je termine le *t&t*, dans la librairie été 2020, il faut que je prenne en compte l'épidémie. Comment ? Terminer dessus ? Une dramaturgie nouvelle, virale ? Je prends congé.

dimanche 31 mai 2020

Le jeu. Je ne sais pas combien de caractères il faut. Je n'ai pas grand-chose à en dire, sinon que je me suis toujours senti hors-jeu, hors des anciens calculs, ou, pour le dire autrement, j'ai toujours eu conscience de ne pas jouer le jeu. Mais c'est le pli initial, *le rocher la lande la librairie*, où il était bien clair entre nous deux (JJ et moi) que nous voulions faire une espèce d'essai sur le tragique plutôt que de monter une pièce tragique par exemple. Déjà du méta-théâtre. Et le fait qu'il y ait trois comédiens était une donnée a priori de l'expérience. Je note que dans ce type de démarche, la distribution précède souvent la fabrique du spectacle. Prométhée, Shakespeare, Montaigne, trois figures, très différentes du tragique. Mais il y avait déjà Montaigne ; comment il est resté seul, je n'en sais plus rien. Nous ne savions comment procéder. Je ne sais plus comment Montaigne l'a emporté, mais ça m'allait bien, Montaigne faisant partie de la famille, je veux dire figurant en bonne place, Gascogne oblige, dans la bibliothèque paternelle.

Trois comédiens pour un seul personnage (m2m), nous sortions nécessairement de l'identification, du portrait, encore plus du biopic. en cela, pour JJ, c'était différent du Rousseau où un seul comédien pouvait encore faire croire qu'il incarnait plus ou moins la personne de JJR. Faux dialogue mais une manière de faire néanmoins dialoguer la pensée avec elle-même. En se donnant des mots clés (entrées de dictionnaires), on classe, on range par thèmes ou justement mots-clés, amour, ambition...) Le peu de linéarité du texte de Montaigne y perd encore. Aucun enchaînement nécessaire. L'idée déjà que tous les comédiens, les trois, connaissent par cœur l'œuvre de Montaigne. L'un dit Amurat, un autre est immédiatement capable de citer un fragment du texte sur Amurat. Idée d'une mémoire commune ? Ils connaissent ça par cœur.

Ça c'est le texte primitif, le premier pli. Pourquoi ça m'allait bien : je ne crois pas au moi (quelques développements là-dessus) et surtout c'était l'idée d'un théâtre non aristotélicien, pour le coup, qui ne fonctionne pas à la fable. C'est le deuxième point à éclaircir. Ici la question récit/discours. Sur quoi nous travaillons ? Les exemples ? Turing, Darwin, Galilée, Thoreau. La pensée et la vie : on joue aussi avec la vie. Sophie K, Turing, Darwin surtout, Galilée moins. Mais c'est vrai que nous jouons surtout avec des mots, des discours, de la pensée. Quel est le jeu ? Littérisation ?

Une espèce d'apesanteur. De délestage ; idée d'une légèreté, peut-être. On joue avec le savoir pour l'égayer ou le poétiser, si cela n'est pas trop prétentieux.

La deuxième partie du texte (du dialogue ?) devrait concerner le jeu du comédien.

mardi 2 juin 2020

Je commence à mieux comprendre ce que Brecht appelle le public de l'âge scientifique. Celui qui veut qu'on lui montre comment ça fonctionne, pas de quoi ça a l'air. Mais pour lui il s'agit surtout des rapports humains. J'aime l'idée de "l'effroi nécessaire à la connaissance". (PI 789)

"—Devons-nous donc voir de la science au théâtre ?

—Non, du théâtre." (ibid. 789)

Une seule solution, la bifurcation. Mot joker ; la réparation, pas mal non plus. De quel côté est la pensée unique ?

t&t : je parlais d'apesanteur. La catharsis : purger l'idée de sa charge de savoir, de cette obligation. Mais ce n'est pas du relativisme. Il faut que je creuse cela.

J'aime beaucoup les photos de Bruno Latour : celle au fauteuil bourgeois ringard et celle (pour nous demander ce qu'on garde et ce qu'on jette) avec le ruban de la légion d'honneur et la rosette de l'ordre du mérite. Apparemment il ne jette pas ces breloques. C'est curieux de ma part d'avoir une telle antipathie pour un penseur. Pas de charme. Écrit de l'anglais traduit. S'il n'a pas vraiment réussi en France, c'est parce qu'il écrit mal.

Je relis pas mal de choses de *L'achat du cuivre*. Ça me remet en selle, désarçonné que j'étais par tout ça (on ne sait du reste pas trop quoi). Il est vrai que dans ces moments difficiles, j'ai du mal à lire un livre des autres, je ne me plais-déplais que dans mes mots à moi. Dans cette période de confinement puis, pour moi, de non-déconfinement et de perte totale, je n'ai pu vraiment lire que Canetti (*Territoire de l'homme*) et Brecht. J'y suis comme chez moi.

L'article sur le jeu. Je m'appuie au début sur Craig pour montrer comment je suis hors-jeu ou comment je n'ai pas joué le jeu du théâtre. Parce que je n'ai pas sacrifié à la fable. Ce n'est pas immédiatement pour moi la question du jeu du comédien qui me vient à l'esprit. Pourtant c'est bien lui qui joue. Est-ce qu'un metteur en scène joue, joue à quelque jeu ? Non, il travaille à mettre le jeu en place. Il fait jouer les autres. Et moi, à quoi est-ce que je joue ?

mercredi 3 juin 2020

Vivons-nous l'effondrement que les collapsologues nous ont annoncé, avec pour déclencheur le virus à la place du changement climatique ?

Non : l'épidémie de Covid-19 n'a pas grand-chose à voir avec le dérèglement climatique. Le virus est brutal, il s'attaque aux humains, il est relativement égalitaire ; le changement climatique est une catastrophe au ralenti qui s'attaque d'abord aux non-humains et aux plus pauvres. L'épidémie est temporaire, quand les perturbations du climat sont quasi éternelles. D'ailleurs, dans Comment tout peut s'effondrer de Pablo Servigne et Raphaël Stevens, il n'est nulle part question de pandémie. On est plutôt dans une perspective néo-malthusienne où l'effondrement est lié au pic pétrolier étrangement mélangé aux perturbations climatiques. En outre, la collapsologie prévoit un effondrement de l'Etat et mise sur la résilience locale. On voit bien, dans cette crise, qu'on a besoin de structures collectives puissantes, que ce soit pour stabiliser l'économie ou assurer les services de base. (voir l'ensemble dans les documents.)

Le coronavirus ou l'art de voyager quand on n'en a pas les moyens. Le passager clandestin de tous nos avions.

Pour l'immunologue Norbert Gualde, professeur à l'université de Bordeaux, ces graphiques illustrent à merveille le mécanisme des épidémies. « *Ce n'est pas le virus, c'est l'homme qui fait l'épidémie, rappelle-t-il. Le virus est sédentaire : il n'a aucun moyen de locomotion. Pour se déplacer, il lui faut passer de corps en corps. C'est ce qu'exprime l'étymologie du mot épidémie : le terme est emprunté au latin médical "epidemia", lui-même issu de la racine grecque "epidemos" – "epi", qui circule, "demos", dans le peuple. »*

Les épidémies et le commerce. Bien sûr les hommes voyagent. Fallait-il qu'ils restassent dans leur niche écologique comme on veut l'y reconduire ?

Le virus ou la guerre continuée par d'autres moyens :

« À mesure des batailles perdues, ils sont envoyés dans des camps en Prusse, raconte, en 2011, l'historien des sciences Gérard Jorland dans la revue "Les Tribunes de la santé". La population civile allemande, par le biais de ses interactions avec les prisonniers, est contaminée. »

Les réfugiés de Sedan propagent l'épidémie en Belgique, où elle fait plus de 33 000 morts en 1870-1872. Les volontaires italiens qui ont combattu en Côte-d'Or l'implantent à Naples, Milan, Turin et Gênes en rentrant chez eux. Les Français qui fuient les combats emportent le virus en Angleterre, où il provoque plus de 40 000 morts en 1871-1872. De ces pays, l'épidémie se répand en Irlande, en Ecosse, aux Pays-Bas, au Danemark, en Suède, en Autriche et en Russie avant de conquérir les Etats-Unis, le Japon, le Chili, Hawaï, l'Australie, Bornéo, Ceylan et l'Inde. Dans la seule Europe, l'épidémie fait 500 000 morts.

jeudi 4 juin 2020

J'entends encore une fois à la radio que Michel Piccoli nous a quittés. Ou qu'il est parti. En fait, il est mort. Mourir, c'est quitter les autres. Montaigne a déjà dit des choses sur l'impossibilité à regarder la mort en face, à la dire, en face, si je puis dire. J'aime bien ce que dit "Michel" du théâtre. Quand il en faisait au collège, il était surpris que le théâtre lui permette d'être écouté par les adultes.

Analogisme : vengeance de Dieu et vengeance de la Nature depuis le XVIIIe siècle. Redevenir animiste ? Encore un effort pour être animistes. Repenser... Nouveau contrat avec le vivant ? Réinventer notre rapport à la nature, rien moins. On réinvente à tous crins (tout crin?) ces jours-ci. Rendez-vous l'an prochain à Saint-Étienne. L'ultimatum que nous envoie la nature (Hulot). La nature se vengerait... Voir les chiens sentinelles (article du Monde)... mieux que test PCR ?

samedi 6 juin 2020

Déjeuner chez Pierre pour le projet lyonnais. Faire vingt-quatre ou vingt-cinq vignettes auxquelles on accède avec un QR code dessiné sur les luminaires des murs du bâtiment. Trouver autant d'entrées. Personnage principal : le cerveau. Mais il faudrait préciser en fonction des axes de recherche du campus en question.

lundi 8 juin 2020

À propos de (c'est décidément une de mes expressions-cheville) de la croyance, il faudrait réfléchir à la notion de méfiance (soupçon ?). Différence avec défiance, ou la même chose ?

Réunion tf2 (Agnès, Julie, Maëlla) pour proposer quelque chose à l'ircam. Les archives. Le bestiaire du *journal*.

mardi 9 juin 2020

Quelles sont les bestioles qu'on a pu oublier dans le *journal* ? Les génisses, le lézard, les singes, bien sûr. La marmotte ?

Je dis : je suis un homme de théâtre, je demande à voir.

Dîner avec Nicky qui pense vivre la mort du théâtre.

jeudi 11 juin 2020

Hier première journée latourienne au Studio de Vitry. Exégèse du questionnaire du maître, après qu'on s'était livré à un petit jeu où chacun devait donner 10 de ses attachements : j'ai donné les 3 commerces de Montaigne pour commencer (3 d'un coup), Paris, parce qu'on y est anonyme et que ce n'est pas un sol (et toc!), la Nouvelle vague, l'été, le chat, Roland Garros, enfin cigares-et-whisky, comme post-brechtien, post quoi ?

Pas envie de passer trois jours à faire des explications de textes de BL. J'oriente le groupe sur la question de la mort, qui devient notre objet/sujet pour aujourd'hui... Où atterrir ? Au cimetière.

Voir de quoi sont faites les plaintes devant les tribunaux et la Cour de justice de la République.

samedi 13 juin 2020

Abasourdi après avoir fait le cobaye au Studio de Vitry, manipulé par un maniaque de la dynamique ou thérapie de groupe à la sauce latourienne. Thema : la mort. Chacun y va de son histoire de cimetière familial. Confondant pour moi qui ne sais même pas dans quel cimetière j'atterrirai. Décérébrant. Leurs références : Latour, Morizot, Vinciane Despret, ou Vinciane Despret, Morizot ou Latour. J'ai revu ensuite, dans un café près de la République Anne Monfort qui a fait allusion, dans l'autre groupe, à un rêve où j'apparais comme un "papa", je n'ai pas bien compris. Elle a fait état du choc qu'elle avait ressenti quand je lui ai dit qu'elle ne ferait pas partie du spectacle suivant, quelque chose comme ça.

Parler de soi plutôt que de qu'on fait, l'horreur pour moi. J'aurais aimé leur faire partager le texte de Müller sur le virus, son dernier texte, mais ce fut peine perdue.

X. KRIEG DER VIREN

Leeres Theater. Autor und Regisseur, betrunken.

AUTOR

Der Krieg der Viren. Wie beschreibt man das.

REGISSEUR

Das ist dein Job. Dafür wirst du bezahlt.

AUTOR

Tretet vor Unbekannte verdeckten Gesichts

Ihr Kämpfer an der unsichtbaren Front

Oder so

Die grossen Kriege der Menschheit Tropfen Tropfen

Auf den heissen Stein Die Schrecken des Wachstums

Das Verbrechen der Liebe das uns zu Paaren treibt

Und den Planeten zur Wüste macht durch Bevölkerung.

REGISSEUR

Und wie soll ich das auf meine Bühne bringen.

AUTOR

Was weiss ich. Was bedeutet mir deine Bühne.

REGISSEUR

Gott und die Welt.

AUTOR

Gott ist vielleicht ein Virus

Der uns bewohnt.

REGISSEUR

Was willst du. Soll ich dir

Zweitausend Greise auf die Bühne stellen

Mit weissen Bärten, Nummer eins zwei drei

Und weiter bis zweitausend. Geh ins Kino.

Die Viren zählen nach Milliarden und

Unser Theater ist ein Armenhaus.

AUTOR

Ich habe vor zwanzig Jahren in Brooklyn ein Mann auf der Strasse

nach einer Strasse gefragt und er sagte zu mir : That's your problem

REGISSEUR

Der Mann hat recht. Ich kann ihm nur beipflichten.

AUTOR

Ich habe ein Gedicht geschrieben.

REGISSEUR

(hält sich stöhnend die Ohren zu)

Sags auf

AUTOR

Tödlich der Menschheit ihre zu rasche Vermehrung

Jede Geburt ein Tod zu wenig Mord ein Geschenk

(Erdbeben Hoffnung der Welt)

Jeder Taifun eine Hoffnung Lob den Vulkanen

Nicht Jesus Herodes kannte die Wege der Welt

Die Massaker sind Investitionen in die Zukunft

Gott ist kein Mann keine Frau ist ein Virus

Du hörst mir nicht zu.

REGISSEUR

Stimmt. Warum sollte ich. Wir sind im Theater.

(Aus Heiner Müllers Szenenentwurf *Krieg der Viren*. Paru dans *Drucksache 20 Berliner Ensemble*)

X. GUERRE DES VIRUS

Théâtre vide. Auteur et metteur en scène, ivres.

AUTEUR

La guerre des virus. Comment la décrire.

METTEUR EN SCÈNE

C'est ton job. Tu es payé pour cela.

AUTEUR

Avancez, inconnus au visage masqué

Combattants de l'invisible front

Ou bien

Les grandes guerres de l'humanité des gouttes des gouttes

Sur la pierre brûlante Les terreurs de la croissance

Le crime de l'amour qui nous fait vivre en couples

Et de la planète fait un désert en la peuplant

METTEUR EN SCÈNE

Et comment vais-je montrer ça sur ma scène.

AUTEUR

Pas la moindre idée. Que représente ta scène pour moi.

METTEUR EN SCÈNE

Dieu et le monde.

AUTEUR

Dieu est peut-être un virus Qui nous habite.

METTEUR EN SCÈNE

Que veux-tu. Que je te

Mette deux mille vieillards sur la scène

Avec barbe blanche, numéro un deux trois

Et ainsi de suite jusqu'à deux mille. Va au cinéma.

Les virus se comptent par milliards et

Notre théâtre est un hospice.

AUTEUR

Il y a vingt ans à Brooklin à un homme dans la rue

J'ai demandé une rue et il m'a dit : Thats your problem.

METTEUR EN SCÈNE

Cet homme a raison, je ne peux que l'approuver.

AUTEUR

J'ai écrit un poème.

METTEUR EN SCÈNE

(se bouche les oreilles en gémissant)

Récite-le.

AUTEUR

Mortelle à l'humanité sa rapide multiplication

Chaque naissance une mort de moins Le meurtre un cadeau

(Tremblement de terre espérance du monde)

Chaque typhon une espérance Loués soient les volcans

Hérode et non Jésus connaissait les voies du monde

Les massacres sont investissement dans le futur

Dieu n'est ni homme ni femme c'est un virus

Tu ne m'écoutes pas.

METTEUR EN SCÈNE

Exact. Et pourquoi le ferais-je. Nous sommes au théâtre.

(Traduction : Jean-Louis Besson et Jean Jourdheuil. Paru dans Théâtre public n° 160-161 Heiner Müller / Généalogie d'une œuvre à venir. 2001).

De même j'avais en poche des textes de Boris Groys tirés de *Politique de l'immortalité*.

"Les exigences de la culture sont imaginaires — les manifestations de la culture sont-elles donc une sorte de congrès des spectres ?

Oui, sans aucun doute. Vous avez parfaitement raison d'utiliser ci le terme de spectres car, au bout du compte, les exigences culturelles découlent sans aucun doute, des morts eux-mêmes : nous voulons être aussi bons que l'ont été les morts et nous positionner aussi bien qu'eux-mêmes l'ont fait en leur temps. Cela dit,

«spectre » n'est peut-être pas ici le terme qui convient. Derrida utilise ce mot de « spectre » pour caractériser l'immortalité comme une hantise — une apparition inattendue et incontrôlable des morts au cœur de la vie. J'y vois une nouvelle tentative pour donner à l'immortalité une garantie ontologique située au-delà de la garantie institutionnelle. Moi, en revanche, je parle de l'immortalité artificielle — d'une politique consciente de la longue durée."

Dans *Spectres de Marx*, Paris, Galilée, 1993.

"Nos véritables lecteurs, ce sont les morts " (p34) Et cette idée qu'on est en compétition avec eux, qu'on voudrait être aussi bons qu'eux.

Cette remarque : si Kierkegaard avait été capable de coucher avec Régine..., il n'aurait pas écrit son œuvre. "C'est un poncif dont Kierkegaard s'est simplement servi pour commencer sa carrière littéraire. Et c'est cette carrière —elle seule, et pas du tout Régine Olsen — qui a intéressé Kierkegaard, du début à la fin."(p 36)

"Le fait de choisir la littérisation de notre propre vie est certainement dicté par l'intérêt porté à une sorte de mise au tombeau de soi-même." (ibid.) Il faut se transformer en momie "si nous voulons nous donner un profil de cadavre" (ibid)

lundi 15 juin 2020

Effacé la remarque sur le dîner vendredi aux Parigots avec Thierry et Marine Mane après avoir pris un verre avec Anne Monfort qui raconte son rêve dans lequel je suis qualifié de "papa". Gai.

Hier Alain ; nous parlons bactéries et virus. Il va envoyer des textes. (Bactéries et neurones.)

Je dois réfléchir à la manière dont je pourrais introduire le virus dans les playcasts.

Faire du théâtre « hors d'anciens calculs ». Loin du théâtre harassé. Profit des jeux à côté. Un peu mallarméen tout ça.

Je n'avance guère sur ce texte à propos du jeu. Je vois à peu près comment commencer. Ne pas parler du jeu du comédien (Julia) mais du jeu que je joue depuis toutes ces années. Je n'ai jamais pensé en termes de jeu. Je ne me disais pas non

plus que c'était un travail, le mot me faisant peur. Une occasion à la fois d'inventer, et d'être dans la société, dans un milieu professionnel, avec ses règles. Si on parle de jeu, il faut des règles, et ce qui me rassurait, c'était le respect des règles du métier. Le mot de métier me plaît assez qui télescope étymologiquement le ministerium (service, office) et le mysterium. Il y a une façon de faire, un calendrier, des relations réglées par des conventions collectives, un métier (très divers - à développer-). Vous passez votre temps dans votre bibliothèque, vous faites quelques cours à monologuer un peu, il faut bien le dire, et pis, ce fut ma vie, vous passez du temps à fabriquer un objet étrange, un spectacle, qui s'évanouira peu après. Amené à disparaître.

Alors on me pose la question du jeu ? Il est temps de se demander à quel jeu j'ai joué ? Je ne sais trop. Techniquement, j'ai respecté, je le disais à l'instant, les règles et contraintes de la profession, sans pour autant jouer le jeu. Il me semble que j'ai toujours été "hors-jeu" (voir plus haut). Ne pas jouer le jeu, c'est ne pas raconter d'histoire. Ne pas faire de la fable l'âme du théâtre. Parce que la fable suppose les caractères, les personnages, donc la psychologie. La question n'est pas seulement celle du texte dramatique, de la fable dramatique. Emploi étendu à d'autres fables romanesques, par exemple. Mais c'est encore raconter.

Parler (sujet parlant) n'est pas seulement raconter.

—Dieu merci, on ne se sert pas des mots que pour raconter des histoires. On pense.

—Ça se discute.

—Qu'est-ce que tu racontes ?

Comment vraiment définir ce que j'ai mis à la place de la fable ? Faut-il faire le détour par *le rocher la lande la librairie* ? Un pli qui est pris. Du discours plutôt que du récit. Mais quand je dis discours, je dis quoi ? De la pensée ? Mais pas un théâtre philosophique, un théâtre qui joue avec la philosophie, pour l'illustrer, la mettre en valeur, la faire résonner, pour changer. Non il faut que le passage par le théâtre ne la laisse pas intacte. Le corps est une objection à la pensée. Un crible, une critique. Platon renversé : le corps leste la pensée et élimine le gazeux, le vaseux. remettre les mots sur leurs pieds. Scories idéalistes.

Si j'étais plus jeune, je tenterais une référence à Benveniste qui ne fut pas pour peu dans ma modeste linguistique

"En travaillant l'appareil formel de l'énonciation, Benveniste a dévoilé la structure dialogique et rhétorique de chaque activité significative, et a ainsi souligné la complexité du sujet concerné par cette activité. Ce sujet est-il incarné ? N'est-il qu'un opérateur formel? Quel est le rôle des autres sujets? La notion de locuteur, peut-elle mieux expliquer la nature de ce qui mobilise la langue dans l'acte d'énonciation? "

Benveniste : « Dire bonjour tous les jours de sa vie à quelqu'un, c'est chaque fois une réinvention » (II, 19)

mardi 16 juin 2020

Comment tordre le *Bestiaire* pour le placer dans le contexte de l'épidémie ?

Je tombe sur une manifestation à venir *Germinations*, ça vaut bien *Bifurcations*, et ça vient du design aussi. Pour une économie résiliente, ça va de soi. Ce que nous devons protéger. Pauvre Prométhée. Timidité ? Certes, l'inventeur du feu ne saurait être frileux.

J'ai été élevé (pas le bon terme) dans la haine du roman. J'ai lu ceux qu'il fallait lire, mais je ne les ai pas lus comme des romans. Et de fait, ce n'en était pas.

mercredi 17 juin 2020

La sobriété, un mot pour ces temps-ci.

La modélisation mathématique des épidémies, voilà de quoi il faut parler.

Je travaille à collecter de la documentation sur la covid 19 et ses conséquences. Ça alluvionne. Je le fais assez passivement.

Un peu écrit ce soir sur le jeu.

"Pour Freud, l'origine du jeu tient à l'échec de la satisfaction hallucinatoire du désir. Au moment d'émergence d'une limite entre le dedans et le dehors, la vie psychique

est contrainte à se réorganiser, et « le jeu des enfants prend le relais de la technique purement sensorielle de la satisfaction » (Freud, 1912-1913, p. 294). L'instauration du principe de réalité engendre alors un clivage entre la « tendance à représenter la réalité » et une « sorte d'activité de pensée qui demeura libre à l'égard de l'examen de la réalité et soumise seulement au principe de plaisir » (Freud, 1911, p. 16). Cette description concerne la fantasmatisation, qui « commence déjà avec le jouer des enfants et qui ultérieurement, prolongée en rêverie diurne, abandonne son étayage sur des objets réels » (Freud, id.)."

jeudi 18 juin 2020

Troubler le jeu, cela pourrait se dire ainsi.

Tout le monde (au moins un grand nombre) semble persuadé que nous sommes devant une démondialisation. La crise rendrait impossible une coopération sino-américaine capable de répondre aux problèmes de la mondialisation. Est-ce si sûr que la Chine a perdu la bataille du narratif ? Les USA en tout cas ne l'ont pas gagnée. Et le virus est aussi un vecteur de la mondialisation.

Sujet de dissertation : bataille du narratif et crise sanitaire.

Cette incontinence d'écrits trop vite faits en ces temps d'incertitude. Sans précaution.

vendredi 19 juin 2020

Le soir, pour m'endormir à côté de la chatte Denyz, je lis *Némésis* de Roth : je suis surpris par la lenteur de la narration. Interminable.

Comment faire bouillir une grenouille ? Ne pas la jeter dans l'eau bouillante mais la placer dans l'eau froide et faire chauffer. En amour, c'est le contraire, il faut sauter dans l'eau bouillante et attendre que ça refroidisse. Ça peut durer.

Entretien avec Mélanie Burlet hier. Un peu rassurant. Il faut que je focalise sur le vivant et la bifurcation : ce que la crise actuelle a changé dans le discours sur les relations animaux humains/animaux non humains, comme ils disent.

Au "Chien qui fume", à dîner, seul, je lis *Est-ce déjà demain ?* de Ivan Krastev. Déçu : assez léger, journalistique. Bien sûr, le virus est un facteur de mondialisation. Je ne glane pas grand-chose sinon l'histoire de la grenouille qu'on fait bouillir, et ce n'est pas de lui. Ou bien l'histoire de Marcel Reich-Ranicki qui, dans le ghetto de Varsovie, n'osait pas commencer la lecture d'un roman de crainte de mourir avant de l'avoir terminé, alors même qu'il passait son temps à lire. Il m'a aussi donné l'envie de relire *L'Aveuglement* de Saramago.

Et Kant le cosmopolite qui n'a jamais quitté Königsberg.

Discussion avec Emilie Perroto au téléphone. Née en 1980.

samedi 20 juin 2020

Bestiaire : Quel est ton objectif en philosophie ?, demande Wittgenstein dans les *Études philosophiques*. Et il répond : "Montrer à la mouche la manière de sortir de l'éprouvette."

Toujours cette question de l'issue. Mais chercher une issue, c'est toujours chercher une entrée. Une entrée de jeu ?

Pour échouer avec succès, il faut d'abord réussir. À la Beckett, échouer mieux que les autres. Un échec éclatant. L'échec dans ma constitution. Sartriser un peu.

L'article pour *Théâtre public* m'oblige à préciser les choses sur le jeu que je joue avec la pensée (ce que j'appelle les discours) : travail sur l'*epoché*, le théâtre comme le lieu de la suspension de la pensée. Une façon de dire que ce ne sont pas mes pensées que je produis sur la scène, que ce n'est pas ce que je pense. Des pensées que personne ne pense puisque les comédiens ne les pensent pas mais les citent.

Lévitacion, apesanteur. Cette suspension a un rapport avec l'humour (parfois l'ironie), le côté *Bouvard et Pécuchet*. "Il est certain toutefois que dire à quelqu'un 'ceci est un arbre' quand il ne viendrait à l'esprit de personne d'en douter pourrait être une forme d'humour, et avoir un sens comme telle." (Wittgenstein, *De la certitude*, §463).

Mais c'est une autre *epoché* que celle de la suspension du jugement par impossibilité de trancher.

dimanche 21 juin 2020

Étonnant : le seul à m'avoir jusqu'à cette heure (12h30) à m'avoir souhaité la fête des pères, c'est Yannick Butel.

Les tâches pour la reconstruction.

Comment finir le livre ? Faut-il que je reprenne contact avec Odile avant l'été pour m'assurer qu'elle est toujours mon éditrice ? Les circonstances actuelles ne vont sans doute pas faciliter la publication de mon chef-d'œuvre. Est-ce que je peux me fixer une date limite ? Octobre, en tout cas avant Saint-Étienne ? Ma solitude devrait être favorable à ce travail puisque la vie à deux ne le fut pas. La difficulté, c'est de trouver (ou retrouver) le ton juste, l'âpreté qu'il faut.

L'urgence (début juillet), ce sont ces *playcasts* : je les lis moi-même, ça simplifie. Il faut quand même que je m'assure de l'intérêt de la chose. Réunir les protagonistes. Faire une virée collective à La Roque (la volaille de Christophe et Béa). Trouver des bestioles dans les *journaux 18-19-20*, et, comme dit Agnès, inventer une dramaturgie. L'essentiel pour la chose, c'est la musique d'Alexandros.

L'article sur le jeu devrait se faire. J'ai un peu progressé sur la question. Ça devrait me servir pour le *t&t*.

Reste le projet lyonnais avec Pierre. Dans le flou.

Pendant ce temps, ça bavasse sur la manipulation des opinions et le *nudge*. Manipulation d'un sondage sur l'écriture inclusive.

"C'est bien ce que je recherche, le but de ma recherche." Yannick me donne envie de remettre le nez (je n'aime pas cette expression) dans *Le gai savoir*. Nous parlions de l'espèce avec Alain, dimanche dernier, -il faut plutôt regarder du côté de la spéciation-, et je tombe tout de suite chez Nietzsche sur ses considérations sur l'espèce humaine. "*Peut-être y a-t-il encore un avenir pour le rire ! Ce sera lorsque la maxime : "l'espèce est tout, l'individu n'est rien" aura pénétré l'humanité jusqu'aux moelles et que chacun aura libre accès à cette suprême libération, à cette suprême irresponsabilité. Peut-être alors le rire se sera-t-il allié à la sagesse, peut-être y aura-t-il alors un "gai savoir". En attendant il en va tout différemment, en attendant la*

comédie de l'existence n'a pas encore pris "conscience de soi", en attendant nous en restons à l'âge de la tragédie, l'ère des morales et des religions. Que signifie ce flot toujours nouveau de fondateurs de morales et de cultes, instigateurs des combats qui livrent pour le triomphe de telle ou telle valeur éthique, professeurs de remords et de guerres de religion ? Que signifient, sur de telles planches, ces héros ? Car ils en furent les héros jusqu'à présent, et le reste, qui fut parfois, trop près de nous, tout ce qu'on voyait de la scène, n'a jamais fait, coulisse ou machinerie, valet de chambre ou confident, que servir à préparer leurs rôles. (Les poètes, pour prendre un exemple, ont toujours été les valets de chambre de quelque morale...) Il va de soi que ces tragiques travaillent eux aussi dans l'intérêt de l'espèce en favorisant la foi dans la vie. "La vie vaut d'être vécue" -disent-ils,- la vie est une chose importante, il y a quelque chose derrière elle, son apparence cache un objet, prenez-y garde. (pp 36-37)

Pourquoi n'ai-je jamais su être un homme public ? Privé.

mardi 23 juin 2020

J'avais complètement oublié de que Nietzsche dit dans *Le gai savoir* de la terreur et pitié chez les Grecs. Aristote est tombé dans le piège ; ce n'est pas de se purger de ces deux passions (une seule, en fait ?) mais d'écouter de beaux discours. Pas mal. Au fond les Grecs interdisent l'identification. "Ils retirent à la passion toute profondeur de l'arrière-plan pour lui imposer la loi du beau discours ; bien mieux ! ils ont tout mis en œuvre pour contrarier l'effet élémentaire des images qui éveillent la crainte ou la pitié : car ils ne voulaient pas de cette crainte et de cette pitié ! Honneur, grand honneur à Aristote, mais il n'a certainement pas touché juste quand il a parlé du but suprême de la tragédie grecque ! Examinez les tragiques grecs, cherchez ce qui a le plus tenu leur zèle, leur génie inventif et leur émulation... ce n'était pas certainement pas le dessein de subjuguier le spectateur par les passions ! L'athénien allait au théâtre pour entendre de beaux discours ! Et c'est de beaux discours que s'inquiétait Sophocle ! — qu'on me pardonne cette hérésie !" (116)

Coup de fil de Thierry Mandon. Me conseille la lecture de Frédéric Keck sur le sujet qui nous intéresse. (*Les sentinelles des pandémies*, je suppose).

Une scie : comment faire monde commun avec, etc ? Pas nouveau, Galilée devait bien faire monde commun ou quelque chose comme ça avec sa lunette et la lune...

mercredi 24 juin 2020

En partance pour Saint-Étienne, la Venise de nulle part (la rivière est bétonnée sous la ville). La bifurcation est le contraire du pont. Carole vidéaste.

"D'un certain point de vue, la seule solution pour supprimer la souffrance serait une extinction complète de l'espèce humaine." (Ian McEwan, *Une machine comme moi*, p 93)

vendredi 26 juin 2020

Retour de Saint-Étienne : c'était une plaisanterie. Moins bien payé qu'à Orléans. Ai dit ce que je pensais à Thierry Mandon.

Ce matin :

Cher Thierry,

Je suis donc allé hier sur les lieux ; je dois dire que l'équation n'est pas simple, même si tout cela est excitant. Il ressortait qu'il me paraissait peu possible de trouver dans les bâtiments un lieu propice au théâtre, lequel a besoin d'isolation phonique, et d'un équipement minimum, etc

L'idée, mais ce n'était encore qu'une idée, c'était d'imaginer un parcours (bifurquant, bien sûr) partant, par exemple, du Café des sports, traversant la Biennale et se terminant sur le grand plateau de la Comédie qui est libre à ce moment-là.

Tout allait encore très bien quand Claire a fait allusion au budget, dont je demandais des éléments à chaque réunion. Je suis complètement tombé des nues, sans comprendre d'où sortait un tel brouillon et dont je n'avais pas eu connaissance. C'est la première fois que je vois un budget fabriqué sans le responsable principal, le metteur en scène. On ne connaît même pas les apports prévisionnels des différents partenaires !

Je n'ai jamais vu un tel amateurisme : sur les 39 000 € (une rigolade!), pourquoi, par exemple, 8000€ de décor et 4000€ de costumes ? D'où ça sort, si on remarque dans le même budget l'absence de décorateur (-trice) ou costumier (-mière) ? Je ne pense pas que même le Saint-Esprit qui doit être sans doute derrière tout ça, travaille à l'œil. Qui sait déjà, et contre toute évidence, qu'il n'y aura pas de location de matériel ?

Enfin, ce qui m'est proposé est insultant. Je signalerai seulement que dans un petit conservatoire de province, peu doté mais dirigé par un ami, ancien étudiant à moi, et où Alain a eu la gentillesse d'intervenir, pour 5 semaines de formation, sans enjeu international donc, je gagne déjà beaucoup plus. Pourquoi 5753 € ? On m'aurait demandé, j'aurais proposé d'arrondir à 5700. J'observe aussi la ligne : « Commande d'écriture » = 0. Croit-on qu'on se lance dans un truc pareil sans réfléchir et sans écrire ? Et sans rien lire, sans dévorer ne serait-ce qu'un Keck ?

Indépendamment de mon cas (c'est une première pour moi de discuter une proposition qui m'est faite), je pense qu'il y a inadéquation entre l'ambition du projet, le risque que l'artiste court et ses commanditaires avec, et les moyens que vous vous donnez.

Il m'est donc impossible d'envisager de poursuivre. Et je ne vois pas qui vous recommander : il faudrait vraiment qu'il soit affamé et mal doué. Ou elle, bien sûr.

Je suis vraiment confus de vous avoir fait perdre du temps, et d'avoir, bien involontairement, ralenti un processus qui devrait déjà être enclenché. Surtout j'espère que vous ne m'en voudrez pas, persuadé que vous comprendrez mes arguments.

Bien à vous

jfp

samedi 27 juin 2020

Cette nuit, je m'endors sur mon ordinateur. La chatte Denyz me réveille vers 7 heures.

Lire Claude Romano, *Être soi-même ?*

Il y aurait un malentendu ; le budget qui circulait était destiné aux partenaires qui devraient ajouter leur part. Pas sûr qu'ils aient compris.

Reçu de Thierry Mandon cet après-midi :

Cher Jean Francois

Je découvre, consterné, cet imbroglio dans lequel la Comédie nous a placés. Je reviens vers vous avec une proposition sérieuse que je gèrerai directement.

Restant attaché à votre participation

Bien à vous

Th M

Envoyé de mon iPhone

À quoi je réponds :

Cher Thierry,

Voici ce que j'ai compris après un message de la Comédie... Il y aurait un malentendu : ce budget ne m'était pas destiné, mais était un budget type pour un atelier avec les élèves (un peu pingres là-bas avec l'artiste-professeur...), en somme une proposition pour la coproduction à discuter avec les partenaires. Ces 40 000€ en gros ne représentent pas l'ensemble de l'opération. Ça change un peu la donne. J'ai l'impression que Claire était dans le même malentendu que moi...

À suivre donc. Vous savez que ce projet m'excite et je vous prie d'excuser le ton un peu vif sur lequel je me suis adressé à vous, alors que vous êtes dans le même malentendu ou imbroglio que moi. Mais la question de mes gages n'est pas la seule.

Je crois que nous avons tous une certaine ambition pour cette manifestation, impossible à ce tarif-là.

Je vous remercie vraiment de votre mot, car moi aussi je suis attaché à faire ce travail avec vous.

Bon week-end à vous.

jf

dimanche 28 juin 2020

Voté, parce que j'aime ça. Sens, depuis l'enfance (la mairie de Monteloup) de la cérémonie républicaine. Ma religion, quelque chose comme ça. Pratique religieuse plutôt.

Alain ne semble avoir une grande admiration pour Lynn Margulis...

lundi 29 juin 2020

Coccia dit quand même que le poulet et la tomate se réincarnent (sic) en moi quand je les boulotte. Et les déjections ?

Citation pour information, malheureusement :

Par GUILLAUME TION

JACHÈRE Chez les Verts, on parle davantage de permaculture que de culture. A Libé, d'ailleurs, les journalistes politiques savent fabriquer des gourdes avec des magazines colmatés dans un torchis de dentifrice, mais ne sont pas vraiment au courant de quelconques propositions culturelles lancées par les écolos. Connectons-nous au site d'EELV, à l'onglet «Nos Idées». On y découvre une foule de pistes pour reverdir la condition animale, le féminisme, l'habitat-l'urbanisme... rien sur la culture. Bon. On a alors exhumé le programme en 76 mesures de Yannick Jadot pour la dernière présidentielle. «Point n°30: la culture pour tous, dédier 1% du budget de l'Etat à la Culture». Exactement comme Chirac en 1995. Visionnaire. On a ensuite regardé le bilan d'Eric Piolle, réélu maire de Grenoble hier, pour avoir une idée de la

bonne marche d'une culture pour tous sur le terrain. Rabotage des subventions aux Musiciens du Louvre, fermetures de bibliothèques...

Ce n'est donc pas l'écologie qui va à la culture, mais davantage la culture qui va vers l'écologie. Nombreuses sont en tout cas les initiatives des artistes ou institutions désireux de se responsabiliser, que ce soit par l'utilisation de vélos et d'énergie locale au Festival d'Avignon, par la mise en place d'une déchetterie de décors au Théâtre de l'Aquarium ou, au Festival d'Aix, par le choix de matériaux sans polystyrène dans la création de scénographies. Mais sinon, la culture verte, c'est quoi? Des gobelets en amidon de maïs pour boire du champagne biodynamique dans les foyers des théâtres ou une fibre plus ambitieuse digne d'un nouveau monde où les lieux de productions se fédéreraient pour créer durable? Dans les comptes rendus des ateliers d'EELV en vue des municipales, on lit que, culturellement, «*ce qui est valable sur un territoire ne l'est pas forcément sur un autre*», ce qui donne une infinité de culture pour tous. S'il convient alors de parler au micro et non au macro, dialoguons avec le programme que veut mettre en place le nouveau maire de Bordeaux, Pierre Hurmic. «*Proposer des programmes artistiques dans les parcs et jardins municipaux*», «*associer les acteurs artistiques et culturels pour élaborer collectivement une nouvelle politique culturelle de la ville*», «*chaque quartier possédera un lieu des arts et des cultures où se côtoient création artistique et expression des habitants*». Fête de la musique, débats au conseil municipal et nouvelle MJC? On est parés pour la révolution.

Je viens de commencer (ou de recommencer, je ne sais) à essayer de lire Lovelock et son hypothèse Gaïa. Mais la terre n'est pas un être vivant ; elle ne se reproduit pas et ne meurt pas (ne mourra de toute façon pas, même si nous la faisons exploser). Elle permet la vie, c'est ça ? Et il ne faut pas, du coup, trop l'abimer, d'accord. Il faut quand même que je regarde de plus près. Mais tout cela paraît bien approximatif (comme sa copine Lynn Margulis, rien que son nom).

Il vaut mieux que je retourne à mes bestioles.

mardi 30 juin 2020

Faire un vague budget pour la Biennale. Il faut analyser les conditions de l'expérience. De jour ou de nuit ? Avons-nous une idée de la "jauge" ? Au jugé comme ça, pas mal de matériel et de technique à prévoir.

On se donne de l'argent pour les décors mais qui s'en charge ? Les étudiants des deux écoles ; itou pour les costumes. Lumière et son ? Combien de participants "en scène" ?

Alain écrit ceci à Étienne [Balibar]...

Pour revenir à notre affaire, les espèces, sauf cul de sac évolutif, sont en évolution permanente. Donc si deux groupes d'une même espèce sont soudainement isolés par un événement géologique (soudainement à l'échelle des temps géologiques, s'entend) , tels les pinsons de Darwin, au bout d'un certain temps (long en réalité), elles adoptent par sélection naturelle des traits spécifiques (sic), c'est une spéciation. Cela ne veut pas forcément dire leur croisement serait infertile si on les réunissait à cette fin. On peut être fertile et ne pas se reproduire, par exemple si les chants nuptiaux ont évolué, ou autre bêtise animale. Bref la définition de l'espèce est évidemment une affaire compliquée puisque, au contraire de la spéciation qui est un phénomène biologique, l'espèce est une catégorie humaine.

Pour sapiens et les hominiens, la question est un peu plus compliquée encore. Certes nous avons 14 millions d'années de distance (7 dans un sens et 7 dans l'autre) avec les chimpanzés et nous ne sommes pas inter-fertiles (enfin je ne crois pas), et nombre d'anthropologues, primatologues, et éthologues pourraient sans doute te le confirmer. Malgré les #metoo qui volent au secours des néandertaliens, plus proches de nous, nous sommes sans doute d'une autre espèce et toutes les analyses génétiques et épigénétiques (voir Svante Pääbo que tu dois lire absolument) suggèrent que les différences morphologiques y compris cérébrales sont importantes, ce qui ne veut pas dire que nous sommes les plus malins. Ce ne sont pas toujours les plus malins qui gagnent, ça se saurait. Par ailleurs, il y a, malgré la différence d'espèce, un certain niveau de fertilité réciproque puisque nous avons 6% d'ADN néandertalien, mais (analyse l'ADN mitochondrial), il semble les croisements sont plus souvent le fait d'une femme sapiens fécondée par un mâle néandertalien que le contraire (je n'ai pas d'explication satisfaisante). Cela souligne

que la définition de l'espèce ne passe pas forcément par la production de petits fertiles. L'affaire est plus compliquée et on peut dire que la spéciation en cours, depuis l'ancêtre que nous partageons avec notre cousin hominine (ancêtre qui vécut il y a 500,000 ans), avait bien progressé mais n'avait pas atteint son terme, et tous les évolutionnistes (sauf des égarés qui veulent rétablir les cousins dans leur honneur perdu) te confirmeront que eux et nous, ce n'est pas la même espèce. Tu peux t'adresser de ma part à Jean-Jacques Hublin dans notre petite maison.

Ça se corse un peu quand on arrive à sapiens. En effet, on date notre origine, à environ 300,000 ans et, pour la raison (bifurcation) que je viens d'évoquer, on ne remontera pas à plus de 500,000 ans. On ne peut donc pas exclure, sur une base purement temporelle que 300,000 ans nous mettent à l'abri de spéciation en cours dans le rameau sapiens. Cependant, il y a aussi le nombre de ces ancêtres et il semble que nous étions fort peu nombreux en Afrique (10,000 d'après les données génétiques), d'où nous sortons tous, il y a environ 60,000 ans avant que ces ancêtres aient, pour des raisons que nous ne connaissons pas, peut-être simplement l'attrait du nouveau, décidé de parcourir le monde : Europe, Moyen-Orient, Asie. Si tu ajoutes les "bottle necks" évolutifs qui auraient pu nous faire disparaître, tu comprendras pourquoi le polymorphisme génétique humain est très faible, ce qui ôte tout fondement à quelque forme de racisme que ce soit. Il reste que des situations locales, par exemple le climat, ont forcément des effets adaptatifs, même chez sapiens qui sait fabriquer des artefacts protecteurs, et on ne peut pas exclure qu'avant les brassages génétiques provoqués par les voyages, les invasions et les migrations, il y ait pu avoir des débuts de spéciation, marqués par exemple par des spécificités pileuses ou pigmentaires, mais ça s'arrête là. L'étude du polymorphisme génétique, très faible chez nous, je le répète, et celle des aspects géniques et épigénétiques du développement cérébral ne donnent aucune base biologique à quelque forme de spéciation que ce soit, même de spéciation en cours pour les raisons évoquées plus haut (petit nombre d'ancêtres africains, "bottle necks" évolutifs, brassages génétiques) .

Je ne sais pas si cela peut t'aider, mais j'ai fait de mon pire, à mon habitude. La suite au prochain numéro.

Je t'embrasse,
Alain,

mercredi 1 juillet 2020

Rachel Carson, *Le Printemps silencieux*, à lire donc. Le DTT : le flytox de mon enfance.

J'essaie de penser à cette histoire de *playcasts* bestiaire. Je repense aux calamars d'Alain. À quoi pensent-ils ? Ou pensent-ils ? Est-ce la même chose ?

vendredi 3 juillet 2020

Sonner faux. Distinguer dans le travail théâtral ce qui sonne faux.

Parler d'une forme d'abstinence de la pensée, qui peut passer pour de la paresse ou d'une défaite de la pensée. Qu'y faire ?

"Whitehead a dit que toute la philosophie occidentale consiste en des notes en bas des pages de Platon, et la philosophie est une sorte de garage de voitures d'occasion qui portent des marques connues : des Renault platonistes, des Volkswagen nominalistes, des Fiat sceptiques, des Peugeot empiristes, des Volvo rationalistes, etc. Il n'y a aucune raison pour qu'il n'y ait pas des Ford ou des Nissan réalistes dans le lot, et des Toyota ou des Chrysler idéalistes. Aucune raison non plus pour que ces autos ne puissent pas encore rouler, même si elles ont des siècles au compteur. Mais ce qui est caractéristique du postmodernisme, à la différence de ces doctrines vénérables, c'est son caractère syncrétique, glissant, confus. " (P Engel)

L'idée d'ameublement du monde (les entités ou le type de choses qu'il y a) de Russell.

samedi 4 juillet 2020

Parfois de petites bouffées d'angoisse, des giclées, face au travail à faire, veuf et inconsolé. Il y a à peu près le matériau pour les *playcasts*, mais je m'y colle à reculons (joli, ça). Quelle nécessité ? Je n'ai pas touché au papier sur le jeu. Me

permettrait de faire bouger quelques lignes pour le *t&t* ? Sur mon rapport négatif, voire nihiliste, à la pensée, au fait de penser quelque chose. De toute façon de ma place dans la société, toute pensée serait sans effet.

C'est le cerveau qui réclame de fonctionner. Combien de temps encore ?

Je m'aperçois que je ne suis pas revenu sur la rencontre avec Claire Peillod et Thierry Mandon jeudi dernier au Café Bobour. Étau budgétaire apparemment desserré. Nous optons pour une nuit de la Bifurcation, avec départ de la place Carnot (buffet et discours), traversée de la Biennale et atterrissage sur le grand plateau du théâtre. Pas mal. Pour cahier des charges, quand même. Mettre dans le coup l'Ircam et l'Inria. Je trouve un titre au débotté : Biffures/ACtion... Pas de réaction de Mandon.

Travail sur les playcasts : vivre en rhizome plutôt qu'atterrir dans un milieu ou territoire. Rhizome global. On veut nous réenclaver. Éloge de la mobilité contre le confinement. Vais pas rester à la maison éternellement, ou le temps qui me reste. ste.

«Tant que les lions n'auront pas leurs propres historiens, les histoires de chasse n'auront de cesse de chanter la gloire du chasseur». Proverbe africain.

Ces histoires de territoires et de milieux m'exaspèrent : comme si les hommes ne vivaient que dans un milieu. Mais ils ne sont pas des arbres, ils bougent, sont toujours dans plusieurs territoires à la fois, et heureusement. "Le sol qu'on habite et qui fonde notre subsistance", voilà une phrase qui n'a aucun sens pour moi. Je ne vie pas que dans des communautés biotiques. J'ai Internet. Pas question de revenir à la terre, un mélange de pétainisme et de soixante-huitardisme fasciné par l'élevage des chèvres. D'où l'on tient que la modernité, l'esprit moderne se réduit à l'idée de vouloir s'arracher à la nature ?

—avons-nous le choix ?

Charbonnier

Et pour cause : de la fin du Moyen Age à aujourd'hui, il retrace l'histoire de la philosophie politique moderne pour montrer comment un pacte libéral, scellé notamment sous la plume d'Adam Smith, a peu à peu assis l'émancipation des sociétés occidentales (la liberté) sur l'idée d'une disponibilité illimitée des ressources (l'abondance). «*Autrement dit*», pour reprendre une formule chère à l'auteur, la réponse apportée aux revendications sociales repose depuis la révolution industrielle sur une augmentation du confort énergétique et matériel, et donc sur une exploitation toujours plus forte des ressources de la Terre.

Abondance et liberté.

On a la foi qu'on mérite, monsieur Charbonnier.

dimanche 5 juillet 2020

La pulsion de mort est "anarchivique" : elle travaille à détruire l'archive, y compris ses propres traces. Derrida.

mardi 7 juillet 2020

Enregistrement des *playcasts* à l'Ircam, cet après-midi. Éprouvant. Se lire et s'entendre lire, pas une partie de plaisir.

mercredi 8 juillet 2020

Quel type de joueur est-on quand on ne peut jouer le jeu ? Ce n'est pas du sérieux, non plus.

jeudi 9 juillet 2020

J'essaye de me mettre sérieusement au jeu. Aurai-je terminé le texte avant de partir à La Roque ? Je suis un peu ralenti, lucide mais ralenti ? Les médicaments?

Aujourd'hui réunion pour l'épisode de Vitry. Cela devait être financièrement à peu près possible. Resterait un peu de sous, soit pour embrayer la Reine Blanche, soit, si on trouvait un point de chute pour les Biffures / Actions, pour relancer l'affaire.

dimanche 12 juillet 2020

J'avance un peu sur le jeu. Sans trio de difficultés, curieusement. Toujours du mal à achever la chose. Je m'emmêle un peu dans le complexe de Turing. Au centre il y a bien la question du jeu qui noue tout pour nous.

lundi 13 juillet 2020

Hier déjeuner au "Chien" avec Elphège qui veut me parler de son projet sur Unica Zürn. Bonne idée, et elle qui est une jeune noire de Cergy revendique de ne pas faire quelque chose d'identitaire. La culture n'est pas l'expression d'une communauté ou d'une identité, je bavarde là-dessus.

Bonne idée, mais je ne sais pas où elle est allée chercher U Z ; ses *Hexentexte* pourraient faire écho à notre Bréviaire/Bestiaire :

Les dessins qui ont été vendus, ressemblent à peu près à ceci : le 1^{er} était une sorte de lapin, avec des seins sur le buste, avec des os et dans le ventre un fantôme (encre de Chine noire). Le 2^e était, comme l'a dit Hans, une sorte de « buffle-punaise » [...] Le 3^e était une « sole voyageuse » accolée à une pieuvre répugnante [...] Le 4^e était [...] une sorte de gros bourdon, d'où émergeaient d'autres insectes. »
Son suicide pourrait aussi figurer dans ma collection.

Un message de Julia m'apprend que Christian Biet est entre la vie et la mort après un accident de vélo, je crois. Mon cerveau ne sait pas comment réagir.

mardi 14 juillet 2020

Technique. Il faut être contemporain de Honegger pour comprendre ou apprécier sa locomotive, *Pacific* je ne sais plus combien. Les enfant qui n'ont pris que le TGV ne peuvent pas imaginer le bruit de la machine à vapeur. Je ne sais pas pourquoi je pense à ça. Pour critiquer l'imitation, *one more time* ?

Départ prévu pour La Roque avec chatte en voiture. Aucune énergie pour ça. Un peu perdu, vous savez bien pourquoi.

Que travailler là-bas ? Qu'emporter ? Très troublé par l'accident de Christian : moi qui étais en train de lui écrire, puisqu'une fois de plus j'usais de l'artifice de la lettre pour traiter la question du jeu pour *Théâtre-Public*. Je vais pourtant tâcher de finir ce texte en son honneur (quelle étrange expression !). Beaucoup de Turing dedans. Là

où il y a tricherie, il y a jeu. Il faut aussi faire vite une nouvelle version du *t&t*. De quoi ai-je besoin pour cela ? Documentation minimale pour ne pas trop me charger ou déménager. Je compléterai en septembre et comblerai les failles avec les livres ici à Paris.

jeudi 16 juillet 2020 (La Roque)

Arrivé dans la nuit du 14, avec chatte.

L'été reprend ses droits. Lassitude : toujours ce *Carrefour des Amériques* à 17h sur FM. Ça ne finira jamais ? Il y a eu pire, c'était sur FC.

Comment me tirer du texte sur le jeu, destiné à Christian [Biet] qui vient de mourir. Deuil. Travail du deuil, tragique. Le jeu et la mort. Effondrement.

Il faut que je fasse un petit document sur le projet *Biffures / Actions*. Il me vient cette idée qu'il n'est pas indifférent que la nouvelle ministre de la culture ait été naguère ministre de la santé. D'un masque l'autre.

vendredi 17 juillet 2020

Une grive est venue se cogner contre la vitre de la porte-fenêtre. Elle est morte, toute chaude dans ma main. La vitre et la grive, natureculture.

samedi 18 juillet 2020

"Que les choses continuent comme avant, voilà la catastrophe." (Walter Benjamin in *Charles Baudelaire*)

lundi 20 juillet 2020

Est-ce que la notion de bifurcation est adéquate pour penser la situation ? Un accident ? Rien ne prouve que la vie va prendre un autre cours. Il y aura des effets, des changements, il y a eu une expérience traumatisante, d'abord pour ceux dont la vie ne s'est pas ralentie mais au contraire accélérée, je pense au personnel soignant et à tous ceux qui ont continué à travailler dans l'urgence et la menace, traumatisant aussi le confinement avec des effets dramatiques (travail, vie de famille, vie

sentimentale, sexuelle quand ça ne coïncide pas), bifurque-t-on pour autant ? Une mutilation n'est pas une bifurcation.

"Bifurquer consiste à abandonner une direction pour en explorer une autre", dit la Biennale. Explorer une autre ? Pourquoi explorer ?

—nous voulons croire que nous sommes devant un choix, est-ce si sûr ? Il est très contraint par le principe de réalité.

La décision ? Mais qui décide ? L'intellectuel confiné qui rêve ?

Le programme de la Biennale, une feuille de route plus qu'un projet.

mercredi 22 juillet 2020

Tournage des bestioles terminé. Le temps de l'animal. Qu'il vienne troubler le temps de la représentation théâtrale. Forme animale : ne voir que des fragments de la bête. L'animal découpé, pas entier. Je regarde les génisses depuis ma fenêtre. Peut-être sont-elles hors-temps, justement. Cela doit être bien de vivre hors du temps, sans temps.

Hier j'ai passé en revue quelques articles sur la pandémie et ce que l'on en attend. Cette cacophonie suffira-t-elle pour nourrir la performance/théâtre ? Le plus curieux, c'est quand même cette diplomatie entre loups et agneaux, pour le dire vite (Morizot). Fantastique, littéralement et dans tous les sens.

De quoi l'épidémie est-elle le nom ? Ou la métaphore ? Métaphore de la démondialisation, dit l'un. Un coup de semonce, dit l'autre.

Déni massif du tragique. Un monde gentillet, apaisé. Cette obsessionnelle dénonciation de l'hybris. Haine de soi de l'espèce humaine. Les mots clés, passe partout plutôt : les modernes (méchants). Parler de la fin du narratif des Lumières. Il y a ceux persuadés que cette pandémie change tout. Parce que nous sommes sous le choc.

Dramaturgie : comment un virus se répand. Transition cluster/pandémie. Pourquoi ne dit-on pas foyer plutôt que cluster ? Théorie mathématique de la percolation.

"Le nombre de morts du paludisme, de la diarrhée, ou de la violence endémique liée à l'extraction annuelle de terres rares et de métaux contenus dans nos *smart phones* et tablettes, est sans commune mesure avec le nombre de victimes du Covid."

—tu réponds quoi à ça ?

—je réponds que mon oncle, un lecteur de l'Aurore répétait que les "événements d'Algérie" faisaient moins de morts par an que les accidents de voiture.

jeudi 23 juillet 2020

Les furoncles au cul de Marx (qu'il veut faire payer aux capitalistes).

Le même Marx qui apprend l'anglais dans Shakespeare.

À propos de Shakespeare, au lieu de perdre mon temps à des agaceries dramatiques, et si je devais payer tribut au théâtre qui m'a fait vivre, je devrais avoir comme seule activité cérébrale la relecture de tout Shakespeare.

—que les ouvriers aient la science de leur malheur, dit l'un.

J'apprends que le Festival d'Avignon consacre quelque chose avec Denis Lavant sur Vilar et Perros. Sympa, le Py, un bon camarade. Ici il faudrait une note en bas de page à l'intention du lecteur qui n'aurait pas assisté à notre numéro, à Py et à moi, sur les notes de lecture de Perros pour Vilar au festival de la Correspondance de Grignan, naguère.

En fait, j'ai ces jours-ci travaillé sur le virus et envoyé aux destinataires ma première corvée, la texte de présentation de *Biffures/ACtions*. Il y a peut-être quelque chose de possible avec tout ça. Il faut que je me remette à "Vous avez dit jeu ?", dans un malaise complet après la mort de Christian.

Entre la vie et la mort : qu'est-ce qu'il y a entre la vie et la mort ? Quelle zone est-ce ? Trouble comme entre chien et loup. Perte d'identité.

mercredi 29 juillet 2020

J'essaie d'avancer sur la lettre à CB... Mis en place les différents contenus mais je ne sais pas comment terminer ; où cela me mène-t-il ? Le jeu ? est-ce une notion importante pour moi ? Qu'est-ce que réfléchir au jeu m'aura appris ? Pas grand-chose. Troubler le jeu ?

samedi 1 août 2020

J'entends à la radio quelqu'un qui dit "je viens d'une famille qui...", une phrase que je ne saurais prononcer. Je ne viens d'aucune famille. Rien de transmis. Je ne dois qu'à mon père - mais un père ne fait pas famille tout seul - un héritage intellectuel, ou mieux l'héritage d'avoir voulu être un intellectuel.

Mes bombes atomiques qui ont une portée de deux mètres cinquante. Le confinement ; rester dans son trou (sa retraite). Pas de répercussion. Est-ce ma faute ? Était-ce à moi de le faire connaître ?

Retour au texte sur le jeu. Je bloque toujours au même endroit, une fois passée la critique de la fable. Après, de quoi s'agit-il ? Un théâtre de la pensée, dit ainsi, c'est un peu prétentieux. Pas les idées. Jouer avec de la pensée ? Rengaine.

En fait, il faut parler de la citation. Et du scandale au théâtre du texte non-narratif. Si je ne raconte pas, à quoi je joue ? Je joue avec des phrases. Peut-être que tout ça, c'est une affaire de lecteur, lecteur malade. Ça vient du livre. Hybridation lecture/écriture.

lundi 3 août 2020

Bien fait pour moi ; je disais mon émoi aux amours naissantes de Jack et Terese dans *Contagion*, quand, avançant dans le livre, je m'aperçois de ma naïveté : Terese était une méchante qui manipulait ou essayer de manipuler Jack. Voir l'histoire. Je me suis bien laissé avoir. C'est aussi que je suis devenu trop sensible. Émotif et sangloteur.

Petite vitesse. Assoupi, anesthésié, déjà ça.

Je prends ceci de plein fouet : "Nous ne faisons pas partie de ceux qui n'ont de pensées que parmi les livres, sous l'impulsion des livres, — nous avons l'habitude de penser en plein air, en marchant, en sautant, en grim pant, en dansant, le plus volontiers sur les montagnes solitaires ou tout près de la mer, là-bas où mes chemins mêmes deviennent problématiques." (*Le Gai savoir* 366)

—mais Nietzsche n'est-il pas toujours parmi les livres, même sur les sommets ?

Même question que celle de penser par soi-même. Comment penser ? Je fais partie de ceux qui n'ont de pensée que parmi les livres...". Le théâtre me permet de

marcher ; moi, ce n'est pas le plein air mais les salles confinées. Ce n'est que dans un théâtre que je ne pense pas parmi les livres. Et encore !

"Notre première question pour juger de la valeur d'un livre, d'un homme, d'un morceau de musique, c'est de savoir s'il y a là de la marche, et mieux encore, de la danse... (...) oh! combien nous devinons, vite comment un auteur est arrivé à ses idées, si c'est assis devant son encrier, le ventre enfoncé, penché sur le papier : oh! combien vite alors nous en avons fini de son livre ! Les intestins comprimés se devinent, on pourrait en mettre la main au feu, tout comme se devinent l'atmosphère renfermée, le plafond, l'étroitesse de la chambre. " (*ibid.*)

Oui, le théâtre n'est pas la chambre ni le bureau. Ni le séminaire ou l'amphithéâtre. L'artiste n'est pas un chercheur, un spécialiste. Nietzsche critique le spécialiste, "tout spécialiste a sa bosse": "Un livre savant reflète toujours une âme qui se voûte : tout métier force son homme à se voûter."

Récréatif : qu'est-ce que cette notion (test récréatif). Versus quoi ? Thérapeutique seulement ?

mardi 4 août 2020

Godard (2019 : Un film, c'est un échafaudage. C'est un empilement informe dont les pièces finalement s'imbriquent. Mais c'est aussi un échafaud. Un échafaud des idées. On en coupe tout le temps, beaucoup tombent au montage...

Séparer (se) :

—Vous êtes déjà en train de travailler sur le film suivant ?

— *Oui. Il va raconter l'histoire d'une Gilet jaune qui se sépare de son ami. L'argument est inspiré par Bérénice de Racine. Le personnage fait penser à Bérénice quand Titus revient à l'Etat. Ce film-là ne sera pas simplement constitué de ce que vous appelez des images d'archives. Il y aura aussi un tournage. Je ne sais pas si je trouverai ce qu'on appelle des acteurs.*

Moi : Ce qu'on appelle des acteurs...

Lire Hollis Frampton. Mais la contrainte a priori n'est pas mon fort. La contrainte, c'est le théâtre, son espace et son temps.

Godard :*“Si j'utilisais mes mots, la parole me semblerait trop proche. Je préfère assembler des paroles lointaines”*. Je ne pourrais dire mieux.

J'aime : *De Buñuel, j'aime beaucoup Un chien andalou, L'Age d'or, et puis surtout son documentaire sur l'Espagne rurale, Terre sans pain. Après, ça devient très vite du cinéma de scénario. Dans la période mexicaine, j'aime encore Los Olvidados ou La Jeune Fille.*

Après, dans les films français de la dernière période, écrits par Jean-Claude Carrière, on ne voit vraiment plus que le scénario. Moi aussi j'ai fait un film avec Carrière, Sauve qui peut (la vie), en 1980. L'idée était de faire un film de scénario où je détruirais le scénario en le tournant. Carrière était parfait pour construire quelque chose qui me donnerait envie de le détruire (rires).

Vous lisez des ouvrages de collapsologie, des études sur l'effondrement de la civilisation industrielle ?

Un peu. Mais vous savez, je ne lis rien à fond. Je grappille des choses de-ci, de-là, je tombe toujours sur une phrase qui me frappe, je la note, et du coup je passe à un autre livre. Je prends et je jette...

Vous tricotez, quoi...

Voilà (il sourit). J'essaie de comprendre des cheminements dans le monde. L'autre jour, Jean-Paul (Battaglia, un des coproducteurs du Livre d'image – ndlr) m'a dit : "Il faut que tu te mettes sur..." Le nom m'échappe

Et surtout:

—J'ai toujours utilisé la technologie de mon temps avec une certaine justesse. Les innovations techniques m'intéressent.

“Le premier soldat américain à faire un prisonnier pendant la guerre de 14-18 s'appelait Meyer et son prisonnier aussi”

mercredi 5 août 2020

Une série d'entretiens dans *Le Monde* avec les ravis du vivant : Vinciane D et Baptiste M... Cultiver le sentiment d'être vivant en aimant tout le vivant, une joie, apparemment. Le Christ est amour, alors pourquoi pas une bactérie ?

vendredi 7 août 2020

Réveillé tôt par la chaleur. Sur FC la mort de Bernard [Stiegler]. Le désert croît. Des nappes de souvenirs : la conversation tendue avec Alain au dîner chez moi, les dîners dans son appartement de fonction face à Bobour avec Caroline et Claire, l'Ircam et l'incroyable pharmakon. Le livre qu'il me dédie, son *coming out* et la soirée ensuite. Antoine Dulaure jamais loin... même à la campagne chez les beaux-parents, à Épineuil. Il n'aura pas pu profiter du monde d'après. Trop vite bifurqué. Deuil suite. Travail du deuil ou *Trauerspiel*. Bernard avait aimé *La génisse et le pythagoricien*, du "théâtre vraiment populaire" pour lui. Notre amitié avait commencé à ce moment, et dans l'exposition au Centre Pompidou que nous devions faire ensemble sur la *Répétition*, il rêvait en vain à une scénographie bifrontale.

Qu'est-ce que je fais encore là ?

samedi 8 août 2020

Enfermé dans la pièce à cause des frelons. Canicule. Je bois de l'eau. Lu les propos de Nastassja Martin, la dernière "penseuse du nouveau monde". Pas la pire, parce qu'elle s'est vraiment colleté l'ours (lire *Croire aux fauves*, Verticales 2019). En Alaska, en cherchant des traces de l'animisme, elle découvre un monde ruiné d'indigènes alcoolisés titubant dans les ruelles glacées, "dévastés par la colonisation américaine et l'économie pétrolière." Quant à la crise du récit... Elle semble elle aussi croire que tout irait mieux si on pouvait tout mettre en récit. Mais je comprends très bien qu'elle ait fait récit de sa réparation.

dimanche 9 août 2020

Vieux carnet de 1997, lettre à Tanguy ? Le théâtre public ne saurait nous priver de désert.

lundi 10 août 2020

Stiegler se serait suicidé. Admiration. Réponse à la déchéance promise par une terrible maladie, si j'ai bien compris. Non pas le désert croît mais le désert croît en moi, formulation plus müllérienne. Mieux vaut le suicide que laisser faire l'entropie.

Je profite des difficultés à écrire ce texte sur le jeu pour approfondir la question du statut de la pensée, du fait de penser, du penser dans mon théâtre. Ça n'intéresse que moi.

—et encore !

mardi 11 août 2020

Je vois qu'Olivier Neveux me répond. Ça me rattache à la vie. À la société, au travail.

Faire un sort à l'idée d'enquête. On ne peut passer son temps à répondre à des questions qu'on ne se pose pas soi-même. L'enquête et le récit, les deux mamelles cancéreuses de l'époque.

FC, "le temps du débat d'été" et ses quatre z'invités, je cite.

mercredi 12 août 2020

Ce que j'essaie d'écrire, le *t&t*, fatalement, est comme l'anti-*Ecce Homo*, pourquoi je ne suis pas sage, pourquoi je suis si idiot (pas *klug* du tout, pourquoi je n'écris pas de bons livres, pourquoi je ne suis pas un destin. Fermez le ban.

Ce qui me parle, ou aurait pu me parler, s'il n'était trop tard : "*Je n'ai pas souvent [le sentiment, le souvenir ?] d'avoir jamais fait un effort en vue de quelque chose, dans toute ma vie on ne retrouve pas un seul trait de lutte, je suis le contraire d'une nature héroïque ; "vouloir" quelque chose, "s'efforcer d'atteindre" quelque chose, avoir en vue un "but", un "désir", tout cela je ne le connais pas par expérience.*" (*Ecce Homo*, p. 1142)

Pourquoi j'ai emporté Nietzsche ici ? Parce que Butel me disait au téléphone qu'il préparait quelque chose sur le "gai théâtre", et que je tournais autour de l'idée de gai savoir pour mon *t&t*. Peut-être.

S'agissant de la lettre à Christian B, tout entrain brisé, bien sûr. Je ne parviens pas à trouver un rythme d'écriture et j'en ai plus qu'assez de me fouailler les entrailles. Pourtant ce travail aurait dû me remettre en marche pour le *t&t*. Tout ça est archi-usé, depuis le temps et n'a plus beaucoup d'actualité. Presque hâte de retourner à autre chose, du genre de mes bestioles et les virus.

jeudi 13 août 2020

J'aime quand Nietzsche dit qu'il ressent un certain bien-être dans son voisinage[Montaigne ?], une certaine chaleur qu'il n'a pas rencontrés ailleurs. Il faudrait regarder le texte original. Être dans le voisinage de quelques auteurs. Si seulement je pouvais être mon propre voisin.

vendredi 14 août 2020

Je vais m'être gâché l'été avec ce pensum sur le jeu. Je sais bien que je pense à côté de mes mots, comme on marche à côté de ses pompes.

Dans l'essai maladroit tenté jusqu'ici sans s'y mettre vraiment, j'ai laissé de côté les rapports du corps et de l'esprit, j'ai laissé de côté les effets de la pensée sur le corps (mind-body problem, si l'on veut) chez certains grands cerveaux : les ulcères, la folie, etc. Turing à l'envers : le corps donne à l'esprit de quoi s'occuper. Parler de la chose dans les deux sens : penser certaines choses nouvelles a des conséquences somatiques, et le corps est aussi une objection à la pensée, à l'idée, ce n'est pas Platon qui me dira le contraire (redite). On pense avec son corps (sauf les professeurs, Nietzsche a dit de belles choses là-dessus, et qu'il fallait penser en marchant, à l'air libre. Moi je préfère l'air confiné des salles de théâtre, détestant le théâtre en plein air, genre nuit provençale à Avignon, on le sait. Théâtre de plein vent, souvent (mistral). Le théâtre est un bon terrain de jeu pour aborder sensiblement cette question du mind-body. On peut partir de Turing et de la question que posent les machines (Searle aussi bien), savoir si la pensée est manipulation de symboles (calculs), si penser, c'est calculer...

samedi 15 août 2020

The Family Reunion. No comment.

Olivier N donne un peu de temps pour le texte. Pas nécessairement un cadeau. Il faut que j'embraye davantage cette foirade sur le travail de reprise (texte repris, comme une vieille chaussette) du t&t.

Le comédien ne doit pas être la brosse à reluire d'un texte, philosophique, par exemple.

lundi 17 août 2020

Pour le "jeu" et le t&t, la question de l'étude. À l'opposé de la recherche.

vendredi 21 août 2020

Pour nous affaires, lire Alain Ménil, *Sain(t)s et saufs*. Et de manière plus générale, comment prendre en compte l'épidémie du sida dans notre travail ?

Je lis le dernier texte de Stiegler, envoyé à *Philosophie Magazine*. Je l'imagine, ou plutôt je ne parviens pas à l'imaginer écrivant ce texte qu'il sait le dernier avant de se suicider. Gouffre. Bifurquer vers la mort.

Note : Atteint d'un mal qui l'avait beaucoup fait souffrir il y a quelques mois et dont il pressentait un retour inéluctable, il s'est donné la mort, non en dépressif, mais en philosophe, dit son ami Paul Jorion.

Dans son blog, [Paul Jorion](#) évoque ses problèmes de santé, dus aux complications d'une [occlusion intestinale](#). Par ailleurs, Stiegler lui-même avait à plusieurs reprises fait état de son « état dépressif » et de sa « pulsion suicidaire ».

Ce qui m'intéresse, c'est le mode opératoire. Mon problème avec le suicide : comment faire ?

À propos de suicide, le dernier tableau de Van Gogh "Racines d'arbre" a fait le feuilletton de l'été. Tant pis pour les demi-habiles qui voyaient dans ces racines celles de l'art abstrait ; Van Gogh essayait de peindre ce qu'il voyait avant de se tuer. Je simplifie. Mais voici du mouron pour le t&t.

<https://www.franceculture.fr/peinture/les-mysteres-du-dernier-tableau-de-van-gogh-devoiles>

Je me demande si quelque chercheur s'est jamais intéressé aux derniers mots écrits par un écrivain (ou écrivaine, excusez-moi). Ce n'est peut-être pas toujours facile à savoir, mais pas impossible. Ce devrait être intéressant. Les mots de la fin.

dimanche 23 août 2020

Réveillé ce matin par un mail de Madlener, favorable aux *Playcasts*, qui me fait du bien, je l'avoue.

Cher Jean-François, Cher Alain,

Je serai ravi de vous retrouver au Festival ManiFeste, s'il a bien lieu et selon vos disponibilités et envies. Je vous signale en particulier la soirée d'ouverture au Centre Pompidou le 31 août (création de Ghisi, de Saunders et d'un jeune basque très doué, Mikel Urquiza), et plus encore, la soirée improbable et dadaïste Speech du 5 septembre (un piano parlant plus une improvisation virtuelle entre Billie Holiday, Piaf, un pianiste vivant et des agents numériques pilotés par le logiciel OMax. Tout cela baigne dans la vocalité, j'ai donc invité, comme il se doit, Roselyne Bachelot, si le conseil de défense Covid n'interdit pas d'ici une semaine, toute activité en salle.

A ce propos, hier, le patron de la Scala- Paris, Frédéric Biessy, m'a annoncé benoîtement son renoncement à ouvrir son théâtre avant décembre - ceci après m'avoir prié, dès le confinement, d'y venir défendre haut et fort la création, lors du festival ManiFeste ...Bref, cela donne deux soirées SDF et des artistes allemands, italiens et français dans la rue- j'essaie de trouver une solution à Radio France. L'argumentaire est génial, en trois strates fallacieuses, soit deux de trop : il ne faut pas faire courir de risque aux spectateurs (soit le directeur de théâtre en nouveau préfet), ni au personnel (dont il s'est pourtant privé à la Scala); sa saison ne démarre pas auprès de son public; il joue, avec tout le secteur du théâtre privé, un bras de fer pour obtenir des moyens rue de Valois, en démontrant par la fermeture, l'impossibilité à ouvrir. La dernière salve l'emporte sur le reste.

Le bestiaire. Quel joli casting, les playcast envoyés par Thierry Coduys! J'ai dévoré les 18 séquences, avec appétit et fous-rires. Le chien, qui m'a toujours fait horreur, semble y tenir une place à part - tout comme Donna Haraway, habillée de fourrure

pour l'hiver. Et le singe aussi, naturellement. Ces boitements et déboitements rythmiques, l'immobilité et le mouvement, entre l'image, les textes, les périodes et la bio-musique astucieuse de Markeas, m'ont accroché. Chaque entité semble à l'affût de l'autre, ce serait cela un devenir animal assumé?

Le bestiaire encore. Dans mes randonnées, sans aucun ours au coeur des Pyrénées, j'ai notamment survolé un livre modeste et réussi, celui de la philosophe, éthologue étonnée, Vinciane Depret: Habiter en oiseau. Quelques variations sur le territoire, sur la beauté non fonctionnelle des chants d'oiseau, sur la musique qu'elle aime, et puis cette curieuse volonté de guetter l'individu animal sous l'espèce. Tout ceci au beau milieu du fatras habituel: la « négociation » entre non-humains, la Controverse que les sciences humaines observent par-dessus l'épaule du scientifique obtus, par définition - cette terminologie commune aux adorateurs de Gaia, dont on reconnaît la source vive. Cet été, j'ai aussi voulu faire un détour très rapide parmi les fous furieux de l'anthropocène pour y voir de plus près - le philosophe pisteur émerveillé de la nature mais roulant en 4X4 (Baptiste Morizot), Isabelle Stengers, qui fut un jour chimiste et vomit aujourd'hui la raison scientifique et tout effort de théorisation (son livre suant sur Whitehead qui ne méritait pas ça), la sportive anthropologue Nasstassja Martin, défigurée par un ours qu'elle vénère, ou le dévot des plantes avec son régime eucharistique, matin et soir, de livre en livre, Coccia. Bunuel aurait pu loger ces plumitifs dans l'auberge espagnole du Fantôme de la liberté.

Bien à vous, Frank

À quoi je réponds, cet après-midi :

Mon cher Frank,

Merci de ton message et de ton invitation. Je suis encore à couler à pic sous mes noyers, mais je viendrai le 31, forcément. Tu crois que nous pourrions inviter la petite équipe des *Playcasts* (Agnès, Maëlla et Alexandros sont à Paris, je pense, Thierry, je ne suis pas sûr, et Julie à Grenoble, ça ferait trois).

Puis je retournerai achever ma noyade sous les noyers, tout perdu dans mes écrits pré-posthumes...

Merci surtout pour ce que tu écris du *Bestiaire* ; j'avoue n'avoir aucun recul sur la chose, sauf que j'aime ce que fait Alexandros et les images de Maëlla, mais détestant ma voix et ce que j'écris, ça fausse mon jugement. Mais je m'en remets avec gratitude à toi.

Quant au reste, je te trouve indulgent avec cette cervelle de piaf de Vinciane, la gourou.e de tous ces zoocentristes, pour ne pas dire plus. Je dirais pas « étonnée » mais plutôt ravie de la plume (d'oiseau), mais elle ne mord pas, du coup. Elle se mettra à penser quand les volatiles auront des dents. Et les autres, tu les croques, de manière bien peu végane. Mais que faire face à toute cette animalerie ? Écrire un *Habiter en virus* ?

Je t'appelle avant le 31.

Avec mon amitié de carnassier, jf

Je m'étonne de ce terme de carnassier. Suis-je avide de viande ?

Je relis *La Généalogie de la morale* ; du remâché pour moi. Lassé du ressentiment et de la haine juive. Une pépite sur le problème esthétique et la critique de l'impersonnalité et de l'universalité comme prédicats du beau chez Kant (ce qui fait l'honneur de la connaissance. Le beau est affaire personnelle ("expériences hautement personnelles et solides, de désirs, de surprises, de ravissement"). Au contraire, le beau comme promesse de bonheur, chez Stendhal.

t&t : contre l'idée de formation d'une pensée (Bildung) mais mise en forme.

mardi 25 août 2020

En 1967, un critique demanda à Beckett comment aborder son œuvre. L'écrivain, bien en mal de répondre, évoqua tout de même comme possible point de départ la

pensée d'Arnold Geulincx (1624-1669). Philosophe flamand méconnu, dont les œuvres ne furent traduites du latin qu'à la fin du XXe siècle, Geulincx aggrave la séparation cartésienne du corps et de l'esprit au point de rendre leur union dans la vie humaine proprement miraculeuse, et défend ainsi une forme d'occasionalisme mystique particulièrement singulière. En 1936, sur les conseils d'un ami philosophe, Beckett était parti à travers Dublin à la recherche de cette œuvre réservée aux « spécialistes ». La trouvant finalement aux fins fonds de la bibliothèque de Trinity College, il sentit immédiatement l'importance de cette lecture, prenant plusieurs dizaines de pages de notes, qu'il conservera avec lui jusqu'à sa mort. Découverte en cette période décisive des années 1930 où se forme « l'esprit beckettien » des grands textes à venir, l'œuvre de « ce vieux Geulincx, mort jeune » (Molloy) va profondément marquer l'écrivain, tant par l'originalité de sa pensée et la radicalité de ses positions philosophiques que par son « beau belgo-latin » (Murphy) qui le place au rang des « poètes-philosophes ».

En bateau

La fable la plus connue d'Arnold Geulincx se résume ainsi : l'existence de l'homme ressemble à un voyage en bateau ; il peut librement se décider à se déplacer de la poupe à la proue ou inversement, mais il est parfaitement incapable de quitter ce navire secoué par les courants de l'océan...

[\(Sjef Houppermans - Acta Fabula, mars-avril 2013\)](#)

Faire quelque chose de l'occasionalisme.

On ne saurait faire quelque chose, qu'on ne sache comment cette chose se fait. En d'autres termes, l'activité digne de ce nom, celle qui n'est pas un simple canal par où circule une [force](#) étrangère, est toujours éclairée par l'[intelligence](#) : elle sait qu'elle agit et comment elle agit. Ce point accordé, l'[occasionalisme](#) apparaît comme une [hypothèse](#) inévitable, apte à expliquer non seulement les [phénomènes](#) dont le monde naturel est le théâtre, mais ces opérations mêmes dont une grossière [illusion](#) me fait reporter au corps l'origine : mouvements des organes, jeu des [sens](#), disposition des membres en vue de telle ou telle fin. Ce sont là des effets dont je ne suis pas l'auteur, puisque j'ignore comment je les accomplis. J'assiste, passif, à ce qui se passe dans ma machine, alors même que je subis ce mirage de la diriger :

Penser, c'était (?) distinguer, séparer : aujourd'hui, c'est confondre, favorise la confusion (dites le trouble !).

Mettre les petits cerveaux dans les grands.

mercredi 26 août 2020

Ma thèse sur le tragique, éparpillée façon puzzle, dans mes écrits (sic) et peut-être *hoffentlich* dans mes spectacles est achevée par l'œuvre de Heiner Müller.

jeudi 27 août 2020

Ce matin quelques mails professionnels de relance. Ça roule à peu près pour le festival ManiFeste. Pour le *Bréviaire*, il faut trouver une solution à la défection malheureuse de May. Appeler Sussi.

S'agissant du *jeu*, je crois que je tiens un bout, bon ou pas.

-je n'écris pas un texte docte mais une lettre familière, la lettre à un ami qui me pose une question, comme tu disais, je te pose une question à toi : qu'est-ce que jouer veut dire pour toi ? alors je ne peux répondre que de ma modeste place. Je crois de plus que je ne parviendrais pas à parler sérieusement du jeu, le sérieux académique n'étant pas mon fort. Je suis pour l'action restreinte. J'aime la familière amitié que la lettre suppose, et c'est vrai que c'est un genre littéraire que j'affectionne (j'ai pas mal utilisé des lettres familières comme motifs de spectacle (Jouer avec les lettres (suite) : Kafka, l'Arétin, Virginia, Darwin, Machiavel (en rêve)) et aussi pour parler de théâtre. Au moins il y a une adresse, je m'adresse à toi, à l'ami, mais je n'oublie pas que cette lettre prendra place dans une revue ; si certains la lisent par-dessus ton épaule, tant mieux.

-maintenant je dois avouer autre chose. Je n'ai pas beaucoup d'idées sur le jeu, aussi absurde que cela paraisse de la part d'un metteur en scène ; jusqu'à ce que tu m'en parles au "Chien qui fume", je n'y ai jamais pensé. Je n'ignore pas que je fais jouer des comédiens, jouer des "pièces" mais on peut faire ça sans trop y réfléchir. Jusqu'ici et il est tard. Au mieux, au pire, mon métier n'est pas d'avoir une

théorie sur le jeu, je vis sans, mais d'inventer des jeux, du jeu. Pour comédiens, mais pas seulement. Pas eu besoin, on dirait. Action restreinte, je disais mallarméennement, une question d'hygiène. Ayant un peu abusé de la théorie dans ma jeunesse (j'y reviendrai peut-être), je fais abstinence de discours, de commentaire. Je tiens juste le discours que le métier suppose (vers les médias, l'institution, le public, etc), sinon je la ferme, et l'heure n'est plus aux manifestes pour un théâtre de l'avenir. Mais en parler avec des amis, je ne rechigne pas. D'où cette lettre. Du coup je suis un peu désemparé devant la question : par où commencer, par où l'aborder ? Quand on dit jeu au théâtre, c'est d'abord au comédien que l'on pense (ou à la comédienne, je ne l'oublie pas, inclusivement). Je pourrais m'interroger sur ce à quoi jouent les comédiens dans un théâtre qui, comme le mien n'est pas mimétique (ne représente pas des hommes en train d'agir), qui ne fonctionne pas au personnage, à la construction du rôle, bref à la psychologie. En fait, je ne sais pas si j'en parlerais pertinemment. Les comédiens, les comédiennes, ces bêtes curieuses, je commence à les connaître pour les faire jouer, pour les diriger ou me laisser diriger par eux (ça dépend), mais est-ce que je comprends quelque chose à leur tambouille ? Je dirais que je joue du comédien, comme on joue d'un instrument, mais c'est un instrument vivant. Donc je ne parlerai pas ici de l'art de jouer du comédien (style vieux jeu). Je laisse cela à plus autorisée que moi, nommément à Julia de Gasquet (dans le numéro de la RHT qui me sera consacré, ça ne rigole pas) qui s'intéresse à l'histoire du jeu. ¹

Alors comment faire, jouer le jeu de cette lettre ? Je tape le mot jouer sur mon ordinateur, et j'attends que ça vienne. Rien ne vient : j'agrandis le mot, 20pt et je m'essaye à des jeux de langage avec le mot jouer. Rien. Bredouille. Si ça continue, je vais aller "me jouer à ma chatte", comme dirait Montaigne, et elle m'inspirera peut-être. Mais Denyz [la chatte, si ce n'est pas encore clair] dort et se fout du jeu. Je reviens devant l'écran : bizarrement, c'est une citation de Machiavel qui surgit du fond du cerveau, une phrase que j'affectionne : "ces quinze ans passées au service de l'Etat, je ne les ai ni dormies ni jouées", écrit-il dans le Prince. Si j'osais, je ferais miens ces mots ; ces quarante années passées au service (?) du théâtre (d'État), je ne les ai ni dormies ni jouées. Ça commence mal, car j'ai surtout le souvenir d'avoir somme toute beaucoup travaillé. Donc je ne dirais Et peut-être même lutté. Lutte ou

¹ dite j2g. Donner de manière chevaleresque la référence

cruelle plaisanterie. Était-ce quand même une espèce de jeu ? Pas avancé. Le metteur en scène travaille à faire jouer les comédiens. C'est un travail ou bien un jeu ? (*ici le chef d'orchestre*). Mal placé puisque je ne me considère pas comme un metteur en scène, au sens canonique du terme, quelqu'un qui porte un texte à la scène. Pour moi, socialement, et j'ai du mal avec le social, le théâtre est, aura été mon travail, mon métier, c'est vrai. Profession ? Je réponds : metteur en scène, une imposture, soit dit en passant, puis que je n'ai pratiquement jamais rien mis en scène.

Jouer : à quoi est-ce que je joue depuis ces années, façon de formuler. Plutôt l'impression d'être hors-jeu, et pas seulement parce que je n'ai pas voulu occuper de place dans le dispositif bureaucratique de l'institution théâtrale où désormais on fait davantage des carrières que des œuvres (mais peut-on parler d'œuvre théâtrale, — je ne parle pas des textes), j'allais dire que c'est plus grave que ça, plus coûteux. À ce moment de mon discours, je sors une carte de mon jeu, un texte de Claude Bernard : *Chacun suit sa voie. Les uns sont préparés de longue main et marchent en suivant le sillon qui était tracé. Moi, je suis arrivé dans le champ scientifique par des voies détournées et je me suis délivré des règles en me jetant à travers champs, ce que d'autres n'auraient peut-être pas osé faire. Mais je crois qu'en physiologie cela n'a pas été mauvais, parce que cela m'a conduit à des vues nouvelles.*

Hors jeu, oui, et désormais sans doute dans tous les sens de l'expression. Quelque critique aimable a dit un jour que je faisais du hors-piste mais dans les grandes stations (un hommage à la MC93 d'Ariel Goldenberg). Mais comme là où il y a contre-poison, il y a poison, là où il y a hors-jeu, il y a jeu. Je me souviens du début du *Théâtre en marche* de Craig :

—*"Suis-je dans l'erreur ? Autrement dit : Est-ce que je joue le jeu correctement, selon les règles ?*

D'abord, à quoi jouons-nous ? Au hockey, au polo, au football ? À la politique ? Ou bien au théâtre ? Nous sommes ici pour jouer à quoi ?" (11)

Je ferais volontiers miennes ces questions de Craig, tout en étant persuadé que je ne joue pas le jeu selon les règles. Tricherie ? Car quelle est la règle principale du théâtre : il doit raconter une histoire. Aristote pas mort : la fable est l'âme non seulement de la tragédie mais de toute pièce. On observera que les textes non-

dramatiques qui ont fait leur entrée en scène, massivement depuis quelques décennies, fonctionnent massivement à la fable (usage de romans, scénarios de films, etc). Même le théâtre documentaire à sa manière raconte. Or, je vais dire cela, tu vas rire, en me parant de plumes mallarméennes, mon sentiment de hors-jeu vient de ce que je fais du théâtre hors de ces anciens calculs, loin du théâtre harassé, en escomptant un profit des jeux à côté. Vieux théâtre qui cherche toujours la justification de sa nécessité ; est-ce qu'un mathématicien se demande tous les matins si les mathématiques sont nécessaires. Il n'y a que les sociologues pour répéter, pour s'en convaincre probablement, que la sociologie est une science. Je ne raconte pas d'histoires, ma mère me l'ayant interdit. Si les anciens calculs, ce sont ceux de l'histoire à raconter, le jeu qu'il faut jouer, ils sont entre parenthèses anciens mais toujours d'actualité. Je ne sais pas trop comment continuer, une fois que j'ai rappelé ce que, un jour, tu avais appelé mon animosité contre le dramatique (j'ai essayé de m'en expliquer dans une lettre à Jean-Pierre Sarrazac), Alors à quoi joue ce théâtre non-mimétique ? Extension du domaine théâtral (comme on dit domaine musical) Une épreuve. (Ici quelques mots sur les textes non-dramatiques).

Quel jeu ? Le jeu est de raconter une histoire. Increvable. Je ne joue pas le jeu d'un théâtre narratif. Les raisons ? un, je ne les connais pas, deux, elles seraient trop longues à raconter. ² Le soupçon, ma mère et Musil. La marquise qui, etc.

Il est 13h, j'ai rendez-vous pour déjeuner avec Nicky au "Chien qui fume" où nous aurions dû une fois de plus déjeuner il y a peu, si tu n'avais pas attrapé cette saloperie de virus.

(un temps, donc)

Après le déjeuner et quelques verres de Faugères. Je me demande à Nicky ce qu'il en pense. Une fois de plus, il me reproche de ne pas toucher aux fables (pour lui aussi, le théâtre), mais comme il est pervers, il joue le jeu avec moi. Il a l'impression que ça se joue autour de la pensée, "un truc comme ça, des discours, l'air du temps..." J'aurais été plus honoré qu'il dît Zeitgeist, esprit du temps, mais c'eût été trop prétentieux. Mais parler de théâtre de la pensée, outre l'outrecuidance, cela entretiendrait un malentendu, celui que ce théâtre penserait quelque chose. Qu'il serait un théâtre des idées ; j'ai horreur des idées, parce qu'elles ont une fâcheuse

² cf. *t&t*

tendance à denier fixes, à ne plus être vivantes. Surtout (ici syndrome de Chandos). Je n'ai pas envie d'avoir des idées (un sage n'a pas d'idées, paraît-il), mais surtout j'en suis incapable. Gueule de bois, étourdi après les années 70 ? Cerveau infirme, pensée infime.

Donc je joue avec la pensée des autres, des petits bouts de la pensée des autres. Ici un petit mot de ma poétique montaignienne.

vendredi 28 août 2020

L'incapacité à penser. Théâtre : penser devant témoins.

Éloge de la pensée tranchante. Héroïsme de la pensée. Robespierisme de tête, si l'on ose dire, du philistin intellectuel qui ne craint pas la guillotine. Se faire des émotions en flirtant avec les extrêmes, avec l'extrême ; quand même mieux que de philistiner avec les sociaux-démocrates.

Toujours la question de l'identité narrative : le moi est une fiction, soit, jouons le jeu...

Roquentin : vivre ou se raconter, il faut choisir.

Synthèse de l'hétérogénéité.

L'écriture est quelque chose de mortuaire.

Je relis nocturnement et de manière de plus en plus agacée *Par-delà le bien et le mal*. La Révolution française, cette "farce sinistre et inutile". Qu'est-ce qu'il en sait ? Dans ce livre, il est à son pire. Il frise l'essayisme péremptoire. Si de fait toute grande philosophie est la confession de son auteur, "en quelque sorte ses *mémoires*", ça en dit long sur l'état de santé de Nietzsche. Pas le marcheur joyeux et artiste, ce coup-ci.

Pour mes affaires : "*Il arrive plus que fréquemment que, comme j'y ai fait allusion, la tête scientifique couronne un corps de singe, une intelligence fine et exceptionnelle une âme commune.*" (584)

Je lis ça sans piper mot, mais comment est-ce que je me débrouille avec des mots comme "âme commune" ?

Kurmagati (cf 584) signifie en sanscrit "à l'allure de la tortue". La tortue est incarnation de Vishnou. Qui pense lentement et pesamment. *Mandeikagati* "à l'allure de la grenouille", façon de penser de manière discontinue, non systématique, erratique. Les grenouilles bouillent plus vite que les tortues. Voir plus haut.

Sur le je pense : "si j'analyse le processus qu'exprime la proposition "je pense", j'obtiens toute une série d'affirmations téméraires qu'il est difficile, peut-être impossible de fonder ; par exemple que c'est moi qui pense, qu'il faut qu'il y ait un quelque chose qui pense, que la pensée est le résultat de l'activité d'un être conçu comme cause, qu'il y a un "je", enfin que ce qu'il faut entendre par pensée est une donnée déjà bien établie, — que je sais ce qu'est penser." (572)

Aucune certitude immédiate de ce "je pense". Et moi, je ne sais pas ce qu'on appelle penser ; d'où mon théâtre en attendant.

Retour à ma lettre à Christian (je rappelle qu'Ernest Chausson est aussi mort d'un accident de vélo, à 44 ans).

Après la poétique montaignienne, de maraudage. Ici il me vient l'aide de caser D'Arcy Thompson et son jeu. C'est un peu ma poétique de fabrication (pléonasme, je sais).

Quand je compose mes partitions pour les comédiens, cela ressemble à ce jeu, et m'a sorti de l'impasse intellectuelle dans laquelle j'étais... pris entre l'infirmité à me former par discours une pensée et le goût et la curiosité de la lecture des livres, ceux de mon temps comme ceux du passé, une passion, un vice, comme déjà dit. La composition des partitions des spectacles fut une issue à cette panne intellectuelle, entre mélancolie désenchantée et ironie résignée, la machine théâtrale permettant, comment dire une composition, un agencement. Remonter un mécanisme de pensée. Et c'est l'ensemble de contraintes des dispositions des comédiens, de l'espace scénographique et du dispositif technique (son, musique, image) qui permet la sélection, par essais et erreurs, de ce qui des textes est citable. Alors le rapport à la pensée ? Celle-ci ne se construit pas logiquement, selon les lois de la causalité discursive ou de la déduction (induction, pareil), ou d'un développement linéaire du sens, mais par "petits bouts" qui doivent bien avoir leur effet de sens, mais je ne le maîtrise pas ; ce qui m'intéresse, c'est non le sens mais la forme qui fait tenir

ensemble tous ces éléments. Pensée non exclusivement logique ; la dirait-on sauvage ou obéissant à certaines règles de l'inconscient fou du rêve, déplacement et condensation ? Ce serait sans doute se pousser du col, mais elle obéit à d'autres règles (lesquelles) que celles de la rhétorique explicative, et renvoie à des fonctions inhabituellement inusitées (cf Shelley). Mais c'est un pari, sans garantie. Travailler du cerveau, jouer.

Le théâtre, la nécessité de trouver des idées de théâtre, plutôt que de faire un théâtre d'idées, — quoi que *Le Figaro* en pense ("théâtre d'idées, théâtre intellectuel, suprême injure et pas seulement à droite)— le théâtre, donc, m'a conduit à lire d'une manière particulière, uniquement en vue de la scène, de ce qui peut me servir à la scène. Je ne lis pas pour penser mais pour l'usage théâtral. Bizarre et ne me demande pas comment ça marche. Pas délibéré, une espèce d'intuition, c'est sans doute l'imagination qui décide. Et ne se choisissent ainsi pas seulement des textes dont je sais qu'il vont "bien aller" au théâtre, *fit for*, comme un vêtement vous va bien, mais au contraire des textes qui vont rencontrer une certaine réticence du théâtre (bribes de discours scientifiques par exemple), qui vont avoir du mal à passer. Je dis donc que je ne cherche pas à penser mais à faire du théâtre, les textes sont mon matériau. Au fond je n'ai pas besoin de penser grand-chose ; j'ai vite fait le tour de mes idées, vu que je suis doté d'un cerveau aux performances plus que moyennes. J'en parle ? Non, tu les connais, ce sont les idées en service dans l'intelligentsia ordinaire de gauche des classes moyennes éduquées, etc.

Donc au théâtre, je ne cherche pas à fabriquer du sens, un message, un contenu, mais je traque, avec les moyens propres du théâtre l'invention d'une forme vivante avec mes petits bouts de pensée. Vivant, cela veut dire recevable par un public vivant. Le comédien a à sa disposition un jeu de textes (la *partition 0*), et si le comédien ou moi décidons de lancer un texte, j'allais dire décidons d'abattre un texte comme on abat une carte, le suivant ou la suivante doit jouer un texte qui est non pas nécessairement (ça peut arriver) la suite logique du texte numéro un, mais un texte qui entre en résonance avec lui, et ainsi de suite, par associations en quelque sorte, déplacements et condensations, comme dirait l'autre. En quelque sorte : quelqu'un dit un truc, et ça fait penser l'autre (oui, j'aime bien l'expression "ça me fait penser à ...", en fait à autre chose.

Le résultat ? Je n'en sais rien, bouteille à l'encre ; c'est aux spectateurs de jouer. Ça passe ou ça casse, mais du moins l'ambition aura été de produire chez le spectateur un fonctionnement du cerveau autre que celui de la pensée logique diurne. Effet Shelley. Alors est-ce que cela ressortit à une logique du rêve ? Une sorte de pensée sauvage ? Peut-être, ou l'ineptie totale. D'où l'effet clivant : résistance du cerveau logique ("je n'ai rien compris") ou bien ceux qui se laissent aller ou qui laissent aller leur cerveau travailler ou jouer différemment. *Think different*, j'oserais dire, si ce n'était un slogan de Steve Jobs.

Alors valeur d'échange (des idées) ou valeur d'usage ?

Je sais bien à quoi cette méthode prête le flanc, toi-même... : si votre théâtre ne veut rien dire, il y réussit parfaitement... Ou plus exactement : tout ça, ce n'est que scepticisme, esthétisme décadent, jeu gratuit ? je ne peux pas dire le contraire. Catharsis de la pensée qui tourne à l'opinion, comme le vin se pique. Nous vivons la tyrannie de l'opinion. Pas un jeu fermé sur lui-même, mais ouvert au public qui participe (son cerveau, du moins), même et surtout quand il dit qu'il ne comprend pas tout, formule consacrée... Cerveau augmenté ; penser au-delà de ses propres capacités, faire passer de la pensée par les têtes. Mettre les petits cerveaux dans les grands. Expériences de pensée, strictement. Travail de la fiction : tout est fictionnalisé.

Mais ce n'est pas encore vraiment parler de théâtre ni des opérations que j'y tente. Soit ces petits bouts, fragments de discours divers, il y a que le jeu avec eux ne se fait pas dans n'importe quelles conditions mais dans celles de la scène, avec des comédiens et des comédiennes dans un espace déterminé avec des contraintes sténographiques particulières (Rieti) et dans un temps compté. Il ne faut pas s'y tromper les textes ne se sélectionnent pas à la table mais dans l'espace plus ou moins vide ; c'est dire que cela engage les corps des acteurs : le comédien qui construit un personnage peut espérer trouver inventer une adéquation artificielle entre les mots et son corps (expressivité d'une émotion) mais dans le cas d'un théâtre non-mimétique comme le nôtre, il n'y a pas d'accord possible, il faut inventer quelque chose de non-figuratif. Qu'est-ce qu'on fait du corps ou qu'est-ce que le

corps fait ? Je simplifie mais ce qui m'intéresse, c'est la dissociation entre les mots (voix) et les corps. Si tu prends un texte philosophique, comme le *Traité des passions de l'âme* de Descartes que nous mîmes jadis à contribution théâtrale, l'art du théâtre n'est pas là pour mettre en valeur (valeur ajoutée au texte) un beau texte, bien lu par un comédien. Il s'agit de jouer et non de jouer les brosses à reluire. Moi, comme tu sais, ce qui m'intéresse, c'est plutôt la résistance du corps (sa réticence parfois, sa récalcitrance) à l'idée et aux mots (ici l'exemple de notre *Traité des passions 1*, entre bégaiement et virtuosité ironique, je vous dis ça comme qui rigole... De même la théorie de la protéine infectieuse dans *La génisse et le pythagoricien*. L'important : ne pas faire semblant de penser quelque chose qu'on ne pense pas, ou qu'on n'a pas pensé soi-même. J'irai même jusqu'à dire que c'est le corps (en mouvement, au théâtre) qui sélectionne le texte, pas un sens recherché ou une logique des idées ; il y a des textes dont le comédien ne peut rien faire avec son corps. On pense avec son corps, sa chair, cela change de la pensée sans corps et en chaire. Ça donne des bouts de pensées en mouvement. Et je ne parle pas de ma propre activité : le théâtre et mon corps. Engager tout son corps ; je n'aime pas le travail à la table, il faut l'interrompre dès que possible : les comédiens peuvent se lever à tout instant pour tenter quelque chose dans l'espace (vide, plus ou moins) de la scène. Quant à moi, je me ballade en parlant (trop souvent, mais ça fait partie du jeu). Je n'aime pas non plus la table du metteur en scène. Il faut de l'exercice.

Pas le seul enjeu (celui de la pensée qui passe par les corps et de la discrédance qui va avec. Ce discord entre la pensée (je dis cela pour faire vite) et le corps, je ne sais d'abord pas pourquoi ça m'intéresse. Je sais seulement que ça m'intéresse de trouver une solution avec les comédiens, travailler sur ce déchirement.

Je n'en peux mesurer les effets ; j'aime à me dire que c'est un théâtre où l'on pense comme on a pu le dire du roman de Musil. Je ne sais pas ce que je cherche avec ça. En forçant un peu, et c'est peut-être du plaqué, je me demande s'il n'y a pas, mais c'est vite outrepassant, une interrogation sur la nature de la pensée (du penser). C'est vrai que la pratique telle que je l'ai décrite plus haut suppose un dualisme exaspéré entre l'esprit (l'âme, la pensée, ce que tu voudras, au théâtre, le texte), cette dissociation sur laquelle je travaille (et la technologie m'aide) ou joue. Mais ce dualisme est pratique et n'engage pas la théorie.

On ne sait pas trop ce qu'on fait : je vois bien ce qui me retient depuis, disons les *Traités des passions* (à partir de 1995), cette question du vivant (que je n'ai pas découverte la semaine dernière) et de l'artificiel pour le dire de manière un peu rapide et scolaire ; qu'est-ce qui se joue de vraiment vivant sur une scène ? Trouble. Cette problématique qui touche à ce qu'est le théâtre (sans prétendre répondre à une question que tu as posée officiellement, mais celui qui en fait ne doit pas pouvoir répondre) a été relancée, précisée par la rencontre décisive avec Alan Turing. Soit dit en passant, le jeu est essentiel à sa pensée (le test est un jeu), mais, si après ma rencontre avec les biologistes qui m'ont permis d'installer la question du vivant dans mon théâtre, juste retour des choses puisque le théâtre est réputé spectacle vivant, ce dont on peut parfois douter, l'entrée en scène d'Alan Turing en 1997 (dont le spectre hante mon théâtre depuis) a imposé, précisé l'interrogation sur la machine, l'artificiel. Pas seulement autour de la question de savoir si les machines pensent comme des humains, ou qu'elles leur dament le pion (c'est bien le cas de le dire, si l'on songe au jeu d'échecs) mais tout autant, et par un tour ou retour diabolique ou dialectique, la question de savoir si les humains ne pensent pas comme des machines (ce qui est une évidence, je ne m'étends pas), ou de se demander ce qu'est une pensée vivante... ou si elle n'est jamais faite que d'éléments de langage, comme on le dit si bien.

Le théâtre est un bon terrain de jeu pour conduire cette interrogation.

À toi, en amitié définitive jf

PS : quelque chose de très simple au fond et qui m'avait échappé. Qu'est-ce qu'une vie de théâtre ? On pourrait dire que chaque spectacle est comme une nouvelle partie d'un jeu qu'on joue. Quand on n'est pas directeur de théâtre et qu'on ne peut indéfiniment se programmer soi-même, on peut perdre la partie. Mais l'addiction est là, et l'on joue tant qu'on peut...

samedi 29 août 2020

Pourquoi pensé-je aux quatuors de Bartok ? Que j'avais offerts à Juliette et qui sont ici dans cette maison, un gros coffret marron. Chaîne haute-fidélité, c'est le mot.

J'en ai plus qu'assez de radoter sur le *t&t*. Sortir de ce piège pour voir ce que je pourrais écrire d'autre. Suis-je capable de me surprendre ? Et sortir de cette pénible auto-fiction. Je me poisse, m'empoisse. Je me colle, comme on dit qu'un enfant colle à sa mère. Je colle à moi-même. Mais le *t&t* durera autant que ma vie. Possible. Sparadrap du capitaine Haddock.

Pacte faustien (à la Thomas Mann) : je renonce à l'amour en échange de la puissance de créer. Mais je n'ai pas eu à signer le pacte ; il m'a été imposé.

dimanche 30 août 2020

Sorti de l'étau du texte sur le jeu alors que je ne l'ai même pas terminé. Mais pourquoi un tel mal à m'exprimer ? Difficulté physique. Maladif. De quoi j'ai peur. Je reviens au *t&t* : les figures (il faut que j'en parle dans la lettre sur le jeu). Je m'arrête sur Michelstaedter. Comment composer la figure ? Liée donc à l'insomnie.

Insister sur la question de la résonance et de la dissonance...

mardi 1 septembre 2020

De passage à Paris pour l'ouverture hier soir du festival ManiFeste. Une contrebasse cassée par un compositeur, même, montant sur scène pour féliciter les interprètes ! Du happening involontaire. Trouver dans l'heure et dans Paris une contrebasse de remplacement. Public à tenir en haleine. Dommage que cela n'ait pas été délibéré. Belle pièce de Rebecca Saunders, *Nether*, à partir du monologue de Molly Bloom.

Madlener réproouve l'idée de commencer le bestiaire par la souris de laboratoire... Ça heurte, braque le spectateur qui ne va pas plus loin. Sensiblerie d'époque ou peur des spectateurs.

Après les années folles (70) la cure d'amaigrissement intellectuelle.

Je ne suis pas ce que je sais, je ne sais pas ce que je suis, ou dans l'ordre inverse. Plus que trouble, tournis.

Cette épreuve (voir autre journal) me met au pied du mur. Seul avec mon cerveau, comme un mathématicien. Mur de ma lamentation ou mur devant lequel je suis fusillé, une balle en plein cœur.

Jouer pour jouer (jouir) pour jouer pour gagner ?

mercredi 2 septembre 2020

Je relis la nuit (insomnies) la correspondance de Michelstaedter. Grimper sur les sommets.

samedi 5 septembre 2020

Revoir *Le septième sceau* pour mon histoire de dramaturgie virale... Peste de 1348 (voir Boucheron sur Arte). Voir aussi la peste sous Justinien. Procope.

lundi 7 septembre 2020

Je survole *Le scandale du corps parlant* de Shoshana Felman. Qu'est-ce qu'une pensée datée ? Recouverte de poussière académique.

Comment dénouer tout cela ? Pourquoi écrire un texte sur mon travail m'est-il si difficile, et c'est peu de le dire ? Plus je parle de ce que je fais ou surtout de ce que j'ai fait, (cf *t&t*), plus cela me paraît inadéquat. Rhétorique, pour tout dire. Et partant, inutile. Inapte ou pire, inerte.

Deux modèles : Montaigne qui écrit un seul livre, mais qui l'achève et Pascal qui nous livre sur un fil ses *Pensées*, ouvrage inachevé. Curieusement l'inachèvement de la pensée est du côté de Montaigne et l'achèvement de celui de Pascal. Des combinatoires.

mardi 8 septembre 2020

À peu près achevé de reprendre l'entretien avec Olivier Neveux de l'an passé. Épouvantable. Rien de neuf, rien appris.

jeudi 10 septembre 2020

Toujours décrié, puis oublié. Peu d'écho autour de nos *Playcasts*.

Skype avec Saint-Étienne. Claire Peillod semble douter encore de la faisabilité du projet. Il faut que j'écrive à Mandon. Il y a encore beaucoup à éclaircir.

samedi 12 septembre 2020

Déjeuner chez Lyn et ses petits cochons noirs qu'elle élève amoureusement pour les manger ensuite. Plus ils auront été choyés, meilleure sera leur chair. Juste.

Le réservoir animal. Quel est le «réservoir» animal [animaux qui participent majoritairement à la reproduction du virus], question capitale pour une action sur la cause, et ceci : y a-t-il des animaux domestiques «porteurs» du virus ?

Je ferais mieux de me remettre à un travail théâtral plutôt que de me martyriser avec ces considérations rhétoriques, somme toute, sur moi-même, genre le *t&t*.

mardi 15 septembre 2020

Le rêveur lucide.

S'en prendre à la fable (construction d'une cohérence, maîtrise symbolique du réel, de l'expérience), ce serait une atteinte au principe de non-contradiction.

Langue naturelle. Poincaré parle du vertige « des trajectoires si touffues que je ne peux les décrire avec des mots ».

mercredi 16 septembre 2020

À peu près terminé les deux pensums de l'été, mais je n'ose y mettre la dernière main (relecture et envoi).

Si l'on prend la peine de lire les poèmes de Hofmannsthal, sa défiance envers le langage, *Sprachskepsis*, qui fait le cœur de la lettre de Chandos, est là dès le départ, tout comme le combat entre le désir de dire et l'indicible, *namenlos*.

Clytemnestre qui souffre mille morts bien que pas malade, et qui crie : « *Peut-on se défaire, quand on n'est pas malade, / Se défaire lucidement, comme un vêtement dévoré par les mites ? Peut-on pourrir vivante comme une charogne rongée ?* »

(H. von Hofmannsthal, *Électre*)

Hofmannsthal établit là la seule loi à laquelle est soumis le témoin de « l'éternel frisson du chaos ». Le poète ne doit rien écarter de lui. « *Il ressemble au sismographe que tout tremblement fait vibrer [...]. Ce n'est pas qu'il pense sans cesse à toutes les choses du monde, mais elles pensent à lui. [...] Même ses heures mornes, ses dépressions, ses moments de confusion [...] ressemblent aux palpitations du sismographe et [on] pourrait y lire des choses plus mystérieuses que dans ses poème.* » Confronté « au gouffre affreux », « à l'entrebâillement du néant », le poète est pareil à celui qui après un immense vertige retrouve la terre ferme sous ses pas."

(H. von Hofmannsthal, « Le poète à l'époque présente »)

Électre : « je ne suis pas un animal, je ne peux pas oublier ».

On sait que Hofmannsthal mourra d'une crise cardiaque en 1929 alors qu'il s'apprêtait à prendre la tête du cortège funèbre de son fils Franz qui s'était suicidé deux jours avant.

Que « *le véritable amour du langage [ne soit] pas possible sans désaveu du langage* » exige de porter à son tour la question d'Hölderlin, *Wozu Dichter ?*

(H. von Hofmannsthal, « Le livre des amis »)

Si le moi du poète « n'est rien de plus qu'un pigeonier », « une sorte de clavier sur lequel joue une main étrangère H. von Hofmannsthal, "L'entretien sur les poèmes," et, si le poète est celui qui habite sous l'escalier, « étranger et pourtant chez lui : comme un fantôme dans la bouche de tous », comment ne pas sombrer vivant dans le chaos et soutenir cette « disparition élocutoire » ?

H. von Hofmannsthal, « Le poète et notre époque ».

Dans le *t&t*, parler davantage de ma disparition élocutoire. *Les Essais*, un seul livre (livre unique) et *Les Pensées*, un non-livre. Ne pas se soucier de l'ordre des raisons, lopins, miettes. Pensée insulaire. En archipel.

Mes ouvrages, ma vie en partie engloutis dans l'oubli.

Un demi-habile est en train de dire que Virginia Woolf ne se sentait bien que quand elle écrivait. C'est déjà mieux que de se sentir toujours mal.

vendredi 18 septembre 2020

Jeanne Burgart Goutal : écoféminisme et yoga. Fraîche naïveté et front bas.

Aller se cacher dans les mots, seul. Seul avec son cerveau. S'enfourner dans les mots, le four des mots. Inesquivable.

samedi 19 septembre 2020

Poulenc *Les chemins de l'amour*. A-ce un rapport avec *Leocadia* d'Anouilh ?

Mallarmé : *Plancher, lustre, obnubilation des tissus et liquéfaction de miroirs, en l'ordre réel, jusqu'aux bords excessifs de notre forme gazée autour d'un arrêt, sur pied, de la virile stature, un Lieu se présente, scène, majoration devant tous du spectacle de Soi ; là, en raison des intermédiaires de la lumière, de la chair et des rires le sacrifice qu'y fait, relativement à sa personnalité, l'inspirateur, aboutit complet ou c'est, dans une résurrection étrangère, fini de celui-ci : de qui le verbe répercuté et vain désormais s'exhale par la chimère orchestrale.*

Deux mois pour écrire 20 pages, et en relire 25. Pleine forme ! Relancer la machine à l'automne, bonnes dispositions. Je rigole.

lundi 21 septembre 2020

Le personnage de roman ne m'intéresse que s'il est un autre, s'il cache autre chose que sa psychologie.

mardi 22 septembre 2020

Dans tous ces discours gauchement autobiographiques, pourquoi est-ce que je répugne à utiliser la notion d'authenticité, plutôt que d'aller me brûler les ailes sur la persuasion de Carlo M. ?

Envoyé mes pensums de l'été, ni faits ni à finir. Soulagement et malaise. Passer à autre chose, mais à quoi ? Laisser venir les choses depuis la documentation virus. En tout cas, il faut retourner au virus, et également penser à une formule pour Vitry... Inventer quelque chose, mais il ne faudrait pas être vieux.

En me réveillant ce matin, je lis sur liPad un livre de Peggy Sastre, vulgairement écrit, —on se demande pourquoi—, sur l'altruisme ou je ne sais quoi, *La haine orpheline*. Illisible, et peut-être peu fiable. Très "gène égoïste", la fille. Elle attire néanmoins mon attention sur Hamilton. Voir.

"Après Darwin, qui aura montré comment le vivant n'a besoin d'aucun architecte, d'aucune volonté et même, à bien des égards, d'aucune « conscience » pour être ce qu'il est, Hamilton révèle comment un comportement moral – le véritable altruisme, celui qui nuit à l'agent – ne requiert l'entremise d'aucune divinité pour venir au monde. En cela, il remet littéralement la nature à sa place, à savoir à l'origine et au fondement de toute chose, et va à l'encontre d'une tendance immémoriale de l'humanité : attribuer l'existence du beau et du bien à des causes surnaturelles. À Kant et son « Deux choses remplissent l'esprit d'admiration et de crainte incessantes : le ciel étoilé au-dessus de moi et la loi morale en moi », Hamilton transforme l'essai de Darwin et répond : non seulement la nature est aveugle et sourde à toute finalité en général et à toute fin bienveillante en particulier, mais la bienveillance n'est peu ou prou qu'une ruse de nos gènes égoïstes. Ce qui est bon pour eux n'est pas forcément bon pour nous, ce qui n'est pas forcément facile à avaler. »

Qu'importe qu'un acte altruiste soit coûteux pour l'individu, tant qu'il est bénéfique pour ses gènes, il pourra être sélectionné par l'évolution, et les gènes impliqués dans l'altruisme se répartiront en plus grande fréquence dans la génération suivante.

Il enracine la transcendance dans une longue, lente et large procession de chaînes carbonées faisant ce qu'elles peuvent pour tirer leur épingle du jeu. La perspective vous semble déprimante d'individualisme ? Changez de focale, car elle vous dit aussi que tous les êtres vivants sont littéralement logés à la même enseigne. »

Le metteur en scène est celui qui se prend au sérieux ; il ne joue pas. J'aurais dû écrire quelque chose comme ça dans ma lettre à Christian. Mais j'étais pris dans les sables mouvants de la névrose. On peut se faire engloutir dans 3m2.

J'ai oublié aussi de parler de la "pensée" comme combustible, mais le combustible n'est pas indifférent, il fait tourner la machine, active les pistons.

Ce que j'ai probablement manqué dans la lettre, c'est la question du scepticisme. Décoller les mots de la pensée. Pas exactement le signifiant du signifié. *Sprachskepsis* ?

L'essentiel : une pensée qui n'est pas à la première personne. La condition théorique et pratique du scepticisme.

Lire davantage que ne peut contenir mon cerveau, plus qu'il ne peut traiter. Déplacer l'intérêt de penser quelque chose à celui de fabriquer un objet avec des matériaux, une forme (vivante).

mercredi 23 septembre 2020 (Paris)

Lecture de *Virus* de Preston. Un thriller. Le corps qui explose.

Ce que j'ai manqué dans la lettre à CB. Il faut que je la relise, il y a selon Sophie, beaucoup de coquilles. Pire encore dans l'entretien. Pourquoi ai-je autant piqué du nez ? Sur le scepticisme ; sur l'opération de suspension du jugement. Quelque chose qui vient bien sûr de Montaigne. Que sais-je ? Mais si je ne sais pas grand chose, c'est peut-être à cause de l'infirmité de mon cerveau, rien de plus. Pas la peine de convoquer la philosophie. Dans le *t&t*, il faudrait insister sur la poétique (le côté *versus*, ou paradigmatique, comme on veut, pas *prorsus*, pas la prose de la pensée, toujours assise mais la rime). Être plus clair sur cette parole contrainte par le corps, et le milieu. Penser dans un milieu (pas l'espace de l'académie, le salon, ou le

studio). Une double articulation, une poétique de la parole (corps parlant, quoi penser avec son corps ?) et le travail avec le corps : qu'est-ce qu'on fait du corps ?

Idée de friche.

vendredi 25 septembre 2020

Valéry : il y a des moments où Racine ne sert à rien.

samedi 26 septembre 2020 (La Roque)

Rien ne bouge. Saint-Étienne m'explique qu'il n'y a pas plus de 52000 €. Que faire ? Ne rien faire ? Attendre que tout cela finisse.

—mais c'est déjà fini !

Est-ce que ça peut finir encore ?

Aucune réaction à mes deux textes de la part de l'intéressé (le destinataire remplaçant).

dimanche 27 septembre 2020

Je viens de terminer au chaud *Virus* de Richard Preston. Ça se lit bien, comme j'ai déjà dit. Un livre qui aide à la prise de conscience des menaces virales, dont, je l'avoue, je n'avais pas une claire conscience. Image du sang qui gicle de tous les orifices du corps.

Un message assez désespérant de Saint-Étienne. Il faut que je me détermine, et, comme dans ma vie privée (c'est bien le mot), mon cerveau est en panne.

lundi 28 septembre 2020

Je médite ma lettre à S, un cocktail de *L'Apologie de Socrate* et de *Ecce Homo*. Je ne pense rien de tout ça ; est-ce que j'en ai appris quelque chose ? Psittacisme. Jamais rien pensé. Je peux tenir un tout petit discours, c'est tout.

Stratégie anti-virus. D'abord comprendre la dramaturgie virale. Comment il s'empare de son côté, et ce besoin d'avoir un hôte pour vivre (être vivant). Il doit y avoir des

choses à trouver du côté de l'immunité. Dramaturgie n°2, comment on lutte contre le virus. Comprendre ce que les chercheurs ont dans la tête quand ils s'attaquent au coronavirus. Après, la lutte, la course de vitesse, la compétition entre laboratoires et industries pharmaceutiques. Un beau travail !

mardi 29 septembre 2020

Tiens, une nouveauté, la "Conférence gesticulée" (sur le monde du travail par Emmanuelle Cournarie dans le cadre de l'exposition Les villes ardentes. Art, travail, révolte 1870 – 1914 – Normandie impressionniste 2020)

Je crois que l'idée (gesticulée !) ne me plaît pas trop. La conférence reste intacte et le "théâtre" est là comme faire-valoir. Mais que le conférencier gesticule !

Revenir au *t&t* ? Il faut avoir le cerveau bien accroché. Ma dramaturgie : du Montaigne de synthèse. Je m'expliquerai.

S'occuper de Vitry : faire une réunion avec les protagonistes assez vite, plus une visite au studio avec Nicky et Maëlla. Deux choses pour stratégie : éviter les discours fumeux sur l'avant et l'après, l'après vient souvent après l'avant, c'est sûr, et donc parler de la chose même, le virus. Nous autres intellectuels assez inoffensifs, nous avons par paresse d'esprit, impatience de mécontents de l'état du monde, privilégié les discours vaguement philosophiques, catastrophistes (on vous l'avez bien dit, c'est l'alarme qu'on sonne, tu parles !) au détriment d'une approche spécifique : qu'est-ce que c'est que ce truc ? Donc la deuxième chose : quel profit dramaturgique peut-on tirer de l'essai de compréhension du mode de "vie" du virus, de la compréhension de la recherche des scientifiques sur (contre) le virus, et de la compétition commerciale qui s'ensuit.

Il y a pire que l'idéalisme, l'irréalisme, plus dangereux. Avec l'idéalisme, on se fait vite des idées. Anodin.

Non pas qu'est-ce que tu as fait dans la vie, mais qu'est-ce que tu as fait de ta vie ?
Ecce homo. Souffrance.

Lecture de *Postproduction* de Nicolas Bourriaud. Ça vieillit déjà, mais il y a la description de gestes qui pourraient être apparentés au mien. Il faudrait que je revienne là-dessus.

—mais ton geste a dû lui aussi vieillir.

Au fond la question derrière tout ce bavardage sur la pensée (lettre à CB), c'est celle de savoir ce que penser par soi-même peut signifier. Supposons que quelqu'un me demande si j'ai jamais pensé quelque chose par moi-même, que pourrais-je répondre ? Peut-être la question n'a-t-elle pas de sens. Dès qu'on utilise le langage, on ne pense plus tout seul (profond). Il a des degrés sans doute, des degrés dans l'originalité de la pensée. Différence de degrés ou de nature ?

jeudi 1 octobre 2020

Curieux retour à Valéry. Plutôt "aller vers", puisqu'à part Monsieur Teste, je n'ai jamais été un familier de cette œuvre que j'ai toujours pensée un peu défraîchie, toute marquise mise à part, son monde actuel n'tant plus le mien, le nôtre. Curieux que j'arrive à lui par la biographie : son chagrin d'amour de vieux à cause de Jeanne Loviton, rude tranche de vie.

L'exaspération d'une sensibilité. "Le souci de la Femme".

Creuser aussi son rapport à la science ; essaie de s'y adonner (à ma différence). Cela devrait lui aiguïser l'esprit, lui permettre de cultiver l'exactitude ou la précision, et il tombe dans le piège des pires anti-dreyfusards. Comme quoi la bêtise pouvait être son faible.

Y a-t-il quelque chose à faire des *Cahiers* ? Déjà les lire peut occuper une fin de vie. Se demander pourquoi il n'a pu en faire un livre. Les intermittences de l'écriture aussi.

vendredi 2 octobre 2020

Par exemple, ne pas employer le mot de cartographie.

Le déclin du style indirect. Un philosophe dit : "je veux pas savoir qu'est-ce que la philosophie". Ça ne l'empêche pas de chercher des effets d'intelligibilité.

Faire une phrase avec le mot forçage.

Il faut que je revienne sur la rupture par smartphone, sur smartphone. Système technique. Est-ce la machine, c'est-à-dire le type de dialogue qu'elle installe, instaure, qui commande ?

Pierre-Noël Giraud, économiste, à lire selon le Morizot. Par ailleurs, l'époux de Natacha Michel... Peut-être lire *L'homme inutile*.

Pot avec Olivier Neveux à l'Européen. Suis exceptionnellement en verve ; où ai-je été puiser ces ressources d'humour, moi qui vais si mal ? C'est sans doute parce que je ne parle plus à personne, et que quand l'occasion se présente, une espèce d'excitation presque exagérée m'emporte. Un véritable accord (les mêmes têtes de turcs, le parachutiste Latour, Vinciane le piat et Morizot le chasseur théorique de loups). C'est rare, un accord pareil. essayons de faire quelque chose à Saint-Étienne, puisqu'aussi bien, il enseigne à l'école du théâtre. Nous pourrions peut-être le recruter pour notre cénacle avec Thomas B-G. Cénacle à Belvès ? Nouvel Uriage. Recrue.

dimanche 4 octobre 2020

La sensibilité à l'animal, la sensiblerie, le fait de générations biberonnées à Walt-Disney.

Je dois relire la plume à la main l'ouvrage d'Olivier N pour tenter une discussion. Faire des balles plutôt que débat.

Voilà ce qu'on peut lire de nouveau : *C'est le point de départ de la réflexion audacieuse d'Emanuele Coccia qui affirme que nous sommes tous, êtres vivants, quelle que soit notre espèce – humaine, animale, végétale, etc.* Le Coccia pousse son petit Eurêka dans sa ménagerie qui s'en fout. Ne sont pas folles, les bêtes.

Renversant. Celui-là, comme indigent, on ne fait guère mieux.

lundi 5 octobre 2020

J'ai fini ma lettre à Solal sur la mort de Socrate. Qu'est-ce que penser par soi-même ? Qu'ai-je à faire de la mort de Socrate ? La question : le philosophe doit démontrer qu'il n'a pas peur de la mort, la seule question philosophique (Voir Carlo M). Bien sûr, le suicide, le désir de mourir peut apporter la preuve qu'on ne craint pas la mort, etc. Et pour Socrate, il affronte la mort "à l'état pur" ; les raisons qui l'y conduisent, la corruption de la jeunesse, l'intérêt supposé pour les choses dans le ciel ou celles sous la terre, est sans importance, ne rend en rien héroïque cette mort. Pas celle du fusillé qui regarde les fusils en face et meurt pour une grande cause. (Ou alors Socrate meurt pour la philosophie comme on meurt pour la France, peut-être).

Ce n'est pas une mise en ordre des archives mais, pour moi, une errance dans mes décombres.

mercredi 7 octobre 2020

Dîner hier avec Alain et Anne à La Reine Margot, sous une affiche de Godard. Badine conversation : je ravale mes jérémiades ; impossible de parler de l'épouvante dans laquelle je vis.

Comment les trois ont-ils trouvé le virus de l'hépatite C ? Comment ont-ils fait ?

jeudi 8 octobre 2020

"On est inquiet sur comment on va faire", je cite un personnage important.

vendredi 9 octobre 2020

Pour m'endormir, je regarde *Un barrage contre le Pacifique* : la mort du vieux cheval.

Vu Thierry Mandon hier matin. Il prend le budget dans sa dernière version, communiquée par Claire Peillod, et raye d'un coup de crayon tout ce qui ne concerne pas mes émoluments. Qui croire ?

Philosopher : c'est penser des pensées déjà pensées. Qui a dit cela ?

Ne pas commencer par définir les mots mais envisager leurs usages. À la Wittgenstein.

Je continue à me promener dans Valéry. Peut-être que le fait qu'il ait été un élève médiocre me plaît assez. De là vient probablement son "ambition négative". Ou l'idée de la différence entre vaincu et non-vainqueur. Ambition très négative : le Collège de France et l'Académie. Qui dit pire ?

Mais : "Je vous jure sur la Lune que l'idée de publier n'importe quelle 'élégante plaquette' m'est totalement étrangère. Je suis de ceux pour qui le livre est saint. On en fait UN qui est le bon et le seul de son être, et l'on disparaît."

Je souscris. Un seul livre... Et son silence (20 ans sans publier, je crois), ce n'est pas mal

—moins bien que de ne rien publier de toute sa vie.

—voire.

"Je ne suis pas un Poète, mais le Monsieur qui s'ennuie."

Moi aussi, j'aurais aimé me refaire entièrement le cerveau. Mais c'est un peu tard.

Science & Poésie : lui s'est vraiment essayé aux mathématiques.

Si je m'étais levé tôt, j'aurais peut-être fait quelque chose. Mais je ne me suis jamais couché de bonne heure.

Au réveil, à la radio :

Avant que n'apparaisse le coronavirus et que les établissements du monde entier n'interrompent les cours, plus de 250 millions d'enfants, déjà, n'allaient pas à l'école. Pendant la crise sanitaire, 90% des élèves et étudiants ont vu leur école primaire, collège, lycée, université, fermer ses portes.

A ce jour, un milliard d'enfants n'ont pas repris le chemin de l'école, d'après l'Unesco. Quels effets a déjà cette déscolarisation massive sur les enfants, en particulier les petites filles qui sans éducation, et parce que leurs parents ont vu leurs revenus diminuer voire disparaître par la crise, sont dans certains pays mariées au plus offrant ? Quels effets aura-t-elle à plus long terme, quand les associations qui

travaillent dans l'éducation estiment que des millions d'élèves ne retourneront jamais sur les bancs de l'école ?

[Sobhi Tawil](#)

Directeur de la prospective de l'éducation (Futur de l'Education) à l'Unesco.

À l'adresse de ceux pour qui la crise du coronavirus est une aubaine. Abject.

dimanche 11 octobre 2020

Je ne parviens pas à éprouver la moindre sympathie pour Valéry, et je n'envie pas sa vie, et il est sans doute plus inactuel que je ne le pensais encore ces jours-ci. *Manuscrit trouvé dans une cervelle*, belle idée.

—pourquoi écrivez-vous ?

—par faiblesse

Le Poème de l'extase de Scriabine ou comment faire taire une trompette.

Le jeu Q&Q [Questions & questions] avec Olivier Neveux. Au débotté, la question de l'œuvre, celle de la forme, peut-être, et celle du spectateur (une assemblée ou des individus). Peut-être ne pas insister sur ce qui paraît central dans le livre, la question du théâtre engagé ou citoyen, mais plutôt, les questions vraiment décisives, autour de l'idée d'art du théâtre. Face à ce que je ressens comme de l'affaissement. L'incroyable question de l'élitisme. Et autant que de verser dans l'inusable critique du néo-libéralisme et sans s'aveugler sur les rapports entre les deux, pourquoi ne pas parler de la bureaucratisation de l'institutionnalisation théâtrale d'État ?

Sociétal : effet bureaucratique. Les spectacles "sur", aisément identifiables. Effet de désamorçage. Mais il faut poser des mines, l'air de rien.

lundi 12 octobre 2020

Le metteur en scène comme le fantôme dans le spectacle.

La question totale de la prophétie. Abandon par les prophètes de l'après ; de la réponse partielle à un problème partiel. Travailler là-dessus.

Croire au pouvoir de l'intelligence. À ce sujet, toujours balade dans la vie de Valéry, vraiment pas enviable. Entre quasi pauvreté de la petite bourgeoise, mondanité et académisme. Comment s'est-il rendu aussi rapidement visible sans avoir jamais fait grand-chose ? Le milieu, la reconnaissance du milieu ? Je peux rajouter des choses sur son rapport avec la science (rencontre avec Einstein) pour le *t&t*. Il pense Einstein comme un des plus grands artistes de son temps. Qu'est-ce qu'il entend par là ?

Je dois préparer les quelques questions à poser à O.N. L'anti *Qu'est-ce que le théâtre ?* de notre cher disparu.

Pas du tout l'ambition de la pensée, d'être un penseur. Pourquoi ?

—par sens de la réalité. Réalisme, on appelle.

—par grande paresse.

mardi 13 octobre 2020

Insupportables chroniqueurs.

jeudi 15 octobre 2020

Hier mercredi, journée éreintante à Saint-Étienne. Qu'est-ce que je veux me prouver en en faisant trop et trop. Bref salut à Boucheron qui brandouille ses boîtes à neige à la Comédie. Le monde d'avant. Mais avant quoi ? Avant toutes ces punitions. Le virus dresseur de citoyens. Un truc qui n'est même pas tout à fait un être vivant et qui humilie sapiens en l'obligeant à rester chez lui, chez soi, ce qui n'est pas du tout son truc. Voir Sophocle.

jeudi 15 octobre 2020

Biais cognitifs. Compulsivité.

Après Saint-Étienne : comment procéder ?

«*Pour une vie, il y a cent biographies possibles*» (Jean-Bertrand Pontalis).

«*J'ai la passion de comprendre les hommes*» (Sartre). Sauve qui peut.

samedi 17 octobre 2020

Que les chrétiens ont souvent oublié que si Jésus était né dans une étable, c'était pour indiquer qu'il était venu sur terre pour sauver aussi les animaux. Communauté. L'âne et le bœuf se marrent encore.

Les animaux que Buffon ne peut pas pifer : ceux qu'il a du mal à classer, le taureau, le cochon, etc.

Après l'égorgeage du professeur d'histoire, hier, Christine O ouvre son émission en disant qu'il y a des événements qui "nous prennent à la gorge". Elle ne s'entend pas ?

Charge symbolique du mot de décapitation.

dimanche 18 octobre 2020

N'être arrivé à rien, même pas à être aimé. J'ai rencontré des arrivistes ; quelle expression curieuse, être arrivé. Je ne peux pas être arrivé puisque je n'avais pas décidé où ni à quoi arriver. Être écrivain ? Mais je m'étais persuadé que je n'y arriverais pas.

lundi 19 octobre 2020

Tâches : les questions à Olivier, la bibliographie pour *Bifuraction*. Maîtriser ce fatras.

mardi 20 octobre 2020

"Une plume acérée", dit quelqu'un à la radio à propos de Saint-Simon. Ça veut dire quoi aujourd'hui ? Un clavier allègre.

À propos de Saint-Simon, chez lui aussi la haine du roman, de la fiction mensongère : il faut être historien; pourtant son œuvre ne manque pas de marquises (ou de duchesses, je pense à la duchesse de Berry) ; il doit bien y en avoir qui sont sorties à 5 heures. Mais il faut toujours dire la vérité pour "l'intelligence des choses".

t&t : tout réécrire en m'interdisant de dire "je".

Je devrais relire (re!) *Le Sophiste*. Croire que l'on sait. De quoi je me souviens, et encore ! du penseur chasseur et du penseur pêcheur. Il me vient l'idée de vente de produits pour pêcheurs à la ligne en ligne. Facétieux.

Il faudrait que j'écrive quelques mots de présentation pour le dialogue "questions et questions" avec O.N. Pourquoi je me sens concerné par ce livre, ce qui ne m'est pas arrivé depuis longtemps. Je ne dis pas qu'il m'a intéressé, j'ai dit que je me sentais intéressé (*interesse*, être dedans). Il me disait quelque chose de moi que je ne connaissais pas ou que je n'aurais pas formulé de la même manière. On me parle de moi. Par endroits, par zones. Je ne sais pas si je comprends la thèse d'ensemble, peut-être trop subtile pour ma vieille cervelle, mais par moments, endroits, ça s'allume, quelque chose dans mon néocortex s'active. Un petit orage neuronal. Et ça m'oblige à formuler les choses que j'avais tendance à taire par paresse et superstition (si j'ai des idées trop claires et pas *troubles* sur le théâtre, je ne pourrais plus en faire. Je ne veux pas avoir de bonnes raisons pour faire du théâtre). Il faut tâtonner.

mercredi 21 octobre 2020

Bâcler, boucler tout.

t&t: Müller et le facteur de perturbation.

samedi 24 octobre 2020

"Tout finit en Sorbonne", dit Valéry. Il n'est pas tombé loin, de l'autre côté de la rue.

Fait le petit texte pour l'atelier de novembre. Puisque la référence à Leiris est explicite, je pourrais tirer parti de l'idée de règle du jeu, qu'il faudra que je commence par expliquer aux participants.

dimanche 25 octobre 2020

Travail : j'ai toujours tout salopé. J'avais envie d'écrire chaloupé.

mercredi 28 octobre 2020 (La Roque)

Anniversaire solitaire.

Engel parle de la question de l'affirmation à l'ère de la communication numérique. Si je re-tweete, je n'affirme pas. Une approbation n'est pas une affirmation. Ma parole !

Le diagnostic de Martin Heidegger suivant lequel « la bombe atomique a déjà éclaté dans le cogito cartésien ». Cette dérangeante affirmation est généralement comprise de la manière suivante : loin de constituer un accident au cœur des Lumières européennes, la bombe atomique a été rendue possible par la philosophie elle-même, du moins par cet acte philosophique au cours duquel Descartes fait du « je pense, donc je suis », c'est-à-dire de la certitude de soi, la certitude sur laquelle devait être rebâtie toute la connaissance. Mais qu'on puisse qualifier d'« armes de paix » des engins qui constituent un danger innommable laisse aussi apparaître un sens moins immédiatement évident : par cet anthropocentrisme et la rationalité calculante qu'il met en œuvre, la philosophie moderne a non seulement conditionné l'apparition de dispositifs de toute puissance dévastateurs, mais, ce faisant, fait éclater le pouvoir même de penser ! En résumé, il fallut que les soubassements intellectuels de l'Occident rendent possible la construction de la bombe, mais aussi que la pensée se soit, dès ce moment, autodétruite pour que la bombe puisse être construite, puis ultérieurement présentée comme un aimable auxiliaire de la concorde entre les peuples. Suicide de la pensée anticipant un possible suicide physique collectif !

Cassandre disait la vérité à venir mais personne ne la croyait. Nous avons plutôt affaire à des anti-Cassandre, des qui ne prévoient rien de vrai mais que tout le monde croit. Réfléchir à la clairvoyance.

Le monde d'après ou les oiseaux de bonheur.

vendredi 30 octobre 2020

Une œuvre aboutie, ça veut dire quoi ?

Toujours cet affaîssement du style indirect qui m'agace ; ce matin à la radio une phrase d'un sachant : "là on est sur comment est-ce qu'on va s'en sortir" (faut-il mettre un point d'interrogation ?).

vendredi 30 octobre 2020

Les loisirs étaient faits pour qu'on se cultive. Résultat : la culture est un loisir.

Le théâtre (lieu) comme centre culturel (MC ?). Ou plutôt le devenir média du théâtre.

Il ne suffit pas d'éteindre les Lumières pour pénétrer l'obscur. Ni de brouiller toutes les frontières pour atterrir quelque part.

La nature, la société, l'actualité comme à décrypter. Qu'est-ce que ce geste ? On décode ou quoi ?

Les médias (l'environnement médiatique et numérique) comme l'impensé d'Olivier N.

J'aime bien la notion de dépolitique. qu'on envisage les choses à partir de ce que fait la politique (et passablement la politique culturelle, détail des politiques publiques) à l'art (au théâtre) et pas seulement savoir comment le théâtre pourrait aider à la bonne politique. Je veux bien sacrifier à la dénonciation du Grand Satan qu'est le néolibéralisme (sans qu'on sache plus exactement de quoi on parle), même si ce n'est pas à ici (au théâtre) qu'on est aux premières loges. S'il signifie dérégulation, privatisations, démantèlement des services publics, on ne voit pas le grand capital se précipiter pour privatiser le théâtre public, et si quelques magnats achètent des théâtres privés, c'est pour des raisons mondaines, de communication ou éventuellement de retours sur image. Malgré le désengagement de l'Etat central, la baisse tendancielle du subventionnement, le problème essentiel, vu de ma place, est celui de la bureaucratisation. Tu me diras que ça va avec.

L'avant-garde est désuète et impossible. Au lieu de faire trois pas en avant, quitte à en faire un en arrière, on fait un pas de côté.

Le théâtre et la question de l'investigation. Qui mène l'enquête ?

Idée chez moi d'une politique restreinte (action restreinte de l'autre). Le rapport à l'institution : ne pas diriger de *lieu*, ne pas approvisionner l'appareil d'État. Ne pas

faire tout à fait ce qu'on attend de vous si d'aventure on attend quelque chose de vous.

—ce n'est pas bien méchant !

Ou un engagement dans le discours de l'époque. Et le rapport à la tradition : qu'est-ce qui survit de la culture classique aux catastrophes du XXe siècle ? Critique de la réalité par la réalité.

La question de l'animation et de l'animateur. Toujours ce supplément d'âme.

Critiquer ou réparer, changer le monde ou le sauver ?

Critique de la bureaucratisation (liée au néo-libéralisme, certes), carrières, nominations, les seuls moments où l'on parle du théâtre dans l'actu (sic). Niveaux des artistes (leur cv), leur capacité manageuriale et leur talent de missionnaire. *Verwaltete Kultur.*

La culture de masse, et les spectacles à consommer sur place. On passe un bon moment, mais qu'est-ce qu'il en restera ? On entend des choses comme ça, à la sortie de certains spectacles.

Et parler des industries culturelles.

samedi 31 octobre 2020

Pourquoi ces questions à O.N ne viennent pas ? Infirmité mentale, ça ne tient pas aux questions elles-mêmes qu'il serait difficiles à poser. Bloqué, grippé.

dimanche 1 novembre 2020

Nous continuerons d'accueillir les artistes et les aut.eur.rice.s en résidence. Toute l'époque et sa novlangue ! Povlangue, j'ai dit.

lundi 2 novembre 2020

Je parlais du champ théâtral : tension, contradiction, écho aussi. Aujourd'hui chaque chose est sans écho. Comme inécouté. Chacun a bien le droit de faire ce qu'il veut.

Envoyé mes pages confuses à O.N ; j'ai pourtant oublié de souligner la question de l'œuvre.

mercredi 4 novembre 2020

Un peu désemparé après l'annulation de la session de novembre à Saint-Étienne. Je lis, je relis apparemment (coups de crayon) mais j'avais oublié, le petit *Manifeste des espèces de compagnie* de Donna Haraway. Je m'endors dessus. Je ne vois pas trop le rapport entre les cyborgs et les chiens. Surexploitation de son baiser avec la chienne qui va jusqu'à inventer, par métonymie (oui), un remodelage du corps des humains et des chiens. Walt Disney *again*.

jeudi 5 novembre 2020

La dépeupleuse. Ariel m'appelle pour m'apprendre la mort hier soir de Jean-Pierre Vincent.

[Jean Bellorini : « Le théâtre populaire tel que je le rêve pour les cent ans à venir \[...\] serait un théâtre citoyen, un théâtre conscient du monde. »](#)

Et ce soir Laporte invite Demarcy-Motta pour qu'il nous explique ses états d'âme de directeur et d'artiste. Un conflit déchirant.

"A-t-on idée de combien cela va-t-il prendre de temps pour qu'on connaisse le nom du nouveau président." (France Culture, encore bravo)

Dans les relations humain/chien, chacun est un être de chair et de sens, dit la Donna. Comprends pas. Des "manières positives de vivre".

Bifurcation loup/chien, intéressante aussi. Les détritiques humains, très convaincants pour les loups dans leur devenir chiens.

Rien que de converser avec Diunemu soulève le couvercle qui pèse sur moi dans cette solitude. Une bouffée de vie, ça change un peu de la mort.

Zèle : le t2g qui écrit "personnes connecté.e.s". Pour une fois que le féminin était à sa place !

Envoyé à Olivier N à 17h

Cher Olivier,

J'espère que tu as reçu mon fouillis de phrases. J'ai oublié de préciser une question autour de l'idée d'œuvre. J'y pense d'autant plus que la radio annonçant la disparition de Jean-Pierre Vincent ne semblait retenir que la liste des postes qu'il fait occupés. J'espère qu'ils se donneront l'occasion d'entrer un peu plus dans les détails... Une œuvre ?

Dans le même genre d'idées et sur la même chaîne, j'apprends que le Demarcy-Motta va revenir dans l'émission de Laporte sur la vie difficile et déchirée du directeur et de l'artiste, tandis que Jean Bellorini rêve du « théâtre populaire pour les cent ans à venir (sic) : un théâtre citoyen, un théâtre conscient du monde. » Saved. Va donc pas quitter Lyon de si tôt.

Tout ça, c'était plutôt pour dire. J'essaie de sauver des choses avec la Comédie de Saint-Étienne...

J'espère que ça n'est pas trop compliqué pour toi (vœu pieux), et je serai toujours heureux de te lire.

J'ai soufflé la poussière sur la pile des pages du *Théâtre et son truc*.

Amitié,

jf

Même pas envie d'écouter le directeur du Théâtre de la Ville et du Festival d'automne, pas plus que délire les prophéties de Bellorini.

vendredi 6 novembre 2020

Une idée : opposer de grands textes littéraires sur la nature à l'indigence des textes idéologiques actuels qui découvrent les petits oiseaux ou les grands gentils loups. Grimmerie.

samedi 7 novembre 2020

Combien d'écrivains ou de penseurs profiteraient de ce temps suspendu pour en faire quelque chose au lieu d'être anéantis comme moi !

18h00 : je n'aime pas introduire des éléments allogènes dans ce journal, mais Trump n'est plus président des US. Fin du cauchemar, de toute façon.

J'ai terminé, en mode sieste, *le Manifeste des espèces de compagnie*.

Il y a quand même des perles : *"Je résiste à me faire appeler maman de mes chiens par peur des risques d'infantilisation des canidés adultes, mais afin d'éviter tout malentendu (le correcteur indique "mâle tendu", agaçant) sur un point essentiel : j'ai toujours voulu des chiens, pas des enfants. Ma famille multispécifique n'est pas affaire de substitution ; nous essayons de vivre selon d'autres tropes, d'autres métaplasmes."* (105) Belle dénégation ?

Parler des relations de parenté au sein du monde cynophile. Réveille-toi, Lévi-Strauss.

Science : *"certains commentateurs vont jusqu'à penser qu'une caractéristique humaine aussi fondamentale que la faculté de langage hypertrophiée doit son origine au fait que les chiens aient pris en charge les tâches d'alerte par l'odorat et l'ouïe, libérant ainsi le visage, la gorge et le cerveau humain pour la parole."* (38)

Des noms !

Les êtres terrestres sont préhensiles, opportunistes, toujours prêts à s'apparier avec d'improbables partenaires afin de créer de la nouveauté, de la symbiogenèse. Co-constitution et convolution sont la norme, et non pas l'exception, des espèces de compagnie." (40)

Je lis la phrase à ma chatte qui ne dresse même pas l'oreille.

Le récit des chiens (?) "*peuvent participer à la construction de consciences du monde plus fortes, en solidarité avec mes camarades féministes, anti-racistes, que et socialistes (rien que ça, note du copiste) : c'est-à-dire, des récits qui trouvent place au sein d'une communauté imaginaire dont l'accès ne peut passer que par l'acte de nomination, comme il en va de tous les actes de foi.*"(72)

Donna se doit de parler de l'annexion de l'Ouest à sa chienne ! (90)

lundi 9 novembre 2020

La cabane de Thoreau et la maison onirique de Bachelard. La cabane est à la fois cave, lieu d'habitation et grenier.

—la cabane a un grenier.

Ou bien on s'involue dans une œuvre comme dans une coquille et on en devient un spécialiste ou bien on s'en sert pour faire autre chose.

mardi 10 novembre 2020

Les essais ne sont pas terminés, la durée de son immunité inconnue que déjà, le vaccin annoncé comme "efficace à 90%" contre le Covid-19 par l'américain Pfizer et l'allemand BioNTech a fait s'envoler les marchés boursiers dans le monde : Il se fonde sur une technologie qui jusqu'à présent, n'avait jamais fait ses preuves. Le patron de Pfizer précise qu'il n'a pas encore demandé d'autorisation de mise sur le marché pour ce vaccin qui suscite un immense espoir.

Il y a

La semaine dernière, la découverte au Danemark de deux mutations du coronavirus transmises par le vison à 12 personnes a fait ressurgir les interrogations autour de l'évolution du virus. Et les récentes recherches menées par l'Organisation mondiale de la Santé pour comprendre l'origine du virus conservent une certaine part d'ombre. Alors que les recherches vaccinales commencent à donner des motifs de satisfaction ; peut-on durablement stopper la pandémie tant que le virus reste aussi énigmatique ? Comment expliquer toutes ces inconnues autour du virus ?

Didier Sicard, ancien président du Comité consultatif national d'éthique :

C'est une très, très grande nouvelle à plusieurs titres. La première nouvelle, c'est que c'est la première fois qu'un vaccin dit à ARN est efficace dans l'histoire des vaccins. C'est une véritable avancée médicale. La deuxième, c'est que ça va très vite et que Pfizer a réussi à faire un essai vaccinal complexe placebo en quelques semaines. C'est très impressionnant. La troisième information, c'est que probablement, si ces résultats se confirment, ils ont besoin encore d'être confirmé, à mon avis. pendant quelques semaines, il est possible que les personnes, en particulier les personnes du milieu médical les plus exposées, soient vaccinées au début de l'année 2021.

"La technologie employée de "l'ARN messenger" fait que c'est un vaccin fragile qui doit être gardé à -80°. Ce serait une folie de dire que le problème est réglé. L'année 2021 sera une année de prévention." pic.twitter.com/Se473yAzzd

La spécificité d'un vaccin ARN ? C'est un vaccin qui court-circuite les vaccins habituels dits à ADN, qui ont besoin de passer par le noyau. Le noyau fabrique alors une protéine qui va stimuler les défenses immunitaires. Le vaccin ARN, lui, va directement dans le cytoplasme des cellules et il va aller beaucoup plus vite. Il va prendre un chemin beaucoup plus étroit et beaucoup plus rapide pour créer une réponse vaccinale. C'est donc un vaccin extrêmement nouveau, très efficace, mais très fragile. Cette fragilité fait que ce n'est pas comme les autres vaccins.

"L'information de la trace du Covid-19 dans les eaux usées a brutalement disparu du radar. Comme si on avait peur d'affoler les gens. Il y a une incapacité à rendre les citoyens autonomes, comme s'il fallait les assommer avec des morts pour créer de la prévention" pic.twitter.com/oiPGDZgNum

C'est une nouvelle aussi intéressante que le vaccin. Le vaccin va répondre aux Covid-19. L'origine animale va répondre au futur. La banque des coronavirus vient des chauves souris au début du 21ème siècle. Au Moyen-Orient, un coronavirus a atteint les porcs, qui vont contaminer l'homme. Toujours au Moyen-Orient, le coronavirus a atteint les chameaux puis l'homme. En Chine, des chauve souris en

quantité considérable sont en contact avec des pangolins. il nous manque l'espèce entre la chauve-souris et l'homme. On n'a pas réussi à identifier le pangolin. Au Danemark, ce sont les visons qui sont contaminés. Cela fait penser que depuis quelques années, il y a un élevage intensif d'animaux de fourrure en Chine. Les racoon dogs, qui sont espèce de raton laveur à la fourrure très jolie, sont élevés massivement en Chine.

Je me suis dit ce n'était pas impossible que peut-être, une espèce animale qui ressemble un peu à un rongeur, élevés de façon industrielle, dans des conditions sanitaires ahurissantes sur le plan sanitaire, aient pu jouer un rôle de transmetteur. On ne peut pas accuser, j'en ai aucune preuve, je ne travaille sur ces racoon dogs, mais il faut trouver l'espèce animale qui a été le chaînon manquant.

"Il y a plus de virus sur Terre que d'étoiles dans l'Univers." - Carl Zimmer. Exercice d'imagination.

Quand je pense à toute cette effervescence électrique et chimique dans mon crâne pour bien souvent n'accoucher que d'une bêtise, un lieu commun ! C'est fascinant, et je ne sens rien. Si seulement un erreur, une faute, une stupidité faisait mal à la tête. Mais on ne sent pas la différence. Seulement une affaire de contention. On se creuse la tête. Je rêve qu'une décharge électrique me signifierait que je dis une connerie.

*Cette réclusion peut-être favorable au t&t. Même si ça sent le réchauffé, même si cela devient insipide à force d'être remâché. Si je termine cet ouvrage pendant le confinement, je ne peux pas faire l'impasse sur ce qui nous arrive. Serait-ce trop dater le livre ? Mais il l'est de toute façon, ne serait-ce que par les spectacles. Et comment faire ? Plusieurs difficultés : le traitement de la *Fabrique* ; est-ce que je parle du naufrage, de mon naufrage, de ma fin de carrière (sic) ? Cramé, mon vieux. Ou bien je reste neutre et descriptif, donc positif en quelque manière. Mais cela n'éclaircirait en rien ce qu'il s'est passé, et que je ne comprends pas (cela n'intéresse que moi ?)*

*La fin de *La Fabrique* me permet de revenir sur la question du suicide, comme d'une preuve d'humanité de la créature. Je peux disserter là-dessus. Ainsi que sur la*

critique implicite de la culture. La créature n'est pas violente parce qu'elle est inculte, au contraire. Ce sont ses lectures qui lui font saisir la monstruosité du sort qui lui a été fait.

Poétique : j'ai tout transféré au cerveau des comédiens, à leur mémoire. Vague réponse à l'algorithmie. Confié à la machine cérébrale des comédiens. J'ai mis en marche une machine qui m'a échappé. Le même geste que celui de Daniele, transposé. Ne pas oublier de parler de la musique.

mercredi 11 novembre 2020

Puvis de Chavannes. Je suis inquiet ; Dusapin et ses chœurs numériques au Panthéon, la musique officielle, pompière ?

jeudi 12 novembre 2020

Je relis toujours avec plaisir le texte de m2m sur la cruauté. "*Je hais, entre autres vices, cruellement la cruauté, comme l'extrême de tous les vices. Mais c'est jusques à telle mollesse que je n'y vois pas égorger un poulet sans déplaisir, et ouïs impatientement gémir un lièvre sous les dents de mes chiens, quoi que ce soit un plaisir violent que la chasse.*" (II, 11, 408) Ainsi de suite.

dimanche 15 novembre 2020

Demarcy-Motta utilise l'expression "être en capacité de", preuve qu'il est un technobureaucrate. Quel bagout de directeur, de "responsable culturel" (camusien, par dessus le marché). L'esthétique de la responsabilité, voilà où nous en sommes. C'est-à-dire qu'il faut parler en politique.

— en politicien, tu veux dire.

Il n'y a plus de débat esthétique, rien que des questions de diffusion à "des" publics. Mais a-t-on quelque souci de ce que nous transmettons, diffusons ?

J'entends quelqu'un à la radio qui, avec un contentement de soi certain, dit travailler sur quelque chose. Pourquoi ça m'agace ?

Ces penseurs qui triomphent de tous les obstacles, parce que d'autres les ont déjà franchis pour eux et avant eux.

lundi 16 novembre 2020

Faire rimer.

Ce que je déteste dans la littérature dramatique actuelle, c'est l'enflure, la boursoufflure. Donner des exemples précis.

jeudi 19 novembre 2020

Récupéré mon Mac requinqué.

Voilà Abadie qui m'appelle !

Oui, ce livre devrait être une enquête sur mon scepticisme. Mais l'intérêt ? Je veux dire, pour les autres ? Cela peut jeter une lumière glauque, trouble, sur mes impasses, mes apories, mais à part ça ?

Nouvel essai pour lire Haraway. Un geste rhétorique (les nouveaux accouplements, les mondes) qui m'accable, une pensée qui est tout le temps sa propre caricature. Et qui croit qu'avec des mots on renverse des montagnes. Les révolutions même simplement épistémologiques ne courent pas les rues, pas même les campus. Mais c'est un vieux mâle blanc qui parle.

Le plaisir à semer la confusion aux frontières.

Ce serait peut-être une idée de profiter des pages sur *La Fabrique* pour me cogner Haraway qui est et n'est pas une Mary Shelley post quelque chose. Mary aimait son poète, pas sa chienne, expérience probablement plus riche. Ça donnerait un peu de piquant à cette partie du livre. Développerait aussi le versant féministe du spectacle. À l'époque, c'est ce que j'aurais dû faire. Il peut y avoir tout un paragraphe (chapitre) : si c'était à refaire. Le cyborg harawayen est le contraire de la créature.

La bestialité comme délice pervers.

dimanche 22 novembre 2020

J'ai relu *Suicide* d'Édouard Levé ; je dis relu, bien que j'aie complètement oublié ma première lecture. Je doute seulement de la réalité de l'ami du narrateur. Est-ce une fiction ? Le double du narrateur ? Auquel il s'identifie au cours du récit ? Inventer cette histoire lui permettrait de passer à l'acte, faciliterait les choses. Puisque je suis en Dordogne, je devrais aller visiter Angoisse, village qu'il a photographié, je ne sais pas non plus pourquoi. Il dit qu'il ne se suicide pas par désespoir mais par curiosité de ce qu'il y a après, éventuellement. Je ne comprends pas très bien.

mardi 24 novembre 2020

Pour bien commencer la journée, Zink qui parle de l'amour à la radio. Un "spécialiste de l'amour courtois", dit le poste. Courtois et pas curial, ah! ah!.

La vie est brève, le temps est long.

Je me suis assoupi hier sur le *Manifeste Cyborg* de notre chienne d'amie. Quel ennui, quelle pose ! Confondre la rhétorique et l'épistémologie... Très *studies* américaines, de l'arrogance intellectuelle qu'on prend pour un esprit de subversion, sponsorisé en l'occurrence par une bourse universitaire. Un peu comme si le *Manifeste du surréalisme* avait été aidé par l'Académie française ou la banque Rothschild. Le campus est un espace clos.

Discussion au téléphone avec Thomas pour notre cluster rationaliste. Il propose quelque chose comme "écologie et rationalité". La question du sentimentalisme et de la moralité. Qui réunir autour de ça sans être taxés de réactionnaires ? Quelle expression donner au groupe : pas des séminaires ou des colloques. Utiliser le théâtre : l'EST ou le Studio-Théâtre.

mercredi 25 novembre 2020

Lire la lettre article de J sur le comédien me relance un peu. Il faut que j'accorde une place plus grande à la question du comédien dans le *t&t*. Les cas de figure(s), c'est le cas de le dire. Jouer avec.

jeudi 26 novembre 2020

La bibliothèque en feu (René Char). Boulez dit que pour créer, il faut être capable de brûler sa bibliothèque. Il faut que j'affronte cette question dans t&t. Mais je me brûlerais avant.

"Ajouter ses propres mots au corpus de l'humanité", dit un auteur. Rien que...

lundi 30 novembre 2020

Socrate et sa mort sur FC, avec l'idée que nous sommes confinés dans notre corps. J'écoute [Dimitri El Murr](#) que je ne connaissais pas (question de génération, il doit être jeune) et qui me paraît animé par quelque chose.

mardi 1 décembre 2020

Entendu : un catholicisme qui s'érode...

mercredi 2 décembre 2020

Il faut que j'avance dans le travail théâtral à venir. Rendez-vous du 10 décembre, pas facile.

jeudi 3 décembre 2020

Une phrase comme celle-ci : *"La pandémie et le confinement ouvrent une nouvelle ère qui change nos perceptions du passé, du présent et de l'avenir. Le temps est venu pour de nouveaux narratifs en provenance de l'hémisphère Sud."*

Il faut se méfier des phrases commençant par : "le temps est venu".

vendredi 4 décembre 2020

La Valse triste de Sibelius à la fin de *L'adieu au langage*.

Romarc m'envoie un article du *Monde* sur le soldat augmenté.

samedi 5 décembre 2020

Poulet artificiel à Singapour

En attendant toutes ces innovations, les nuggets pionniers semblent mettre toutes les chances de leur côté pour séduire les Singapouriens. Le poulet est déjà la première viande consommée dans ce pays multiethnique qui compte des bouddhistes, des musulmans et des hindous. La start-up Eat Just assure par ailleurs qu'elle veillera tout de même à ce que son poulet artificiel puisse être certifié halal.

À mettre dans le fichier "élevage". Ce que nous aurions dû traiter à Bobigny en juin dernier.

dimanche 6 décembre 2020

Pierre Michon dit que Flaubert lui a fait beaucoup de mal, en insinuant que si on veut écrire, on ne peut pas vivre. Après tout Flaubert n'était pas si malheureux (pas un maudit). Il s'ennuyait.

mardi 8 décembre 2020

Voilà Tiago Rodrigues qui nous vend du Baptiste Morizot à la radio. Vive la nature ou le naturel, je n'ai pas compris.

mercredi 9 décembre 2020

Humour anglais : la première à être vaccinée est une vieille Elisabeth nonagénaire et le deuxième un certain Shakespeare (William).

Demain zoom avec tous les Stéphanois. Ça va être simple. Une occasion d'avancer ? De s'y mettre ?

jeudi 10 décembre 2020

Ce matin zoom avec tous les participants de Saint-Étienne, 23 ou 24 personnes. Je parle dans le vide et en vrac. Je vais leur faire un document de synthèse. Il faut que nous ayons en commun des œuvres (mots ou images) ou des objets fétiches (le mot est fort). Le partage fait ciment, fait prendre le groupe.

J'ai parlé du *Lehrstück*.

Bifurcation du *Bréviaire* : déplacement d'accent de la frontière et de son effacement à la zoonose, la transmission de la maladie.

Échange téléphonique avec Thierry Coduys partant pour l'Erac et la Fabrica. Toujours stimulant, Thierry.

vendredi 11 décembre 2020

Poulenc et les *Animaux modèles*. Titre trouvé par Éluard qui par ailleurs n'aimait pas les *Fables* de La Fontaine.

Terminé le *Semmelweis* de Céline dont la rhétorique a encore des accents hugoliens.

À garder :

« *Nous avons pressenti, par d'autres vies médicales, que ces élévations sublimes vers les grandes vérités précises procédaient presque uniquement d'un enthousiasme bien plus poétique que la rigueur des méthodes expérimentales qu'on veut en général leur donner comme unique genèse.* »

« *S'il s'était trouvé que les vérités géométriques pussent gêner les hommes, il y a longtemps qu'on les aurait trouvées fausses.* »

dimanche 13 décembre 2020

Difficile d'achever les choses, par exemple le texte "Questions & questions" avec Olivier Neveux. Une sorte de fatigue d'être. Se défendre à tout prix, continuer ou laisser tomber et faire son testament. Fatigue vraie.

Ce salopard de Viard, voix de son maître Macron, vient nous expliquer que le théâtre, l'opéra, le cinéma sans doute aussi ne sont pas la culture (personne ne lui dit le contraire) que les jeunes ne vont pas au théâtre, que c'est un truc pour urbains aisés et âgés et que les autres ont la télévision, la toile, bien sûr, et il y a le livre, certes. Mais il faut limiter la circulation des gens, donc pas de spectacle vivant. À propos de la jeunesse, je constate que le Viard n'a pas parlé de la musique.

Hortense [toujours Archambault] parle de droit culturel à la radio.

Roy Cohn était un passionné de Shakespeare et de... Brecht.

lundi 14 décembre 2020

Pensoter, j'y parviens, mais travailler vraiment...

Lu :

Selon une étude parue dans la revue Nature, des variantes génétiques pourraient expliquer les cas graves de CoVid-19. Ce n'est pas la première étude qui avance la piste génétique pour expliquer les formes graves de la maladie. Cette équipe internationale a analysé le génome de plus de 2 200 patients gravement malades, et les ont comparés avec d'autres personnes. Il s'agit d'une étude d'association pangénomique - ce qui permet de faire ressortir les traits phénotypiques. Et il en sort que les malades graves du CoVid-19 ont huit séquences génétiques communes, et deux gènes en particulier : TYK2 et CCR2 . Ces deux gènes codent des protéines qui sont impliqués dans la réponse inflammatoire. Par exemple, le gène TYK2 est connue pour être associé aux fameuses « tempête de cytokines », qui peuvent causer la mort. Les résultats de cette étude, permettent non seulement d'identifier de nouvelles cibles thérapeutiques, pour mieux soigner les cas graves. Mais en plus, elle souligne qu'il existe déjà des médicaments autorisés qui agissent sur ces mécanismes. Sur le marché, il y a déjà des médicaments qui inhibe l'action de la protéine TYK2, notamment ceux que l'on utilise contre la polyarthrite rhumatoïde, une maladie inflammatoire. Il faut à présent mener de grands essais cliniques randomisés afin de mesurer l'efficacité de ces traitements sur les formes sévère de Covid-19.

mercredi 16 décembre 2020

Comment articuler le *Bréviaire*, *Biffure-Action* et l'Erac à la Fabrica ?

Écrire d'abord au Studio de Vitry pour parler de la stratégie à venir.

Chères toutes deux,

Voici la fin de l'année et l'échéance pour tf2. Nous avons évoqué l'idée de continuer un bout de chemin ensemble ce qui me ravirait, comme vous savez.

Mais comment procéder ? Nous avons en principe un certain Xavier Henry comme interlocuteur à la Drac : nous n'en avons pas entendu parler pendant trois ans, un exploit. Mon idée serait toujours de baser le projet *Bréviaire* au Studio de Vitry, ce qui permettrait peut-être de sauver (ou de dégager ?) quelques moyens qu'on retirera à ff2, à cause de l'âge du capitaine et du fait que nous n'avons pas vendu assez de billets... Il y a une stratégie à arrêter mais ça reste un peu flou dans ma tête : si vous avez une idée...

Le handicap du *Bréviaire*, c'est qu'en mars (si tout va bien), nous présenterons l'épisode n°2 au lieu du 4 qui devait récapituler et ouvrir sur la suite. Pouvons-nous nous excuser sur la pandémie et ses conséquences ?

Je vous raconte ce que je fais par ailleurs et que je voudrais bien articuler avec le *Bréviaire*.

Présenté à la Biennale du Design de Saint-Étienne par son président, l'ancien ministre Thierry Mandon, je dois faire avec la Comédie et ses élèves, certains étudiants de l'École du Design, de l'Université et de l'École d'architecture, ouf ! c'est tout (en fait non, Olivier Neveux

et moi envisageons la participation d'élèves de l'École normale supérieure de Lyon), la partie "spectacle vivant » de la Biennale en juin prochain, sur le thème de la Bifurcation ; j'essaierai d'y poursuivre notre travail de recherche, qui doit aussi se continuer à l'Erac où je vais faire un retour fracassant, à la Fabrica, pour une session de 4 semaines et à suivre l'an prochain sur le thème le théâtre à l'ère numérique, rien que !

Nos atouts aussi : le soutien actif de Marc Sussi au JTN, de Frank Madlener à l'Ircam, de l'intérêt *start and stop* d'Hortense Archambault, l'élan amical d'Alain Prochiantz pour le combustible scientifique, et je n'oublie évidemment pas Julie avec l'Université de Grenoble-Alpes et l'Inria.

J'ai l'intuition que tout ça a un air de famille (élèves, transmission, recherche, et tout le tremblement). Mais comment finaliser la chose ?

Bon, je ne veux pas être trop long. Je rentre à Paris à la fin de la semaine et nous pourrons aviser...

Je vous embrasse, jf

jeudi 17 décembre 2020

Les savoirs traversés. La saveur recherchée : du sous-Barthes.

samedi 19 décembre 2020 (Paris)

...

mercredi 23 décembre 2020

Samedi, rien noté. Bloqué.

Anniversaire de ma mère.

Les joies de la matinée : Solwen qui ne s'appelle plus Solwen qui écrit aux comédiens ; "bonjour à toustes" (le correcteur automatique comme moi proteste). Le ridicule. Puis à la radio, on dit que Jane Birkin a vécu avec des hommes "emblématiques". De quoi rêver, Margot pleurniche déjà.

vendredi 25 décembre 2020

Je reviens sur cette histoire des "questions & questions"... Faiblesse de ma réflexion sur la bureaucratie. Si je me laisse entraîner dans des considérations générales sur néolibéralisme et bureaucratie, je suis perdu parce que je n'ai pas assez analysé les choses et que je ne parle que d'après mon expérience et quelques intuitions. Je me sens asphyxié, étranglé par les bureaucrates, désagréable impression que je ressentais dans l'université. C'était bien la peine.

Où je ne suis pas non plus à l'aise, c'est avec cette idée que je sous-entendrais qu'il y a trop de spectacles. Trop de spectacles, pas assez de théâtre. Qui mène au problème de savoir ce qu'il en est de l'art.

vendredi 25 décembre 2020

Noël au flacon

Pâques au rebond

Entre *La Nausée* et *Les Mots*. Double bind. Sartre : "Je te donne la littérature et je te la reprends en lui faisant mes adieux."

samedi 26 décembre 2020

Ces empêchements. Y a-t-il des médicaments ?

Les questions d'identité. Suis-je un artiste ? Je dirais que je suis un écrivain qui n'a pas écrit (figure littéraire bien connue de nos médecins), ce que j'ai appelé le nécrivain. Quelqu'un qui aura passé sa vie à écrire qu'il n'écrivait pas. Jeu de con.

Souffrance : "tout est absolu", comme dit Beckett (*Fin de partie*)

dimanche 27 décembre 2020

Je suis en mille morceaux et ne peut travailler que par petits bouts, petites touches, tant je suis vite fatigué. Ce fut vrai de cette maudite lettre à Christian Biet et encore plus du dialogue "questions & questions" avec Olivier Neveux. Maintenant cela me permet de creuser un peu, de gratter la croûte de mes propres lieux communs. Je m'écorche un peu. Mais tout m'est douloureux.

lundi 28 décembre 2020

S'offrir à soi-même et pour sa sortie de scène, des *Mélanges*.

Au fond, c'est sur la question du tragique que je suis le plus faible dans la conversation avec Neveux. Pas un hasard. Faudrait-il que j'y revienne de manière réflexive, j'allais dire réfléchie ? Ça ne me tente pas beaucoup non plus. Naguère je préférais faire du théâtre plutôt que de réfléchir, chose dont je suis incapable. Mais désormais ? Comment pourrais-je me surprendre ? Changer du tout au tout. Qu'est-ce que ce serait que bifurquer pour moi, puisque la bifurcation est à l'ordre du jour ? Comment pourrais-je imaginer ma vie ? J'ai encore les quelques hypothèses de travail (*Bréviaire*, *Bifurcation*, *Augmentation ERACM*), mais compromises par la pandémie, mais dois-je m'accrocher au théâtre puisqu'il me laisse tomber ? Sortie

par la petite porte. Sortie par l'entrée des artistes. Pas d'adieu triomphal. Il n'y avait pas non plus de raison que je finisse en beauté.

Mais être capable d'un rebond ?

mardi 29 décembre 2020

Lefort et la lecture "renversante". Il faut que je ne me laisse pas enfermer dans un discours théorique. Discours sur versus pratique de.

mercredi 30 décembre 2020

L'écriture et points de blocage. Pourquoi ?

Le théâtre comme expérience. Crier ou faire ?

Le rapport avec Deleuze. Pour bêcher un peu, je dirais qu'on peut interpréter ma façon à la lumière de notions deleuziennes, mais ce théâtre n'était pas deleuzien au sens où la pensée, les écrits de Deleuze auraient été moteurs pour la fabrication des spectacles, des guides. Non, c'était contemporain à.

J'ai du mal à cracher mes évidences.

Théâtre. Nomade de l'intérieur. Être nomade chez soi.

Peut-être, plutôt que de parler tout le temps de bureaucratie, penser le rapport à l'institution. Mes contradictions. Pas on plus le sens de la mission de service public. Faire un écart.

Il y a la question de la légitimité. Il y a les *tuis* de l'institution. Il faudrait réécrire cette histoire de *tuis* non du point de vue du capital mais de la bureaucratie (sans nier le lien entre celle-ci et le capitalisme néo-libéral).

Effet délétère de l'écriture sur ce que j'ai fait.

jeudi 31 décembre 2020

Baudelaire se définit lui-même comme "artiste philosophe". À préférer au philosophe artiste ?

Une spécialiste ravie de la crèche qui nous parle de Huysmans à la radio : "on retrouve...", "on a ici...", "d'emblée". Ces professeurs qui sont restés des élèves laborieux.

Il faudrait une fois pour toutes (en 2021 ?) que je parvienne à comprendre ces blocages devant l'écriture. C'est moi que je ne peux pas voir. De quoi ai-je peur ? De toute façon c'est un peu tard pour comprendre. Ma vie aura ainsi été gâchée (ou protégée, mais de quoi ?) J'envie ceux (celles aussi, très chère.s) qui écrivent comme on nage. Il suffit de se foutre à l'eau et on y va.

Reçu ceci de Laurent Chétouane :

Cher Jean-François,

Je me rends compte après plusieurs jours à essayer d'écrire à partir des archives sur tes créations théâtrales que je n'y arrive pas vraiment. J'en suis désolé. Il y a des raisons personnelles à cela (je suis dans une phase de ma vie où l'écriture est très difficile) et d'autres plus liées à l'admiration que j'éprouve pour ton travail et ta personne (ce qui donne vite un côté oraison funèbre au texte envisagé). Je suis un peu honteux de ne pas y arriver mais j'aimerais quand même partager avec toi au moins une pensée encore diffuse que j'ai eue à la lecture de tes archives.

Ton théâtre, c'est un combat constant pour la recherche du vrai, du juste, de l'authentique, ce qui ne peut évidemment qu'échouer, rater, car tu sais bien que cela n'existe pas. Ton écriture - pour moi tu écris du théâtre plus que tu ne mets en scène - est

une mise en forme de ce ratage permanent (la pulsion derrière l'écrit), ratage qui est l'essence de la nature humaine. On n'y arrive pas. Ce n'est donc pas ton écriture qui rate quelque chose comme tu le formules parfois. Elle réussit justement, car elle écrit le ratage même. Ratage non pas narré. Mais c'est la forme qui contient le ratage. Depuis tant d'années. Tant de spectacles. Les sujets changent, certes. Mais l'écriture reste la même: elle rate et il faut qu'elle rate - c'est là la force et la vérité de ton

théâtre. Je venais toujours voir tes spectacles pour retrouver ce moment aporétique, drôle, touchant où l'humain ratait, où l'acteur était perdu, où le spectacle ne savait plus, où les textes ne pouvaient plus. L'écrit était épuisé. Indépendamment des thèmes

ou des personnages abordés. Je ne me suis d'ailleurs jamais vraiment intéressé en amont au contenu qui allait être trituré par tes méninges impressionnantes. Poésie, science, philosophie, drames, etc... tout cela m'importait peu. Mais par contre l'écriture Peyret,

le style Peyret! Lacan dirait: le symptôme Peyret! Le sinthome Peyret? C'est cela que je venais et revenais voir, lire, entendre. J'étais fasciné par l'espace que tu créais. Il ne s'agit pas de forme abstraite. Mais plutôt d'une logique existentielle qui lie tous ces éléments disparates du spectacle ensemble sans que l'on puisse en tirer un sens, une thèse, un message. Un début ou même une fin. Tout flotte. Et vibre, car tu fais résonner ces fragments de textes entre eux. Alors d'un coup oui j'entends Auden, Goethe,

Turing et tous les autres. Mais il ne s'agit plus d'eux et de leur texte. Il s'agit d'un état de vie. Pas d'un spectacle. Un mode d'être au monde, dans le monde. Une façon d'aimer. Et c'est ce ratage créée par ton écriture qui permet d'atteindre le plus intime et le plus personnel chez l'humain: là où il vacille. Là où il ne sait plus. Mais là où il existe. Encore. Tient. C'est angoissant. Certes. Mais le théâtre comme tu le conçois allège en même temps le poids de cette angoisse - j'ai toujours beaucoup ri - même si c'est, je te l'accorde, toujours triste de voir „un petit ballon bleu (qui) s'envole dans le ciel“.

Je voulais au moins te dire cela.

En tout cas merci.

Et désolé.

En espérant te revoir bientôt.

Bonne année 2021.

À quoi je réponds en courant :

Cher Laurent,

Je viens de te lire, et te remercie de ce que tu dis. D'abord, je comprends très bien la difficulté à écrire quelque chose, le fait de ne pas y arriver. C'est pour moi un état permanent. Et puis ce que tu dis du ratage (plus que la question du vrai, du juste, de l'authentique, l'authentique, peut-être...), le correctif que tu apportes à mon pessimisme là-dessus dû au désenchantement, m'intrigue assez. Je suis sensible aussi à cette question de l'oraison funèbre qui est délicate, en fait, surtout vu de ma place !

Je vais relire de plus près ce que tu dis. Nous en parlons (un WhatsApp un de ces quatre ?).

En attendant j'aimerais des nouvelles de ton travail là-haut et de ton « état d'esprit », cf message précédent.

Bonne, meilleure année, de toute façon difficile de faire pire que 2020.

A toi, jf

vendredi 1 janvier 2021

Pour commencer l'année, l'intrépide Cinthia Fleury qui ne semble pas mécontente d'elle. Pas inquiète disons. Parle de l'ambiance des séminaires, de ses collègues et se définit comme enseignant chercheur (enseignante-chercheuse, aurait-elle dû dire). Tout ce que j'aime. Du genre de ceux qui pensent (air connu) que quand ils disent quelque chose, cette chose est dite. et elle est copine d'Edgar Morin, le simplet de la complexité.

Trop bavarde pour moi. Font marcher le moulin à paroles médiatique. Ce que j'appelle la sottise. Je change de chaîne.

De ces intellectuels qui s'ébrouent dans la mare au canard de leurs petites pensées. Faux jetons arrivistes. Anti-sceptiques au fond.

t&t et autour : tout ça, de la bouillie. Plus j'écris là-dessus (sur ce que je fais ou ai fait), plus cela me paraît inepte, inadéquat, inauthentique. Ça me dégoûte encore plus de moi-même.

Pour le concert de Vienne du Nouvel An devant une salle vide, forcément : des applaudissements de 7000 personnes en direct derrière leur écran. L'avenir.

samedi 2 janvier 2021

Au moins dans notre "dialogue", nous n'aurons pas spéculé sur l'après-covid.

Je n'ai pas attendu le covid pour savoir que je n'étais pas essentiel.

Animaux : les crottes de mouche sur le papier qui agaçaient Luther quand il écrivait. Il y voyait le Diable.

Le démon (daïmon) : il grandit, mon petit démon, à mesure de mon impossibilité d'écrire.

dimanche 3 janvier 2021

Le nez dans *Le Fléau* de Stephen King. Je m'embrouille dans les différentes histoires et les nombreux personnages sans être véritablement hameçonné.

Enlisé, forcément en 2021 aussi, dans les sables mouvants du t&t. Toutes ces heures encore à souffrir là-dessus, décourageant la névrose. La vraie question : comment écrire sur le naufrage au bord du lac ? Auto-destruction ? Et quel récit ? Il faut que j'essaie quelque chose. Un exercice de mémoire, chacun son tour ? L'arc *le rocher la lande la librairie - La fabrique des monstres*.

